SILVES

ET

RIMES LÉGÈRES

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

B2363si

SILVES

ET

RIMES LÉGÈRES

PAR

AUGUSTE BARBIER

Auteur des *Iambes*

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

63936
27/3/05

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

Tous droits réservés

LIBRARY
OCT 2 1970
UNIVERSITY OF IDAHO

PQ
2189
B33S5
1872

AVERTISSEMENT.

Sous le titre de *Silves et Rimes légères* nous avons réuni en un seul volume deux ouvrages déjà connus du public; nous y avons joint un certain nombre de vers d'un sentiment analogue, qui ont paru avec la dénomination de *Rimes de voyage*.

Nous avons conservé les préfaces des premières éditions; elles donnent la date et le sens de chaque recueil. Sauf quelques légers changements, l'ordonnance des volumes a été respectée. Ils se sont augmentés seulement de plusieurs pièces nouvelles.

A. B.

Janvier 1870.

RIMES LÉGÈRES

ODELETTES ET CHANSONS

Χαρίεντα μὲν γὰρ ἄδω.

ANACRÉON.

1851

La première édition de ce recueil d'odelettes et de chansons, bouquet de petites fleurs cueillies çà et là dans des moments de loisir et d'heureux oubli, a paru sans nom d'auteur au commencement de l'année 1851. Le voile de l'anonyme ayant été soulevé par plusieurs critiques, je n'ai pas cru devoir le laisser retomber. Je craignais que le public n'acceptât pas avec faveur cet essai de poésie très-différent de forme et de fond de mes premiers vers. Heureusement trompé dans mes appréhensions, je lui offre une seconde fois ces rimes, avec des corrections et quelques pièces de plus.

Préface de 1860. A. B.

PROLOGUE.

J'ai dit à ma plume, un jour :
Écris un hymne à la gloire;
Mais ma plume toute noire
N'a tracé qu'un mot : amour.
Une autre plume résonne,
Et toujours même refrain ;
Avec une autre j'entonne
Le nom de Kléber, soudain
C'est amour qu'elle griffonne.
Héros! je vous abandonne,
Puisque ma plume toujours
Ne va que pour les amours.

L'AMOUR DES CHANSONS.

J'aime les chansons
Quand le printemps sur terre,
D'une main légère
Peint en vert les buissons :
Des bois et des monts
S'élève une voix fraîche et pure,
Toute la nature
Chante aux amours mille chansons.

J'aime les chansons,
L'été, quand sous les treilles,
Aux filles vermeilles
S'unissent les garçons :
Alors aux doux sons
Du tambourin, de la musette,
On danse et répète
Vieux refrains et folles chansons.

J'aime les chansons
Surtout lorsque la bise
Rend la terre grise
Et blanchit les gazons :
Auprès des tisons
Chantent les jeunes ouvrières,
Et les tendres mères
Bercent gaiement leurs nourrissons.

Vive la chanson,
La douce chansonnette !
C'est la violette,
Le parfum du flacon :
Pour une chanson
Pleine de finesse et de grâce,
Pour trois vers d'Horace
On donnerait tout Cicéron.

LES ATTRAITS.

Où va l'aimant, mystérieux fluide?
Au nord.
Où va la vague ondoyante et limpide?
Au bord.
Où va l'abeille, odorante ouvrière?
Au miel.
Où va des prés la senteur printanière?
Au ciel.
Où va la nuit l'aile de la phalène?
Au feu.
Où va l'étoile en sa course lointaine?
A Dieu.
Où vont la pourpre et les rubis en flammes?
Au roi;
Et tôt ou tard, amour, les tendres âmes,
A toi.

L'ENFANT DANGEREUX.

Une chanson de Provence
Dit qu'Amour, à sa naissance,
Est comme un petit enfant
Qui tette et va bégayant.

On lui rit, on le caresse,
On le porte au bras sans cesse,
Tant le mignon est léger,
Tant il paraît sans danger.

Mais quelques jours d'existence
Suffisent à sa croissance,
Et le petit enfant nu
Bien vite homme est devenu.

Alors à son tour le traître
Vous prend et vous parle en maître,

Et souvent dans les tourments
Fait expirer deux amants.

Ah! vraiment, lorsque l'on pense
A quoi tient son existence,
Que d'un coup d'œil émouvant
Elle dépend bien souvent,

Qu'un mot d'une tendre bouche,
Un bout de pied qui vous touche
Et l'étreinte d'une main
Engendrent cet inhumain,

On frémit de tout son être
A voir le printemps renaître;
Car Dieu sait à quels malheurs
Vont s'exposer tant de cœurs!

LA VIOLETTE.

O toi qui la première
Apparais à nos yeux;
Humble fleur qui sur terre
Nous reflètes les cieux,
Premier soupir que jette
Le printemps de retour,
O brune violette,
Salut! ô mon amour!

Tu nais, et, douce chose,
Aussitôt les frimas
Avec l'hiver morose
S'éloignent à grands pas :
Bonhomme au front qui penche,
Adieu, plus ne verrons
Flotter ta barbe blanche
Sur l'émail des gazons!

Adieu, libre est le monde :
Tout a repris l'essor,
L'oiseau, la fleur et l'onde,
Et l'âme plus encor :
Jeunes gars, jeunes filles,
Sentant battre leurs cœurs,
Ne rêvent que charmilles
Bosquets et prés en fleurs.

Violette, ton baume
Est plein d'enivrements :
Dans ce divin arome
Sont les feux du printemps.
Ah ! que ta fleur est belle !
Mais au printemps, toujours,
Que ne voit-on comme elle
Refleurir les amours !

TOAST AU PRINTEMPS.

GHAZEL.

Voici venir le temps des roses,
Pour célébrer ces douces choses,
Allons! qu'on m'apporte du vin!
Peut-on voir, quand naissent les roses,
Un verre droit sans qu'il soit plein!
Je hais par-dessus toutes choses
Les faux airs de rigidité,
L'hypocrisie aux lèvres closes
Affectant la sobriété;
Mais j'aime que l'humanité
Suive le mouvement des choses,
Qu'un cœur épanche sa gaieté
Quand nature est en liberté :
Buvons! voici le temps des roses!

Inspiré d'Hafiz.

CONTEMPLATION.

Voyez, ami, combien le ciel est grand!
Mon œil est las d'en parcourir les cimes :
Car il contient plus d'étoiles sublimes
Que de cailloux les bords de l'Océan.

Oui, je le vois, c'est l'immensité même;
Eh bien, ce ciel si vaste, dans mon sein
En son entier tiendra le jour divin
Où votre cœur m'aura dit : Je vous aime.

Pensée de Bettine.

LE PETIT DORMEUR.

Dans le bois sombre en arrivant
Nous vîmes sur l'herbe un enfant
Qui reposait à l'aise :
Il était nud, il était beau,
Ailé comme un petit oiseau,
Rose comme une fraise.

Nous fîmes cercle autour de lui
Et nous l'admirâmes sans bruit
Pour respecter son somme ;
Mais Thisbé, cœur malicieux,
Sur le sein de l'enfant heureux
Fit rouler une pomme.

Soudain le dormeur frémissant
S'éveille et, sur pied se dressant,
Nous regarde en colère ;

Puis, avisant dans le troupeau
Celle qui ricanait tout haut
De sa douleur amère :

« Méchante, pourquoi m'éveiller
Et surtout ton cœur égayer
De ma peine profonde?
Sache-le bien, je suis l'Amour :
Quiconque m'éveille, à son tour,
Ne dort plus en ce monde. »

Il dit et, des ailes battant,
Reprit vers le ciel scintillant
Sa course fugitive;
Et nous, en folâtrant, du bois
Nous sortîmes; mais cette fois
Thisbé marchait pensive.

LA FUITE INTÉRESSÉE.

ADONIS.

Quand je viens près de toi
M'asseoir sous la feuillée,
Pourquoi, belle effrayée,
T'élancer loin de moi?

CYPRIS.

C'est pour que sur ton cœur
De tes deux bras la chaîne
Tendrement me retienne,
O timide chasseur!

PROMENADE NOCTURNE.

Vois quelle nuit tranquille
Et comme Phœbé luit!
L'air est pur et sans bruit,
La verdure immobile.
Seul, au creux d'un buisson
Le rossignol appelle
D'une tendre façon
Sa compagne fidèle.
Et l'oiseau, loin de là,
De feuillage en feuillage
Saute et dans son ramage
Lui chante : me voilà !
Quels doux soupirs, Irène,
Quelle réponse aussi !
Oh ! puisses-tu, ma reine,
Toujours répondre ainsi !

Imité de l'italien.

L'ORÉADE.

J'ai perdu le repos,
O nymphes des montagnes !
O mes chères compagnes,
Plaignez, plaignez mes maux :
J'ai perdu le repos !

Hélas ! je l'ai perdu
Le jour où sous les ombres
De nos grands chênes sombres
Un jeune homme inconnu
Habiter est venu.

Ce n'est point un grossier
Coureur de jeunes filles,
Un rôdeur de charmilles,
Un méchant chevrier,
Un chasseur meurtrier.

C'est un rêveur pieux,
Au front pâle et modeste :
Une grâce céleste
Réside dans ses yeux
Toujours levés aux cieux.

Je ne sais quoi de doux
Attire sur sa trace :
Partout devant sa face
Les sapins et les houx
Soudain s'inclinent tous.

Les oiseaux par essaim
Descendent du feuillage,
Et la biche sauvage
Vient manger dans sa main
L'herbe dont elle a faim.

Comme l'oiseau, la fleur
Et la biche légère,
Vers ce doux solitaire,
Par un charme vainqueur,
S'est envolé mon cœur.

J'ai perdu le repos,
O nymphes des montagnes !
O mes chères compagnes,
Plaignez, plaignez mes maux :
J'ai perdu le repos !

LA CHÈVRE INDOCILE.

O la plus blanche de mes chèvres
Pour qui si souvent mes deux lèvres
Font résonner le vert pipeau,
Snella, reine de mon troupeau !

Pourquoi toujours à l'aventure
Grimper sur une roche dure
Et pour quelques liserons blancs
Risquer d'écorcher tes beaux flancs ?

Près de moi reste, et sur la mousse
Tu brouteras la feuille douce,
Et, calme, je ne craindrai pas
Qu'un roc n'éboule sous tes pas.

Je ne craindrai point qu'un vieux pâtre
A l'œil avide, au poil roussâtre,

Ne t'attire au son de sa voix
Et ne t'emporte au fond des bois.

Snella, Snella, chèvre rebelle,
Écoute ton chevreau qui bêle
Et que ce cri cher à ton cœur
Te ramène au jeune pasteur!

CHANSON DE MOSCHUS.

Henriette aime Julien
Qui n'aime que Cornélie,
Cornélie aime Adrien
Qui ne voit que Rosalie;
Et chaque jeune amoureux
Haïssant le cœur qui l'aime
Subit la haine, lui-même,
Du bel objet de ses feux :
Et tous sont loin d'être heureux.
Touché des larmes amères
Que versent tant d'yeux charmants,
Je dis à tous les amants
Pleins des ardeurs printanières :
Ah! que de telles misères
Vous soient bons enseignements!
Au jeu d'amour, jeu suprême,
Les cœurs durs ont du malheur;
Enfants, aimez qui vous aime :
C'est là chance de bonheur.

L'ABEILLE.

Dis-moi, dis-moi, petite abeille,
Où donc t'en vas-tu si matin?
Aucune cime encor vermeille
Ne brille sur le mont voisin.

Les petites fleurs parfumées
Dans les buissons dorment, hélas!
Toutes encore bien fermées,
Le corps penché, la tête en bas.

Et toi, tu fatigues ton aile,
Déjà tu te mets en chemin :
Dis-moi, dis-moi, ma chère belle,
Où donc t'en vas-tu si matin?

Chercher des sucs. — Ah! prends haleine,
Ne t'épuise pas à courir;
Car je vais t'apprendre où sans peine
Tu peux toujours en recueillir.

Tu connais bien celle que j'aime,
Ma Juliette aux tendres yeux ;
Ses lèvres ont un charme extrême.
Une douceur digne des cieux :

Va donc sur sa bouche vermeille
Ravir le baume des amours ;
C'est le miel divin, chère abeille :
Suce-le bien, suce toujours.

Imité du Sicilien Meli.

L'ILE DÉSERTE.

Je connais sur la mer profonde,
Aux lieux où le soleil abonde,
Une île verte et pleine au bord
De sable d'or.

Là, l'aube claire est une rose,
Mais une rose demi-close,
Exhalant à travers ses pleurs
Mille senteurs;

Le jour, une grenade ardente,
A la crête rouge et pendante,
Qui change la mer au flot bleu
En lac de feu;

Et la nuit, une coupe pleine
De jasmins à la douce haleine,

Groupés autour d'un lis d'argent
Toujours changeant.

Là, toujours de la solitude,
Profond silence et quiétude;
Jamais de regards curieux
Et d'envieux.

Heureux, heureux qui jeune encore
Y conduit celle qu'il adore!
La vie est un rêve de miel
Sous ce beau ciel.

LES BORDS DE LA MER.

Voilà le soleil qui se penche
Et qui décline vers la mer :
Allons sur la falaise blanche
Respirer la fraîcheur de l'air.

Là nous verrons les barques frêles
Passer, repasser sur les flots,
Et tremper, comme des oiseaux,
Dans l'onde le bout de leurs ailes ;

Nous verrons, à nos pieds soumis,
Courir le troupeau des nuages,
Et les hommes le long des plages
Cheminer comme des fourmis ;

Nous verrons la vague sonore
Se fondre à l'horizon brumeux,

Nous verrons quelque chose encore
De plus grand que la mer, — les cieux ;

Et là, sur la haute colline,
Loin des cris et des pas humains,
Appuyé contre ta poitrine,
Et les deux mains dans tes deux mains ;

Au vaste murmure de l'onde
J'écouterai battre ton cœur,
Et sa faible et douce rumeur
Dominera la mer profonde.

L'EXTASE.

Arrivés au pin, noir ombrage,
Où devaient s'arrêter leurs pas,
L'adieu leur ôte tout courage
Et tous les deux ouvrent les bras.

Alors, dans l'étreinte charmante,
Pour la première fois l'amant
Sent les lèvres de son amante
Frémir sur sa bouche un moment.

Divin élan de la tendresse!
Ce fut comme éclair dans la nuit;
Mais de ses sens bientôt maîtresse,
L'amante au cœur troublé s'enfuit.

Quant à l'ami, plein de la flamme
Qu'Amour sur lui vient d'épancher,

Il en tressaille encor dans l'âme
Et du sol ne peut s'arracher.

Ivre de joie, au pied de l'arbre
Où l'enchaîne sa vive ardeur,
Il reste là, blanc comme un marbre,
A savourer son grand bonheur.

Et là, bien que sur la nature
Règne en tyran le sombre hiver,
Il ne sent rien de la morsure
Des vents du nord qui glacent l'air.

Il voit les bois aux fronts moroses
De verts feuillages resplendir,
La neige se couvre de roses,
Le ciel gris luit comme un saphir.

Tout luí rit, et sa voix touchante
Exhalée en sons éclatants,
Comme l'ardent rossignol, chante
Un hymne d'amour au printemps.

L'HEUREUSE FIN.

Sous des bois frais, embaumants,
Erraient deux jeunes amants :
Le vent souffle, un arbre tombe,
Et les voilà dans la tombe.
Quel bonheur ce fut pour eux!
Mourir du coup tous les deux,
C'est vraiment un sort d'apôtre :
L'un n'eut pas à pleurer l'autre.

Imité de l'allemand.

L'ENFER.

Je viens de l'enfer :
Bon Dieu ! que de monde !
La salle est profonde,
Il y fait très-clair.
Là je vis Laurette
Qui me dit : Bonjour,
Bonjour, mon amour,
Pour moi quelle fête !

Puis elle ajouta :
Sur ma bouche en flamme
Penche-toi, mon âme,
Tant qu'il te plaira.
O vent salutaire !
Maintenant, chéri,
De sortir d'ici
Plus jamais n'espère.

Alors de bonheur
Voilà que j'entonne,
O sainte patronne!
Ton nom plein d'honneur;
Mais ce nom prospère
M'enlève à l'instant
Des bras de l'enfant
Et me met sur terre.

Hélas! bien en vain
Je suis hors du gouffre,
Ici plus je souffre
Qu'au noir souterrain :
O supplice extrême!
L'enfer est vraiment
D'être, cœur aimant,
Loin de ce qu'on aime.

Les deux premiers couplets sont imités d'une chanson florentine.

L'HIRONDELLE.

J'avais un tendre ami,
Que ma peine est cruelle!
Mais du village il est parti,
Belle hirondelle!

Il est bien loin de moi
A la guerre nouvelle;
Il est allé servir son roi,
Belle hirondelle!

J'en gémis nuit et jour,
Comme une tourterelle,
Sans pouvoir guérir mon amour,
Belle hirondelle!

O toi que le bon Dieu
Fit si forte de l'aile,
Prends en pitié mon mal un peu,
Belle hirondelle!

Si tu n'as point frayeur
De la poudre mortelle,
Va trouver l'ami de mon cœur,
Belle hirondelle!

Tu le reconnaîtras
A sa noire prunelle;
C'est le plus beau de nos soldats,
Belle hirondelle!

En ton gazouillement
Murmure-lui qu'Estelle
L'aime toujours bien tendrement,
Belle hirondelle!

Mais, ô funeste sort!
S'il n'était plus fidèle,
Reviens me dire qu'il est mort,
Pauvre hirondelle!

LE VRAI TRÉSOR.

Le cœur, le cœur de Flavie,
Voilà, mon cruel souci,
Le soin qui trouble ma vie
Et qui la consume aussi.

Il est chose si légère
Que je tremble bien souvent,
Comme la feuille éphémère,
Qu'il ne tourne au moindre vent.

Flavie est vraiment divine;
Mais qu'importe sa fraîcheur,
Ses beaux yeux, sa taille fine,
Hélas! si je n'ai son cœur?

Sans le cœur, sans sa tendresse,
Qu'est le parfum de l'amour?
Plaisir suivi de tristesse
Et qui ne dure qu'un jour.

Ah ! quand j'ai la certitude
Qu'il est bien à moi, ce cœur,
En mon humble solitude
Je deviens fou de bonheur.

Avec ce trésor suprême
Je fais fi du monde entier,
De la richesse elle-même
Et du plus brillant laurier ;

Tous les trônes de la terre
Sont peu de chose à mes yeux,
Moins que le grain de poussière
Que le vent balaye aux cieux.

LES PLAINTES DE SUZETTE.

SUR UN VIEUX REFRAIN.

Lorsqu'à ma mansarde
Grimpe mon amant,
A peine il regarde
Et cause un moment.
Son âme est distraite,
Toujours du souci :
Ah ! pauvre Suzette !
J'irai chercher un mari
A Pondichéri.

Si je dis : Mon ange,
Allons promener ;
Le ciel bleu s'arrange
Pour l'après-dîner,
Quelque mal étrange
L'oblige à rester.

Ah ! comme tout change !
J'irai chercher un mari
A Pondichéri.

Ma voix si légère
Qu'il admirait tant
Ne sait plus lui plaire
Et fausse à présent ;
La jeune fauvette
Au fredon brillant
N'est qu'une chouette :
J'irai chercher un mari
A Pondichéri.

En vain je l'embrasse
De douce façon,
Lui froid comme glace
Me tend le menton ;
Toujours je chiffonne
Sa chemise à pli.
Ah ! s'il m'abandonne,
J'irai chercher un mari
A Pondichéri.

LE CŒUR FAIBLE.

GHAZEL.

Éloigne, éloigne ces beaux yeux
Que trop souvent vers d'autres yeux
Tu te plais à porter, cruelle !
Éloigne, éloigne ces beaux yeux
Dont le regard m'est infidèle.
Mais las ! ils sont si doux, tes yeux,
Que, malgré le cri de mon âme,
Je ne puis faire que mes yeux,
N'aillent chercher leur tendre flamme.
Phare trompeur, dussent tes yeux,
Être cause de mon naufrage,
Sur eux toujours iront mes yeux ;
Car je n'ai dans mes jours d'orage
Pour étoiles que tes beaux yeux.

DÉPIT D'AMOUR.

LOUISA.

Hélas, hélas ! qu'est devenue
La grande amitié d'Honoré ?
Chaque jour elle diminue ;
C'est tout au plus, quelle pitié !
Si j'en pourrais emplir un dé.

HONORÉ.

Hélas, hélas ! qu'est devenue
La tendresse de Louisa ?
Chaque jour elle diminue ;
Avec la mienne pesez-la,
La mienne en poids l'emportera !

LOUISA.

Je veux sans délai faire emplette
De robe grise et bonnet noir,
Pour renoncer à toute fête
Et par tout pays faire voir
Qu'aux amoureux j'ai dit : Bonsoir !

HONORÉ.

Et moi, je m'en vais à l'armée
Engager mes bras et mon cœur;
Quand notre âme n'est plus aimée
La vie est pour elle un malheur,
Et s'en défaire est le meilleur.

LOUISA.

Mais si pourtant plein de tendresse,
Mon bel ami me revenait
Tel qu'il était pour sa maîtresse ;
Comme vite mon cœur dirait :
Adieu tristesse et noir bonnet !

HONORÉ.

Et moi de même, si ma mie
Comme avant voulait m'accueillir,
Adieu la guerre et sa furie !
Tout mon cœur n'aurait qu'un désir :
Avec elle vivre et mourir.

Souvenir d'Horace.

VOIX DU SORT.

Jamais le disque solaire,
Dans son cours vainqueur,
Deux fois n'échauffe et n'éclaire
Les campagnes de la terre
D'une égale ardeur.

Jamais dans le même automne,
Deux fois le beau fruit
Qu'avec soin mûrit Pomone
Sur le fût qu'il abandonne
Ne se reproduit.

Jamais le torrent qui passe
Ne garde l'élan
Des premiers bonds de sa trace;
Il s'épuise dans l'espace
Et meurt faible et lent.

Jamais, lorsque se desserre
Un doux nœud d'amour,
Si tendrement qu'on opère,
Nul doigt ne peut le refaire
Tel qu'au premier jour.

LE DÉLAISSÉ.

J'étais un jour dans un jardin
Où fleurissait un beau jasmin;
En se penchant sur mon chemin
La blanche fleur avec tendresse
Me dit : Prends-moi pour ta maîtresse!
Une maîtresse!
Hélas, hélas!
Pauvre garçon, je n'en ai pas!

Un joyeux chantre du matin
Vint s'abattre près du jasmin
Et dit en son joli latin :
Écoute cet air de tendresse,
Afin d'en charmer ta maîtresse!
Une maîtresse!
Hélas, hélas!
Pauvre garçon, je n'en ai pas!

Doux rossignol et blanc jasmin,
Pour un plus fortuné destin
Conservez votre baume fin
Et vos chants d'amoureuse ivresse;
Pour moi, je n'ai plus de maîtresse!
Ah! ma maîtresse!
Hélas, hélas!
Le ciel ne me la rendra pas.

Entendu dans les Vosges.

LES PLEURS DE ROLAND.

Je suis comme le noir nuage
    Par les vents emporté,
Et qui sous les grands cieux voyage
    Tristement ballotté.

Nuage heureux, son flanc d'albâtre
    Un jour fut tout vermeil;
Mais maintenant, lourd et bleuâtre,
    Il roule sans soleil.

Maintenant plus d'haleine douce,
    Plus de zéphyr pour lui,
Il faut courir : le vent le pousse
    Rudement jour et nuit.

Et plus il va, plus il est sombre,
    Plus son flanc pluvieux

Recouvre de tristesse et d'ombre
Et la terre et les cieux.

Ainsi je suis : par la tempête
Agité, sans repos,
J'erre, je gronde et si j'arrête,
Las! c'est pour fondre en eaux.

Arioste.

CLYTIE.

Toi qui cours à grands pas
Vers les plaines humides,
Toi qu'attirent les bras
Des jeunes Néréides,
Retiens ton char de feu,
Soleil, je t'en supplie,
Et prends pitié, grand Dieu!
De la pauvre Clytie.

Vois comme de mon front
Les roses se ternissent!
D'un froid mortel et prompt
Mes deux lèvres pâlissent :
Semblable au vent du soir
Qui frémit dans l'espace,
Sur mon cœur sans espoir
Je sens la mort qui passe.

Ingrat qui n'aimes plus
Et, dès lors, me délaisses,
Souviens-toi, blond Phébus,
De mes folles tendresses.
Mais, hélas ! tout amant,
Quand la fleur est cueillie,
De son baume enivrant
Rarement se soucie.

J'ai beau le supplier,
Rien n'empêche sa fuite;
Les pieds de son coursier
N'en volent que plus vite.
Déjà sur ses flancs nus
L'onde amère bouillonne,
Déjà je ne vois plus
Qu'un peu de sa couronne.

Adieu, divin soleil,
Cher soutien de ma vie!
Avec ton front vermeil
Mon âme s'est enfuie :
Je meurs, mais te suivra
Jusqu'au bout ma paupière,
Et la mort me prendra
En cherchant ta lumière.

LE DÉSESPÉRÉ.

Sonnez, cloches du saint lieu,
Je ne pense plus qu'à Dieu!

Las! mon cœur s'est fait ermite
Depuis le funeste jour
Où la passion maudite
D'un soldat me prit l'amour
De ma gentille Brigitte.

Sonnez, cloches du saint lieu,
Je ne pense plus qu'à Dieu!

Depuis ce jour, en lui-même
Mon cœur sombre est retiré;
Mon cœur plus ne cherche et n'aime
Ce qu'il avait adoré,
La nature et l'art suprême.

Sonnez, cloches du saint lieu,
Je ne pense plus qu'à Dieu!

O Brigitte! enfant cruelle,
Si tu voulais par hasard
Revenir au cœur fidèle,
Sache bien qu'il est trop tard
Pour lui rendre l'étincelle.

Sonnez, cloches du saint lieu,
Je ne pense plus qu'à Dieu!

LAMENTO.

Hélas! combien frêles choses
Sont les plaisirs de l'amour!
Un peu de vent sur des roses,
Le court éclat d'un beau jour.

De leur douceur souveraine
Que pouvons-nous retenir?
Presque rien, une ombre vaine,
Une idée, un souvenir.

Et plus on va, plus la trace
Se perd au cœur oublieux,
Plus l'aile du temps efface
Le sillon des jours heureux.

Amour, amour, ton délire
N'était fait que pour le ciel,
Et non pour les cœurs de cire
De l'habitacle mortel!

ÉNIGMES.

I

Si le vrai bonheur au terrestre empire
Est le doux moment où deux jeunes cœurs,
Remplis tous les deux d'égales ardeurs,
Au livre d'amour s'entendent pour lire,

Pourquoi, dès que l'un veut le livre clore
Soit par lassitude ou désir de mieux,
Voit-on toujours l'autre, hélas ! malheureux,
Au livre d'amour vouloir lire encore ?

II

Soit pour un temps, soit pour toute la vie,
Quitter sa belle ou bien être quitté,

Telle est partout la triste comédie
De notre pauvre humanité.

Et quoi qu'on fasse, à chaque départie,
Toujours il faut soupirer ou pleurer :
S'il n'est lien qui dure dans la vie
Pourquoi faut-il s'y rencontrer?

LE REPOS.

Enfant, sous ce pin sublime
Asseyons-nous tous les deux :
L'ombre en est large et la cime
Rend un son mélodieux.

Comme une onde fraîche et pure
Qui s'écoule sans fracas,
Cet arbre avec son murmure
Te bercera dans mes bras ;

Et, sur ta paupière blanche,
Ta paupière au bord vermeil,
Je verrai de branche en branche
Descendre le doux sommeil.

Imité de Platon.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

Un jour l'ormeau dit à la vigne :
Aimable vigne, embrassons-nous ;
Je t'aime d'une ardeur insigne,
Et, jeune et vert, je me crois digne,
O vigne, d'être ton époux.

LA VIGNE.

Bel ormeau, j'ai besoin pour vivre
D'appuyer mes reins fléchissants :
Ta voix est tendre, elle m'enivre,
Et bien volontiers je me livre
A tes bras forts et caressants.

L'ORMEAU.

Que les autans, troupe inquiète,
Dans les airs fassent du fracas ;

Chère vigne, mon large faîte
Préservera de la tempête
La fleur de tes frêles appas.

LA VIGNE.

Et moi d'une riche couronne
J'ornerai ton front protecteur,
Et sur ton sein, aux jours d'automne,
J'exhalerai, comme Érigone,
Les plus doux parfums de mon cœur.

L'ORMEAU.

Charmante fille de la plaine,
Unissons-nous étroitement ;
Que l'amour divin nous enchaîne :
Le plaisir de la race humaine
Naîtra de notre embrassement.

FLEUR DE BRUYÈRE.

Fleur de bruyère,
Que vous charmez les yeux
Lorsque rayonne aux plus sauvages lieux
Votre pourpre légère !

Fleur de bruyère,
Vous êtes douce au cœur
Comme l'éclair d'un moment de bonheur
Dans une vie amère.

Fleur de bruyère,
O rose des forêts !
Aux vains trésors des jardins les plus frais
L'abeille vous préfère.

Fleur de bruyère,
Las ! vous brillez encor,

Que de vos sœurs le vent froid de la mort
A fait moisson entière.

Fleur de bruyère,
Laissez-moi vous cueillir :
Je veux des bois rendre le souvenir
A celle qui m'est chère.

LA COURSE DU BERGER.

Las de mener mon troupeau vagabond
De monts en monts, de plaine en plaine,
Sur un roc, près d'une fontaine,
J'ai doucement laissé tomber mon front.
Là le sommeil aux chansons de la source
A fermé mes yeux un instant;
J'ai dormi, puis, le cœur content,
J'ai rouvert l'œil et j'ai repris ma course.

Tout en marchant, j'ai mené mon troupeau
Aux bords fleuris d'une rivière,
D'une rivière où fraîche et claire
L'onde courait à travers maint roseau.
Tandis qu'agneaux paissaient l'herbe profonde,
A fleur d'eau nageait le poisson,
Et moi, les mains sur mon bâton,
Je contemplais ses mille jeux sous l'onde.

L'heure passait; mais voilà que des chants
  Frappent mon âme inattentive :
  Je regarde et, sur l'autre rive,
Je vois assis dans l'herbe deux amants.
Or ces enfants, au sein de la verdure,
  Sans voir qui venait si près d'eux.
  Comme au nid des oiseaux heureux,
Chantaient l'amour et la belle nature.

A leur gaîté, de mon antique ardeur
  Me revint prompte souvenance;
  Le temps de mon adolescence
Comme un trait d'or repassa dans mon cœur,
Et je leurs dis : De cette heure bénie
  Jouissez bien, heureux amants!
  Ainsi que l'onde aux bruits charmants,
L'heure d'amour n'est que trop vite enfuie.

LES APPARENCES.

Ce n'est pas toujours l'onde qui bouillonne
Le flot le moins pur,
Ni le firmament calme et qui rayonne
Le ciel le plus sûr.

Ce n'est pas toujours la fleur la plus belle
Qui sent le meilleur,
Ni l'oiseau montant sur la plus grande aile
Le plus haut rameur.

Ce n'est pas toujours cœur qui se lamente
Le plus douloureux,
Ni toujours celui qui rit et qui chante
Le moins soucieux.

Ce n'est pas toujours le dévot extrême
Le plus vrai croyant,
Ni toujours celui qui dit : Je vous aime,
Le mieux vous aimant.

LES CLÉS D'OR.

Si mes deux mains étaient clés d'or,
J'ouvrirais le cœur de ma belle
Et j'obtiendrais de la rebelle
Ce qu'elle me refuse encor :
Si mes deux mains étaient clés d'or !

Si mes deux mains étaient clés d'or,
Son cœur serait sans fermeture ;
J'y puiserais outre mesure
L'amour, ineffable trésor :
Si mes deux mains étaient clés d'or !

Mais las ! je n'ai point de clés d'or
Pour ouvrir le cœur de ma belle,
Je n'ai qu'une plainte éternelle
Qui la fatigue et qui l'endort :
Hélas ! je n'ai point de clés d'or !

Hélas! je n'ai point de clés d'or,
Et c'est là ma peine cruelle;
Car je mourrai sans que ma belle
De son cœur m'ouvre le trésor:
Hélas! je n'ai point de clés d'or!

BELLE ISABEAU.

A sa fenêtre une fille est rêvant;
Ses cheveux blonds flottent au gré du vent,
Et sur l'hermine
De sa blanche poitrine
De ses beaux yeux des pleurs tombent souvent.

Hélas! hélas! dit-elle avec soupir,
Je vois les champs tous les ans refleurir;
Puis l'été passe
Et l'hiver le remplace
Sans qu'amour vienne au logis me quérir.

Hélas! hélas! profonde est ma douleur;
Car je le sens, m'adviendra le malheur,
Moi si gentille,
De rester toujours fille,
De rester fille avec un tendre cœur.

Sa mère vient sur son sein la presser
Et dit : Pourquoi tant de larmes verser?
Chère co'ombe,
Que ton aile retombe :
C'est ton orgueil qui te fait délaisser.

Si je savais un jeune et beau garçon
Pauvre d'argent, mais de cœur franc et bon,
Pour lui mon âme
Serait pleine de flamme,
Je l'aimerais, mère, avec passion.

Je sais, ma fille, un jeune et beau garçon :
Riche il n'est pas, mais il a le cœur bon,
Et, triste et sombre,
Depuis des jours sans nombre
Ce garçon t'aime à perdre la raison.

LE COMTE GUY.

Dans un verger, au bord d'une fontaine
Dont claire est l'onde et dont blanche est l'arène,
Fille de roi, triste et le front pâli,
Pense à l'ami dont l'absence la peine :
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Ah! comte Guy! j'ai sombre destinée;
A vieux mari mon père m'a donnée :
En son manoir toujours seule avec lui,
Jamais n'en sors, ni soir ni matinée.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Las! de l'époux la plainte est entendue,
Et de colère il vient, l'âme éperdue,
Battre la belle au cœur plein de souci

Tant qu'à ses pieds morte elle est étendue.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Bientôt, de mort la belle retirée
Invoque Dieu, pauvre désespérée!
Et dit : Seigneur! faites que mon ami
A mon secours vienne cette vesprée.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Au cœur de Dieu la prière est entrée :
Le comte est près de la douce éplorée...
Sous un grand arbre elle est seule avec lui,
Et là, d'amour mainte larme est pleurée.
Ah! comte Guy!
Fleur de gaîté votre amour m'a ravi.

Romance d'un vieux trouvère, rajeunie.

LE ROI D'ARAGON.

Un jour le roi d'Espagne
Du haut d'une montagne
Regardait sur la mer
Courir le flot amer.

Il voyait les galères
Actives et légères,
Avec un blanc sillon,
Monter à l'horizon.

Puis il voyait encore
Naples que le ciel dore
D'un rayon éclatant,
Et disait, soupirant :

Cité pleine de charmes,
Que tu me vaux de larmes!

Tu me coûtes vingt ans
Les meilleurs de mon temps;

L'amour d'un noble frère
Qui n'avait point sur terre
Son pareil en beauté,
En intrépidité;

Tu me coûtes des hommes
Très-vaillants, et des sommes
A bâtir cent châteaux,
Cent villes à créneaux,

Puis encor, quel dommage!
Un charmant petit page,
Un doux enfant, ma foi,
Que j'aimais plus que moi.

Imité de l'espagnol.

LE VŒU DU TROUVÈRE.

Triste, le cœur sans flamme,
Ses pas, sous des bois verts
Erraient, quand d'une femme
La voix frappe les airs.
Cette voix jeune et belle
Avait tant de langueur
Qu'il se dit : D'où vient-elle,
D'où vient ce chant du cœur?

Soudain le dieu volage
Qui traversait l'azur
Le mène vers l'ombrage
D'où partait le chant pur :
Tiens, fait-il, voilà celle
Dont la voix te plaît tant;
C'est une jouvencelle
Pâle de mon tourment.

Amour, ô divin maître,
Lui répond-il alors,
Si ta peine fait naître
De si divins accords,
De cette jeune amante
Donne-moi les douleurs,
Et ma lèvre brûlante
Enivrera les cœurs.

LA FILLE DU MENDIANT.

A l'ombre d'un mur en ruine,
Pauvre fille du mendiant,
Elle était là, se reposant
Les bras croisés sur sa poitrine...
Soudain passent de durs soldats
Qui vont l'entraînant sur leurs pas.

Elle paraît devant le trône,
Les deux pieds nus, le front baissé,
Devant le trône où haut placé
Le roi dans sa pourpre rayonne;
Et l'on dit par toute la cour :
Elle est plus belle que le jour

Comme une lune dans l'orage,
Elle brille sous ses haillons :

L'Égypte et tous ses Pharaons
N'ont jamais vu plus pur visage.
Les uns vantent ses noirs cheveux,
Les autres vantent ses beaux yeux.

Si douce est sa pâle figure,
Si gracieuse sa candeur,
Que le roi sent frémir son cœur...
Il se lève et dit : Je le jure,
Cette humble enfant de grand chemin
Sera mon épouse demain.

Imité de l'anglais.

LA DAME VERTE.

O vous qui courez par les bois,
Jeunes gars à la jambe alerte,
Connaissez-vous la dame verte,
Avez-vous entendu sa voix?

On dit qu'elle est jeune et belle,
Svelte comme le bouleau,
Vive comme l'hirondelle
Qui voltige au bord de l'eau.
Quand sur l'herbe elle s'avance,
Cette reine du printemps,
Tous les arbustes contents
Lui font humble révérence.

Le jour mollement assise
Sous les taillis les plus frais,
Des fleurettes à la brise

Elle conte les secrets;
Puis, lorsque la lune éclaire,
Elle chante des chansons
Si douces que leurs doux sons
Tous les rossignols font taire.

On dit aussi qu'il est sage
De ne pas trop l'écouter;
Car à son divin langage
Guère on ne peut résister.
Pris d'amour pour la sirène,
Le mortel qu'elle a ravi
Rarement est ressorti
De son verdoyant domaine.

Hélas! telle est l'aventure
Du châtelain d'Hérival :
Égaré sous la verdure
Par ce lai doux et fatal,
Auprès de l'enchanteresse
Il oublia pour toujours
La vierge qui, nuits et jours,
Mourait pour lui de tendresse.

O vous qui courez par les bois,
Jeunes gars à la jambe alerte,
Prenez garde à la dame verte,
Et n'écoutez pas trop sa voix.

Légende franc-comtoise.

LE RÉVEIL DU CHASSEUR.

CHRISTINE.

Jeune chasseur, objet de mon amour,
Est-ce bien toi qui dors sur la bruyère?
Voilà ton chien; ton arme meurtrière,
A tes côtés, brille des feux du jour;
Un songe heureux se peint sur ton visage.
Sans doute aucun tu rêves des exploits;
Et moi, cachée à demi dans le bois,
Je n'ose point m'élancer du feuillage.

JOËL.

L'être charmant qu'on rêve en son sommeil
A beau vous fuir aux blancheurs de l'aurore,
Son frais aspect longtemps vous trouble encore;
On croit le voir au moment du réveil.

Ainsi j'ai cru voir briller la figure
De mon amour sous le feuillage épais;
Mais une brise aussitôt sur ses traits
A refermé le rideau de verdure.

CHRISTINE.

Fuyons, fuyons loin du jeune chasseur,
Car devant lui je tremble d'apparaître.
Hélas! pourquoi lui ferai-je connaître
Mon tendre émoi, le secret de mon cœur?
Comme le flot qui monte et qui s'abaisse,
Mon sein gonflé s'agite avec soupir;
Mais le voilà qui se lève... il va fuir;
O ciel! mon âme est pleine de tristesse!

JOËL.

J'entends l'appel de mes chers compagnons,
Le bruit du cor résonne à mon oreille;
Allons! debout! malheur à qui sommeille!
Rejoignons-les sur la crête des monts;
Courons; et toi, dont je cherche l'image,
Toi qui me fuis, ô belle, mon amour,
Sors du bois sombre et viens, comme le jour,
Par ton sourire animer mon courage.

Imité d'un vieux barde.

LE LABOUREUR.

Comme j'étais un matin dans les champs,
Au temps heureux où renaît la nature,
Un laboureur à la voix jeune et pure
Non loin de moi frappait l'air de ses chants.

Et de sa voix l'accent naïf et vrai
Me charmait l'âme et me faisait envie;
Car il disait : Non, il n'est pas de vie
Comme la nôtre aux jours du mois de mai!

Au gai matin nous voyons vers les cieux
L'oiseau monter, le frais sur la poitrine;
Et, jusqu'au soir, l'alouette divine
Gazouille et chante avec nos cœurs joyeux.

Traduit librement de Burns.

LE VIEUX PAUVRE.

Je vais de hameaux en hameaux
Traînant le corps, penchant la face :
Je n'ai rien que mes deux sabots,
Mon bâton blanc et ma besace.

Souvent au bord d'un grand chemin
Je m'assieds sous le vert feuillage;
Et là je montre de la main
La route au piéton qui voyage.

Je souris aux petits garçons
Qui me disent : Eh! bonjour, père!
Et je leur chante des chansons
Pour égayer leur cœur sincère.

Ce n'est que lorsque j'ai bien faim
Que je demande aux gens l'aumône :

Ici du vin, et là du pain;
Et presque partout l'on me donne.

Ah! je n'ai pas le cœur méchant,
Je suis sans envie et sans ruse,
Et je bénis d'un vœu touchant
Qui me donne et qui me refuse.

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir
Sur ma vieillesse vagabonde?
Riche ou pauvre, il faut tous mourir :
Moins on a, mieux on sort du monde.

Si je suis bon, je sais que Dieu,
Bien qu'ici-bas ma part soit mince,
Quelque beau jour dans le ciel bleu
Me fera plus riche qu'un prince.

LES BLUETS.

Les bluets sont fleuris;
Dans les blés mûris
Ils croissent par mille.
Les bluets sont fleuris :
Sortons de la ville,
Sortons de Paris.

Ah! quel plaisir, Lucette,
Quel plaisir de respirer l'air
Autrement que par l'huis ouvert
D'une étroite chambrette!
Quel plaisir de voir dans les champs
La moisson toute blonde
Sous la fraîche haleine des vents,
S'enfler et rouler comme l'onde!

Prends à la main ta fille
Et, ton bras posé sur mon bras,
Allons faire un tour pas à pas,
Dans la plaine qui brille.
Tandis que les bluets en fleurs
Tenteront la chérie,
Des souvenirs doux à nos cœurs
Nous mettront l'âme en rêverie.

Les bluets, ma Lucette,
Sont fleurs que chérissent les cieux :
Je veux que notre enfant joyeux
S'en couronne la tête.
En lui voyant l'azur au front,
Tous les gens de la plaine
Avec un sourire diront :
Vive l'été : voilà sa reine!

Les bluets sont fleuris;
Dans les blés mûris
Ils croissent par mille.
Les bluets sont fleuris :
Sortons de la ville,
Sortons de Paris.

LA CHATAIGNE.

La châtaigne commence
A paraître aux faubourgs :
C'est l'hiver qui s'avance;
  Adieu les beaux jours!

Cher Paris, tes dimanches
Ne verront plus sortir
Habits neufs, robes blanches
Avec tant de plaisir.
Fleur en main, l'âme tendre,
Aux champs l'on n'ira plus
Folâtrer et s'étendre
Sur les gazons touffus.

Plus de filles alertes
Tout le jour travaillant,
Les fenêtres ouvertes,
Au soleil sémillant;

Plus de jeux à la brune
Sur le seuil des maisons,
D'amours au clair de lune,
De danses, de chansons!

Il faut que l'on reprenne
Les ennuis du logis
Et les longs jours de peine
Et les plus longues nuits;
Et que chacun demeure
Près d'un rouge tison
A voir s'écouler l'heure :
Oh! la triste saison!

La châtaigne commence
A paraître aux faubourgs;
C'est l'hiver qui s'avance :
Adieu les beaux jours!

LE JOUEUR DE VIELLE.

Assez, assez tourner ta vielle :
Voici deux sous, tiens, pauvre enfant!
Merci de ta chanson nouvelle,
De ton air vif et sautillant.

Pourquoi rester dans cette rue
Où de toi l'on fait si peu cas?
Jouer ici, peine perdue :
L'on passe et ne t'écoute pas.

Il est des endroits par la ville
Moins riches et moins fréquentés
Où de ta vielle, enfant débile,
Les airs seront mieux écoutés.

Ce sont ceux que le pauvre habite,
Ceux où, penché sur un métier,

L'ouvrier, dans un humble gîte,
Passe le jour à travailler.

Porte en ces lieux ta manivelle,
Et là, de gentille façon,
Fais éclore sous ta main frêle
Une fine et tendre chanson.

Là, plus d'une fenêtre sombre
Pour t'écouter s'entr'ouvrira :
Même à tes pieds du sein de l'ombre
Plus d'un gros sou rebondira :

Car musique aux notes de flamme
Fait au pauvre un bien sans pareil :
Elle est pour l'hiver de son âme
Un rayon de divin soleil.

LE RÊVE DE LA SERVANTE.

L'autre jour la pauvre Marie
Dans une rue entend chanter,
Au fond d'une cage fleurie,
Une alouette au cri léger;
Et voilà que son âme en peine
S'ouvre aux rêves les plus touchants,
Car cette note lui ramène
La douce image de ses champs.

Soudain elle voit sa montagne
S'élever au milieu des airs,
Les beaux vallons de la Limagne
Avec leurs grands châtaigniers verts;
Elle voit le ruisseau rapide
Qui descend du coteau voisin
Porter son eau vive et limpide
A la meule du vieux moulin;

Elle voit le vert pâturage
Où tant de fois elle a mené
Une chèvre blanche et sauvage
Bondir avec son nouveau-né;
Elle voit sa vieille chaumière,
Son cher nid, sous les arbres frais,
Où tout ce qu'elle aime sur terre
Loin d'elle, hélas! réside en paix;

Elle s'arrête, et sa pensée
Avec son âme est dans les cieux;
Mais l'image tant caressée
Bientôt se dérobe à ses yeux.
Un bruit chasse sa rêverie;
Elle sort de sa douce erreur;
Adieu montagne, adieu prairie,
Avec vous était le bonheur!

Souvenir de Wordsworth.

LES DEUX IVRESSES.

Quand, le soir, ta lèvre vermeille,
Enflammée, au velours pareille,
Sur la mienne s'en vient frémir,
Ah! quel plaisir!

Mais quand, les yeux remplis de larmes,
Tu m'appelles dans tes alarmes
Et presses mon cœur sur ton cœur,
Oh! quel bonheur!

LES AILES.

Des ailes! des ailes!
Oiseaux des forêts,
Comme vous, des ailes
Légères et belles
Combien je voudrais!

Des ailes, des ailes
De blanche couleur,
Pour voler sur elles
Aux vieilles tourelles
Qui gardent mon cœur.

Des ailes, des ailes
D'un bleu vif et pur
Pour faire avec elles
Aux sombres prunelles
Luire un peu d'azur.

Des ailes, des ailes
Enfin tout de feu,
Pour fuir avec elles
Les haines mortelles
Et monter à Dieu.

LIBERTAS.

Il est bien doux d'errer sur les montagnes
Et dans les champs au gazon velouté,
Comme le fils des célestes campagnes,
L'oiseau léger par les vents emporté :
Vive la liberté!

Il est bien doux, la nuit, quand le froid sème
De blancs flocons sur le sol attristé,
De reposer près de celle qu'on aime,
Sous un toit chaud, en toute sûreté :
Vive la liberté!

Il est bien doux de prendre de la peine
Et d'amasser de l'or en quantité
Pour faire rois de son petit domaine
Les fruits charmants de sa virilité :
Vive la liberté!

Il est bien doux, sur les ailes de l'âme,
De parcourir le monde illimité,
Sans autre borne à ses pensers de flamme
Que la justice et la divinité :
Vive la liberté!

L'ÉTOILE.

Pèlerine des cieux
En éternel voyage,
Étoile dont l'image
Se dérobe à mes yeux,
Qui te pousse en l'espace
D'une si vive ardeur
Et fait de ta lueur
Un feu follet qui passe?

Bien doux il me serait
De te revoir encore,
Cher astre que j'implore
Et vois fuir à regret;
Car mon âme alanguie,
Chaque soir dans les cieux,
Aimerait à tes feux
Reprendre un peu de vie.

Mais qu'est-ce que le vent
D'une bouche mortelle
Pour retenir près d'elle
Ton corps toujours mouvant!
Oh! qu'est-ce que mon âme
Et tout son vain plaisir
Près du noble désir
Qui te meut et t'enflamme!

Va, poursuis ton destin,
O fille de lumière!
Abandonne la terre
Pour un sort plus divin.
Vers l'essence éternelle
Hâte-toi de courir,
Afin de devenir
De plus belle en plus belle.

LUX.

Du ciel descend la lumière éclatante,
Et comme un fleuve elle y coule abondante.

Entre chaque être et le fort créateur,
La lumière est un doux médiateur.

Avant la terre et le soleil lui-même
Étincelait la lumière suprême.

Ce fut de Dieu le plus parfait rayon
Qui fut l'auteur de la création.

Toujours plus dru, toujours plus radieuses,
Tombent d'en haut les flèches lumineuses.

Ahriman même, au front d'ombres chargé,
Dans la lumière un jour sera plongé.

Imité du comte Platen.

CHANSON DE BETTINE.

Je sens dans mon âme
Ce que sent le grain,
Quand l'être divin
Sur la terre en flamme
Verse, au renouveau,
La fraîcheur de l'eau.

Le plus petit germe,
Le moindre embryon,
Encore en prison
Sous la terre ferme,
Pressent la saison
De sa floraison.

Et moi tout de même
Dans mon humble coin
Je pressens de loin
Le bonheur suprême,
L'avenir serein
D'un amour sans fin.

LE TOMBEAU.

Je fus, un jour de mai,
Voir le lit de verdure
Où celle que j'aimai
Dort, pauvre créature!

Un rosier des plus verts
Fleurissait auprès d'elle :
Il embaumait les airs
De son odeur nouvelle.

Je restai bien longtemps
Devant, les yeux en larmes.
Les tombes au printemps
Revêtent tant de charmes!

Quand je voulus partir,
L'arbre à la fleur divine,

Semblant me retenir,
M'accrocha d'une épine.

Las! je crus un moment
Que l'âme de ma mie
Avait en mouvement
Mis la branche fleurie;

Et je pensai soudain
Au temps où, douce chose!
Me retenaient sa main
Et ses lèvres de rose.

LA TOURTERELLE.

La tourterelle au fond des bois
Roucoule une chanson plaintive :
Aux soupirs de sa triste voix
Je n'ai pas l'âme inattentive.

Quelque dur que soit le tourment
Qui fait battre ce cœur fidèle,
Je voudrais bien en ce moment
Gémir et me plaindre comme elle.

Oui, la plainte que nuit et jour
Elle jette au ciel, je l'envie;
Car en son cœur ce cri d'amour
Est le vrai signe de la vie.

O mes amis! bonheur d'élus
Vaut seul l'instant où l'on adore :
Dites à ceux qui n'aiment plus,
S'ils le peuvent, d'aimer encore!

CAUSERIE.

ELLE.

Comment se fait-il que la beauté change
Aux yeux de celui qui n'a plus d'amour,
Si bien que son cœur ne peut, chose étrange,
Croire qu'elle fut son idole un jour?

LUI.

C'est que la beauté, ce charme suprême,
A moins dans les yeux qu'au cœur son secret :
Qu'est-ce que beauté? c'est ce que l'on aime,
Telle heure et tel jour, c'est ce qui nous plaît.

ELLE.

Alors, quand désir d'amour vous entraîne,
De tout son pouvoir on doit résister,

Pour ne pas sentir la terrible peine
De voir, malgré soi, l'aimé vous quitter.

LUI.

A quoi bon un plan que l'on ne peut suivre,
Et, quand vient l'amour, pourquoi donc le fuir?
Il nous faut aimer comme il nous faut vivre,
Vivre en sachant bien qu'il faudra mourir.

SI L'ON A DU CŒUR...

Suivre tes pas, Amour,
N'est point toujours folie,
Fatale fantaisie
Dont il faille en la vie
Trop regretter le jour.

C'est au vœu de nature
Céder comme l'oiseau
Qui vole où brille l'eau,
Où chante le roseau,
Où fleurit la verdure.

Puis Amour est un dieu
Dont l'aile souveraine
De la terrestre plaine
Tend à monter, hautaine,
Jusqu'au céleste feu.

Qu'importe que ce maître
Si libre bien à tort
Vous quitte ou frappe à mort!
Mauvais n'est point le sort
Qui vous le fit connaître;

Car si l'on a du cœur,
Malgré l'âpre détresse
Qui succède à l'ivresse,
Le dieu toujours vous laisse
Et plus haut, et meilleur.

A LA VIOLETTE ENCORE.

Toutes les fois qu'aux bois, aux champs
Le printemps met la terre en fête,
Mon cœur laisse échapper des chants
En ton honneur, ô violette!

D'autres fleurs l'emportent sur toi,
Rose et lis brillent davantage;
Mais tu seras toujours pour moi
La fleur de l'amant et du sage.

Quand je respire ton odeur,
Je crois respirer l'ambroisie
Qui s'exhale d'un tendre cœur
Qu'un baiser de flamme extasie.

Puis mon esprit remonte aux jours
Où, sous les ombrages d'Athènes,
Platon à ses divins discours
Mêlait tes divines haleines.

DOCTRINA.

Quels beaux jours que ceux où nature,
Ceignant sa robe de verdure,
Pour nous est prodigue du bien!
Qui peut, quand l'air s'emplit de flammes,
Qu'Amour parle à toutes les âmes,
Ne pas avoir le cœur païen?

Qui peut voir les aubes vermeilles,
Les bois en fleur, les vertes treilles,
Sans chanter Pan, les pieds fourchus;
Qui peut voir à travers l'espace
La beauté passer dans sa grâce
Sans l'adorer comme Vénus?

Soyons païens, mais de l'espèce
La plus noble, celle de Grèce;
En délicats sachons jouir :
Sans flétrir sa tige divine,

Joncher le sol de sa ruine,
Savourons la fleur du plaisir.

Puis, lorsque de la pâle automne
L'hiver effeuillant la couronne
Nous reprendra dans ses liens,
Durant le long deuil de la terre
Ouvrons nos cœurs à la misère,
Et, chers amis, soyons chrétiens.

FOLLE JEUNESSE.

Si jeunesse savait
Les choses de la vie,
Comme cette étourdie
Souvent s'épargnerait
La plainte et le regret!

Mais elle ne sait pas,
Et l'adorable folle
A tous les piéges vole
Et de funestes lacs
Embarrasse ses pas.

Et cependant pourquoi
Lui vouloir la sagesse
Moins folle, la jeunesse
Aurait-elle, ma foi,
La grâce que j'y voi?

Il faut, aux premiers ans,
Que cette fougue neuve
Passe par mainte épreuve
Pour comprendre le sens
De la vie et du temps.

O jeunesse sans yeux,
Cours donc à l'aventure
Briser ta forme pure
Sur les rocs anguleux
D'un monde cauteleux!

Quels que soient les effets
De ton imprévoyance,
Va, toute ma science
Encor je donnerais
Pour tes rudes échecs;

Oui, pour le souffle amer
D'un printemps plein d'orage,
Je donnerais, peu sage,
L'azur tranquille et clair
Du plus beau ciel d'hiver.

ÉLOGE D'HAFIZ.

GHAZEL.

J'aime Hafiz, le rimeur divin,
Parce qu'au doux plaisir enclin,
En dépit de Mahom lui-même,
Il boit et chante le bon vin.
Je l'aime encor parce qu'il aime
La rose à l'éclat purpurin
Et que toujours sa grâce extrême
La mêle aux coupes d'un festin.
Vin et rose vont bien ensemble;
Entre eux plus d'un rapport commun;
Leur couleur souvent se ressemble,
Même ivresse dans leur parfum;
Et puis quelle leçon charmante
Exhale ce mélange fin

Pour l'âme tendre et trop aimante!
C'est mieux que le mot d'un bouquin.
L'une vous dit : Je suis la vie
Fraîche et hâtive en son déclin;
L'autre : L'onde où parfois s'oublie
Les amertumes du destin.

RÊVONS TOUJOURS.

Rêves charmants qui bercez le sommeil,
Pourquoi nous fuir au lever de l'aurore?
Auprès de nous restez, restez encore,
Malgré le jour et le réveil.

Sans vous, hélas! la vie est un désert,
Un noir landier d'une amère tristesse,
Où peu de temps les roses de liesse
Rayonnent sur le gazon vert.

Mais rêverie en fait un champ semé
De fleurs sans fin. O fils de l'ombre noire,
Comme au sommeil faites-moi toujours croire
Que j'aime... et que je suis aimé.

L'ÉTERNEL INDÉPENDANT.

Lorsque d'un logis Amour est en quête,
Par monts et par vaux de l'aile il se meut ;
Humble ou grand, tout cœur lui va pour retraite ;
C'est l'esprit divin qui pose où il veut.

Une fois campé dans son nid de flamme,
Le mettre dehors, nul bras ne le peut :
Pour l'en arracher faudrait briser l'âme ;
C'est l'esprit divin qui flambe où il veut.

Cependant, s'il passe en l'air d'autres charmes,
Si quelqu'autre cœur l'attire et l'émeut,
Rien ne le retient, ni transports ni larmes ;
C'est l'esprit divin qui vole où il veut.

ÉPILOGUE.

Après l'amour, ivresse d'un moment,
La plus douce folie
C'est de laisser de son cœur mollement
Couler la rêverie,
Et d'embellir la voix du sentiment
D'une rime fleurie.

Jeu d'Apollon, ô doux plaisir des vers,
Qui de toi ne raffole?
Comme avec toi sous les ombrages verts
Le temps léger s'envole,
Et comme aussi du souffle des hivers
Ton charme nous console

A de plus forts, de plus ambitieux,
J'abandonne sans peine
Le fier laurier des fronts victorieux

Et la volupté vaine
De revêtir, au cri d'un peuple heureux,
La toge souveraine.

Pour moi, mon vœu le plus vif ici-bas
C'est un peu de richesse,
Du loisir, et, si Dieu ne me prend pas,
Une verte vieillesse
Pour m'enivrer jusqu'au jour du trépas
De l'onde du Permesse.

SILVES

1863

Sous le titre de *Silves*, dénomination empruntée aux Latins, et signifiant un recueil de poésies sans rapport les unes avec les autres, j'ai rassemblé un assez grand nombre de vers composés ou publiés en dehors de mes œuvres principales, mes satires et mes poëmes. Ce sont pièces intimes, de circonstance, élégies, idylles et inspirations de voyage; quelques-unes remontent à une date antérieure à la révolution de Juillet. Il est peut-être hardi d'attirer l'attention publique sur des œuvres de jeunesse; mais le cœur du poëte est fait de telle sorte, qu'il aime avec autant d'ardeur ses premiers-nés que ses derniers, et qu'il croit dignes d'être lus les moindres vers qui lui échappent. C'est une faiblesse si l'on veut, mais une faiblesse dont il a bien de la peine à se défendre, car elle est son plaisir. Un de mes amis, le regrettable M. Léon de Wailly, disait spirituellement que le crime d'infanticide était rare chez les poëtes, et il disait juste. Rien n'est plus douloureux pour eux que le sacrifice des productions de leur cerveau. Il se peut

qu'ils agissent moins par principe de moralité que par égoïsme, mais telle est leur nature. En raison de ces aveux, espérons que le public voudra bien nous accorder quelque indulgence; il verra d'ailleurs notre point de départ, quelles furent nos tendances juvéniles, nos attractions persistantes, et jugera si, depuis l'heure première jusqu'au jour présent, nous avons suivi assez fidèlement dans notre route l'étoile du beau et du vrai.

A. B.

Décembre 1863.

LE SAULE PLEUREUR.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

A MADAME S. . . NÉE DE SAINT-MORYS.

Le chêne a des rameaux qui restent longtemps verts,
L'élégant peuplier, sous la voûte des airs,
Monte avec grâce et s'y balance;
Le tilleul au printemps jette une douce odeur;
Le frêne est délicat, mais au saule pleureur
Je donne encor la préférence.

C'est sur lui que toujours vont se poser mes yeux,
Soit qu'autour d'un tombeau son front religieux
Se fonde en larmes de verdure;
Soit que penché sur l'onde, en ce tremblant miroir,
Comme une jeune fille avide de se voir,
Il suspende sa chevelure.

Je l'aime, et, quand sur nous l'été darde ses traits,
A son pied il m'est doux de respirer en paix
Les fraîcheurs d'une eau fugitive;
Là, bien des souvenirs de douleur et d'amour,
Bien des rêves touchants m'assiégent tour à tour
Et bercent mon âme inactive.

Là, le moindre zéphyr qui brouille ses rameaux,
Une feuille qui tombe, un mouvement des eaux,
Me font des émois pleins de charmes;
Derrière sa verdure, un regard du soleil
Me plaît comme l'enfant au visage vermeil
Qui sourit à travers des larmes.

Puis il me semble entendre à l'entour voltiger
Des fantômes aimants au corps souple et léger,
Aux yeux bleus traversés de flammes,
Et, tout en écoutant son murmure plaintif,
Je sens passer dans l'air comme un baume furtif
De violettes et de femmes...

Arbre mélancolique, à la tendre langueur,
Que le ciel a créé pour charmer la douleur
Et pour inspirer le poëte;
Arbre si doux le soir et dans le jour si beau,
Puisses-tu, grandissant au bord d'un clair ruisseau,
Voiler ma dernière retraite!

Que d'autres pour la nuit du sommeil éternel
Rêvent, près des cités, un tombeau solennel,
Marbre splendide et noir feuillage!
Moi, je veux qu'on me mène en un vallon désert;
Là, je veux une pierre, un peu de gazon vert
Et la pâleur de ton ombrage.

Alors, comme un ami veillant à mon repos,
Sur ma pierre, agités par le vent, tes rameaux
Balaîront la feuille flétrie,
Et, peut-être oublié, du moins quelque passant
Qui verra mon tombeau si net et si luisant
Ne croira pas que l'on m'oublie.

Hondainville, 1828. Publié en 1833.

LA PÊCHE MANQUÉE.

IDYLLE MARINE.

A CAMILLE ROQUEPLAN.

I.

Thomas est sur la plage
Avec son jupon bleu...
« Femme, dit-il, courage!
Je reviendrai sous peu.

C'est devers l'Angleterre
Que file le poisson :
C'est là qu'il nous faut faire
Bien mordre l'hameçon.

Oui-da, je saurai tendre
Dextrement mes filets.
Cette fois je veux prendre
Tant et tant de carlets,

De magnifiques raies,
Et d'énormes turbots,
De limandes à raies,
De rougets longs et gros,

De congres, de morues,
De soles, de merlans,
Que le pavé des rues
En soit plein sur deux rangs.

J'en veux toute ma charge,
J'en veux tant sur mon bord,
Que d'une lieue au large
L'Anglais me sente au port.

Je veux que l'on se dise :
On débarque, là-bas,
Quelque fameuse prise
Du compère Thomas.

Et toi, limande fraîche,
Je veux, mon barbillon,
T'acheter de ma pêche
Un rouge cotillon,

Pour qu'aux Rameaux, chérie,
Vive comme un tison,
En te voyant, l'on crie :
La belle Louison!.

Louison, ma mignonne,
Allons! haut dans mes bras;
Vite, à deux mains, luronne,
Baise ton vieux Thomas

Adieu, cher petit ange,
Adieu, sèche tes pleurs,
Ou bien, enfant, je mange
Ta joue et tes couleurs! »

Soudain, il prend sa pipe
Et, regardant les cieux,
Il appelle Philippe,
Ses mousses, et, joyeux,

Tous, avec la marée,
Ils descendent du port,
Et, la barque parée,
Ils chassent vers le nord...

La mer était tranquille
Et, de son grand œil vert,
Contemplait, immobile,
Le ciel gris et couvert.

Le bateau, blanc d'écume,
Plongeant et s'élevant,
Comme un cheval qui fume,
Galopait dans le vent.

D'abord ce fut deux voiles
Toutes rondes, sans plis;
Puis deux blanches étoiles,
Puis l'aile d'un courlis;

Puis une chose vague
Qu'on ne voyait plus bien,
Un nuage, une vague,
Un point noir, et puis... rien.

II.

« Entends-tu, ma petite,
Résonner le galet?
Allons-nous-en bien vite
Au chenal du Polet.

Dieu! que la mer est haute,
Et comme il vente fort!
Jésus! la vague saute
Jusqu'au fanal du port.

Qu'aucun marin ne bouge;
La méchante, ce soir,
A mis son bonnet rouge
Et son grand sarrau noir;

Car vraiment il éclaire
A vous crever les yeux;
Et la mer en colère
S'en va battre les cieux.

Comme des hirondelles
Que l'émouchet poursuit,
Et qui, promptes des ailes,
Regagnent leur réduit,

Vois-tu toutes les lames
Se couvrir de bateaux?
Que de cris, que de rames,
Que d'hommes sur les flots!

Voici Jean, le pilote,
Avec son porte-voix,
Sa péniche qui flotte
Comme un zeste de noix.

Hélas! il a beau faire,
Il aura bien du mal :
C'est une rude affaire
Que d'entrer au chenal.

Mais le voilà qui passe
Avec d'autres rameurs,
Et voilà sur leur trace
Tous nos braves pêcheurs.

Regarde bien, ma fille;
Dis-moi, ne vois-tu pas
Notre barque gentille
Au milieu de ces mâts?

Tu sais comme elle est faite :
Peinte de frais goudron,
Elle porte à son faîte
Un rouge pavillon;

Puis c'est ta sœur aînée,
Et grande sœur souvent
Sur la mer t'a menée
Et promenée au vent.

Appelle-la, ma mie,
Appelle-la bien fort,
Et dis-lui : Sœur chérie,
Retourne vite au port!

Car tu soutiens mon père,
Et tu ne voudrais pas
Faire mourir ma mère
Et moi de son trépas.

Ce cher homme! il me semble
L'entendre encor crier :
« Dimanche, tous ensemble,
« Nous rirons au foyer.

« Oui, dimanche, sur terre
« Nous serons tous, morbleu!
« Pour y boire un plein verre
« De bon cidre au bon Dieu. »

Et demain, fleurs de Pâques
Rayonneront sans lui...
O Jésus! ô saint Jacques!
Gardez-nous notre appui! »

Mais la douce parole
Est emportée au vent,
Et la bourrasque folle
Rugit plus fort qu'avant.

L'eau tombe à grande serre
Sur les pieux du chenal;
Dans sa cage de verre
S'obscurcit le fanal;

Pour la voile tardive
Plus de signal du port;
Malheur à qui dérive,
Ou qui cherche le bord!

Le tonnerre dans l'ombre
Redouble de fureur;
Toute la mer est sombre,
Et la terre en stupeur.

Alors la pauvre femme
Entraînant son enfant,
La crainte au fond de l'âme,
Et le cœur étouffant,

Regagne sa chaumière,
Et là, le Christ en main,
Elle reste en prière
Jusques au lendemain.

III.

Le lendemain, l'orage
Ayant fui sans retour,
Dieppe sur sa plage
Revoyait un beau jour.

Le soleil ouvrait l'onde
De sa carène d'or,
Et l'onde calme et blonde
Descendait dans le port.

Comme une jeune fille,
Qui danse en s'habillant,
Chaque nef sur sa quille
Sautait en s'éveillant;

Et, des sabords au faîte,
Sur les mâts, les haubans,
Chacune pour la fête
Se couvrait de rubans;

Car la tour de Saint-Jacques,
La tour du pèlerin,
Pour la fête de Pâques
Mettait cloches en train;

Et les cloches meurtries
A tous les matelots
Chantaient Pâques fleuries,
Le saint jour des Rameaux...

La grande messe dite,
Et dit l'*Ite Missa*,
De l'église bénite
La foule s'éclipsa.

Les uns dans les guinguettes
Furent vider les pots,
Les autres des fillettes
Suivre les gais troupeaux.

Et tout lieu, toute voie
S'emplissaient de chansons;
Mais, tandis que la joie
Illuminait les fronts,

Une femme agitée,
Dans ses bras un enfant,
Au bout de la jetée
Occupait seule un banc.

Là, triste, solitaire,
Son œil avec ardeur
Plongeait où l'Angleterre
Étale sa blancheur.

La mer était sereine,
Presque sans mouvement,
Et respirant à peine,
Comme un enfant dormant.

Sur toute sa surface
Pure comme un miroir,
Lisse comme une glace,
Il était beau de voir

Les vastes flots se teindre
Des reflets du ciel pur,
Et tour à tour se peindre
De vert tendre et d'azur.

Mais de la pauvre femme
Rien ne charmait les yeux,
Ni l'empyrée en flamme,
Ni l'onde aux reflets bleus.

Dans cette plaine immense,
Tournant presque sans voir,
Son œil comme en démence
Ne cherchait qu'un point noir.

Et la chose éloignée
Pourtant ne venait pas,
Et la belle journée
S'enfuyait à grands pas.

Déjà dans sa carrière
Le soleil avançant
Traçait sur l'onde amère
Un sillon rougissant;

Déjà la vague pleine,
Au port ne montant plus,
Rendait l'attente vaine,
Les regards superflus.

Alors l'humble chercheuse
Allait fuir,... quand, au loin,
Sur la mer lumineuse
Paraît un petit point.

Ce point devient étoile,
L'aile d'un goëland,
La forme d'une voile
Que ballonne le vent;

Puis, tel qu'un marin ivre
Et qui va de côté,
Un bloc qu'on ne peut suivre,
Tant il est ballotté;

Puis, tout couvert d'écume
Par le flot jaillissant,
Comme un cheval qui fume,
Un esquif bondissant,

La barque à rouge aigrette
Du bonhomme Thomas,
La sœur de Louisette
Balançant ses deux mâts.

O joie! ô pauvre mère!
O doux revirement!
Plus de tristesse amère,
D'angoisses, de tourment!

Allons, vite une amarre!
L'amarre tombe à l'eau;
De la corde on s'empare,
On tire le bateau;

Et, prompt comme une flèche,
Et sans toucher le bord,
Avec sa voile fraîche
Thomas est dans le port.

IV.

« Holà! bonjour, ma femme,
Bonjour mon petit chou,
Mon cher ange, mon âme,
Vite, tous à mon cou!

Un bon baiser, Louise,
Un baiser étouffant,
Là, sur ma barbe grise!
Encore, encore, enfant!

Ah! grand Dieu! quelle crainte
De ne plus vous revoir!
A la Vierge très-sainte,
Du matin jusqu'au soir,

Vous avez, je le pense,
Adressé force vœux;
Car la bourrasque immense
M'a fait filer des nœuds,

Des nœuds à perdre haleine;
J'ai tenu comme il faut,
Mais n'est barque qui tienne
Quand Dieu souffle là-haut.

Fumant comme une pipe,
Et jurant comme un chien,
Vainement à Philippe
Je criais : Ce n'est rien;

Va, le vent, ce maroufle,
Est un de nos amis,
Voilà cent ans qu'il souffle
Pour nous de père en fils.

Bast! le vent a fait rage
Tant et tant, qu'à la fin
La mer dans le sillage
A repris mon butin;

Et mes superbes raies,
Et mes rougets si beaux,
Mes limandes à raies,
Mes énormes turbots,

Mes soles, mes barbues,
Mes carlets, mes merlans,
Mes congres, mes morues,
Poissons petits et grands,

Enfin toute ma charge
Le poids de mon bateau,
Tout a repris le large,
Tout est rentré dans l'eau.

Pauvres gens que nous sommes!
Je comptais pourtant bien
Tirer de bonnes sommes
De ma pêche... Eh bien, rien;

Rien pour toi, chère femme,
Ni toi, bijou vermeil;
C'est à me fendre l'âme,
Un guignon sans pareil.

Mais après tout la perte
N'est pas si grande encor;
Si ma barque est déserte,
Voici mieux que de l'or.

Au diable donc la lame,
La barque, le poisson!
J'ai retrouvé ma femme,
Ma femme et Louison. »

Aussitôt le bon père,
De la main essuyant
Une larme légère
Sur sa joue ondoyant,

A sa chère petite
Donne baisers nouveaux;
Et la mettant ensuite
A cheval sur son dos,

Avec sa douce femme,
Au foyer qui l'attend,
Léger de corps et d'âme,
Il retourne en chantant.

Souvenir d'atelier, écrit en 1828.

LES ÉLÉMENTS.

PETIT POËME.

I.

L'EAU

OU LES JEUX DE NISA.

Sous l'ombrage d'un pin à la tige hautaine,
Où le tiède courant d'une pure fontaine
S'arrondit en bassin,
Une enfant de Catane a jeté dès l'aurore
Sa robe aux rameaux verts, et la vierge est encore
Là, depuis le matin.

Elle est là, comme au monde elle s'en est venue,
N'ayant pour vêtement sous l'onde, toute nue,
Que le voile des eaux;
Elle est là, sur le sable et sur la fine mousse,
Comme à l'abri du ciel une naïade douce
Au creux de ses roseaux.

Et pourquoi s'en aller? Pour Nisa l'enfantine,
Pour Nisa les yeux bleus, à la bouche argentine,
Aux quatorze printemps,
Après les belles fleurs, les baisers de sa mère,
Sous un arbre embaumé se baigner en l'eau claire
Est tout son passe-temps.

Là, mollement, à l'aise, et le frais sur la joue,
Et ne pensant qu'à l'onde, avec l'onde elle joue;
Là, de mille façons,
Elle agite ses mains et ride l'eau fragile,
Comme le vent du soir plisse sa robe agile,
En dansant aux chansons.

Tantôt elle fait peur aux noires hirondelles
Qui vont à l'étourdie offenser de leurs ailes
Son limpide cristal;
Tantôt elle secourt une fourmi qui nage
Et qui cherche à grand'peine à gagner le rivage
Et le gazon natal.

Puis dans l'onde elle effeuille une touffe de roses,
Puis elle enfle sa joue, et, les lèvres mi-closes,
Du pur souffle qui sort
Elle fait la tempête à sa flotte odorante,
Qui sous ses jeunes seins se réfugie errante
Comme au milieu d'un port.

Puis soudain attentive, elle prête l'oreille
Au vol sonore et doux de quelque vive abeille
Qui passe et court au miel,
Ou bien toute ravie elle ouït la cigale
Qui chante des chansons dont la douceur égal
La musique du ciel.

Puis enfin elle rêve et dort, et toute blonde
Sa tête sur son bras se replie et dans l'onde
Plonge et flotte à demi,
Comme un beau cygne blanc qu'une vierge naïve
Trouve encor le matin aux herbes de la rive
Dans sa plume endormi.

Alors si quelque bruit s'agite sur sa tête,
La dormeuse s'éveille et croit, bien inquiète,
Ouïr des pas humains,
Et vite la voilà, plus rouge qu'une mûre,
Qui tremble, s'accroupit, et dans l'eau qui murmure
Se cache sous ses mains.

Mais bientôt le bruit cesse, et Nisa, la timide,
A travers ses cheveux glisse un regard humide,
Crainte encore du bruit,
Et le rire lui part, en voyant sous la branche
Pendre le front barbu d'un chevreau qui se penche,
La regarde et s'enfuit.

Écrit en 1829. Publié en septembre 1830.

II.

LE FEU

OU LA CHANSON D'ALINE.

Voici l'hiver : l'oiseau quitte la branche,
La bise souffle, et sur ma vitre blanche
Le froid commence à dessiner des fleurs;
L'hiver est triste et long pour une fille;
Pourtant auprès du foyer qui petille
Je dis tout bas en essuyant mes pleurs :

Ah ! si l'ami que rêve ma jeune âme
De mon foyer était la douce flamme,
L'hiver vaudrait les plus belles saisons,
Et le printemps aux brillantes merveilles,
Aux gazons verts, aux fleurettes vermeilles,
Me rirait moins que l'éclat des tisons.

S'il était feu, que me ferait la bise,
Le ciel brumeux avec sa couleur grise,
La blanche neige et ses flocons épais?
Que me ferait de voir glaçonner l'onde?
Que me ferait de voir geler le monde?
S'il était feu, gèlerais-je jamais!

S'il était feu, pour sa moindre étincelle
Je donnerais tous mes biens de pucelle,
Mes fins joyaux, mon petit coffret d'or,
Mes bracelets, ma colombe au pied rose,
Le myrte blanc que tous les jours j'arrose,
Mon luth d'ébène et mon beau chien Médor.

Je donnerais tout, jusqu'à ma parure,
Ma mante verte à la blanche fourrure,
Le chaperon que j'aime tant porter,
Ma ferronnière et ma robe isabelle;
Je donnerais le bonheur d'être belle,
D'ouïr cent voix tout bas le répéter.

S'il était feu, le titre de baronne,
Tout un duché, tout l'or d'une couronne,
Me charmeraient et me tenteraient peu;
Quand même au ciel je pourrais être un ange,
Je ne sais pas si je ferais l'échange
D' n coin du ciel pour le coin de mon feu.

Que j'aimerais, seule, dans ma chambrette,
A lutiner sa flamme violette,
A l'agacer et toujours à la voir
Se denteler, se dérouler en bande,
Sauter, bondir, danser la sarabande
Tout à l'entour de mon grand foyer noir!

Que j'aimerais devant la rouge braise,
Sur mes chenets posant mes pieds à l'aise,
Rêver d'amour sans trouble et sans pâleur!
S'il était feu, que je serais joyeuse,
Dans les longs plis de ma robe soyeuse,
De retenir sa brûlante chaleur!

O feu divin! j'en prendrais soin extrême;
Pendant le jour il aurait ce qu'il aime :
Force rameaux de chêne et de sapin;
Et quand mes yeux verraient la nuit descendre,
Je le mettrais sur un bon lit de cendre,
Pour sommeiller en paix jusqu'au matin.

Heureuse enfin au gré de mon envie,
Je le ferais brûler toute ma vie :
Jusqu'à ma mort je le voudrais nourrir,
Et je n'aurais qu'un souci, qu'une crainte,
Las! ce serait de voir sa flamme éteinte;
Car, s'il mourait, il me faudrait mourir.

Écrit et publié en 1828.

III.

LA TERRE

OU LES DANSEURS DE GRENADE.

Douce guitare et tambourin,
Sonnez d'accord un air de danse;
Et vous, babillardes sans frein,
Castagnettes, allez bon train,
Marquez nettement la cadence;
Gazouillez et chantez jusqu'au tomber du jour,
Comme des rossignols enivrés par l'amour.

Quel plaisir de fouler l'herbe de la prairie,
Sous l'ombrage embaumé des pins retentissants,
Et de suivre en mesure, ô danseuse chérie,
Les tours et les détours de tes pieds ravissants!

Ah! qu'il est doux de fuir l'amoureux que l'on aime,
D'être envers lui rebelle, et, pour plus l'altérer,
De lui verser dans l'âme un déplaisir extrême,
De lui tendre la lèvre et de la retirer!

Aussitôt que tes pieds se posent sur la mousse,
Thym, lis et violette émaillent sa fraîcheur;
Mais, de toutes les fleurs qui naissent, la plus douce,
La plus belle, c'est toi, ma noble et tendre fleur!

Tâche donc de cueillir, jardinier plein de flamme,
La fleur aimée, oh! tâche, si tu peux;
Et la fleur, exhalant les trésors de son âme,
Inondera ton cœur de parfums savoureux.

O fleur de laurier-rose! ô fleur douce et cruelle!
Souvent te respirer, c'est respirer la mort;
Mais qu'importe la vie, alors que le plus fort,
Le vent d'amour vous pousse à ta tige mortelle!

Quand ma mère me mit au jour,
Il se fit dans le ciel une brillante fête;
Là, tous les habitants du bienheureux séjour,
Sur mon berceau d'enfant penchant leur blonde tête,
M'appelèrent reine d'amour.

Reine d'amour! ô ma belle adorée,
Nul plus doux nom ne te convenait mieux!
Tout homme qui te voit raffole de tes yeux,
Et veut puiser au bord de ta lèvre pourprée
La manne qui tombe des cieux.

Heureux, en vérité, celui que dans ma couche
Je mettrai sur mon sein comme un sachet d'odeur,

Et que j'endormirai sous le vent de ma bouche,
Au bruit doux et confus des élans de mon cœur!

Pourquoi me fuir alors, âme et sel de ma vie?
Si tu m'aimes, pourquoi d'un pied si prompt me fuir?
Pourquoi, biche farouche, irritant mon désir,
Emporter loin de moi les douceurs que j'envie?

La jeune abeille au corset d'or,
Avant de se poser sur les fleurs de la plaine,
Bat longtemps les buissons de son aile incertaine:
Ainsi, mon cher, tournez encor,
Tournez, tournez longtemps; l'amour est un trésor
Qui vaut bien quelque peine.

Hélas! l'amour est un éclair
Qui luit au ciel de la jeunesse;
A peine a-t-il passé dans l'air,
Que la mort gronde avec tristesse.

Eh quoi! la mort... la mort viendrait sur nous?
Elle viendrait, ami, fermer tes grands yeux doux
Et ferait choir tes beaux cheveux d'ébène,
Comme le dur pasteur fait tomber dans la plaine
La toison du bélier couché sur ses genoux?

Oui, Dieu l'enverra, chère belle,
Dans les plis d'un drap blanc t'enfermer à jamais;
Dieu l'enverra roidir tes deux pieds de gazelle,
Blanchir ta lèvre rose et ternir ta prunelle,
Plus noire que le jais.

Ah! mon ami, d'un nœud plus ferme,
Du tendre amour serrons les lacs charmants;

N'attendons pas la mort, n'attendons pas le terme
Si redoutable aux cœurs aimants.

Ma lèvre est toute sèche et mon cœur plus aride
Qu'au sommet des grands monts n'est le chauve rocher.

Mon âme est un torrent au flot large et rapide,
Qui gonfle ma poitrine et qui veut s'épancher.

Je suis pâle d'amour, tout chancelle à ma vue,
Comme aux yeux d'un homme ivre au fort de la chaleur.

Et moi je cède au poids de la même langueur,
De mes pieds tournoyants la force diminue :
Reçois-moi dans tes bras et prends-moi sur ton cœur.

Cessez votre air mélancolique,
Douce guitare et tambourin;
Et vous, babillardes sans frein,
Castagnettes au fol entrain,
Taisez-vous comme la musique :
L'étoile de Vesper s'en vient chasser le jour;
C'est aux rossignols seuls à nous parler d'amour.

Écrit en 1835.

IV.

L'AIR

OU LA FUITE D'ICARE.

Le corps du bel enfant, glissant des bras du père,
S'élança dans les airs sur une aile légère.

D'abord, il entendit ces mots judicieux :
Mon fils, vole toujours entre l'onde et les cieux,
Ni trop haut, ni trop bas ! — Puis la voix paternelle
Se perdit, et l'enfant, redoublant ses coups d'aile,
Monta de plus en plus dans l'air illimité,
Joyeux de se sentir par les vents emporté.
Quel bonheur d'être oiseau ! Traverser sans obstacles
Un élément limpide avec de beaux spectacles
Sans cesse sous les yeux, c'est un plaisir divin
Auquel les plus grands rois aspireraient en vain.

Son cœur battait d'ivresse... Au-dessus de la Crète
Il se tint quelque temps, ravi de voir le faîte
Du mont Ida blanchir à ses pieds. Quelque temps
Il admira l'aspect de ses hauts pins flottants,
Les fleuves argentés coulant de la montagne
Et leurs mille ruisseaux inondant la campagne;
Puis les champs de verdure en tapis déroulés
Où les blanches toisons des troupeaux rassemblés
Brillaient de place en place ainsi que des fleurettes;
Puis les bords du rivage et les grottes secrètes
Que la vague des mers caressait mollement :
Asiles doux au pâtre et plus doux à l'amant.
Tout lui semblait si beau, qu'il lui vint de la terre
Un regret, et, soudain, pensant à la bergère
Dont tant de fois, hélas! il partagea les jeux,
Et qui souvent encore, aux vallons ombrageux,
Devait chercher sa trace avec inquiétude,
Il dit en soupirant : « O fraîche solitude!
O vallons retirés des pentes de l'Ida!
Cachez-vous sous vos fleurs la charmante Hymèra?
Ah! si je la voyais, cette nymphe mortelle,
Ainsi qu'un jeune dieu, je descendrais vers elle! »
Et fixant les regards sur les bocages frais
Où la nymphe parfois égarait ses attraits,
Tenant sa plume au vent comme l'oiseau qui plane
Doucement, doucement, sur la terre profane,
Le jeune dieu tombait... Mais voilà qu'un cri fier
De l'abîme s'élève et retentit dans l'air.
L'enfant tourne la tête et voit deux larges ailes
Monter rapidement aux voûtes éternelles :
C'était un aigle noir échappé des grands monts.
Hypérion alors lançait tous ses rayons,
L'Olympe flamboyait comme un vaste incendie,
Et, levant vers le ciel sa prunelle hardie,
Le noble oiseau semblait, dans son essor fougueux,

Au séjour du tonnerre aller boire les feux.
Hélas! suivre l'oiseau dans sa course empressée
Fut bientôt de l'enfant l'orgueilleuse pensée.
Adieu la blanche Crète aux rivages fleuris!
Adieu la jeune Hymère aux souvenirs chéris!
L'imprudent! le cœur plein d'une jalouse ivresse.
Il veut du roi des airs dépasser la vitesse,
Il veut de près aussi voir le Titan vermeil
Et toucher les crins d'or des coursiers du soleil.

Et le voilà parti pour le céleste empire,
Oubliant son vieux père et ses ailes de cire.

Écrit en 1835. Publié en 1857.

LA TENTATION.

SYMBOLE.

Un jour que je marchais triste par la campagne,
Un Esprit m'enleva sur la haute montagne
Où sous le doigt de Dieu la sainte Arche de bois
Prit terre et s'arrêta pour la première fois.
C'était le mont Arar : quand je fus sur le faîte,
L'Esprit me fit alors lever ma jeune tête,
En m'appelant d'un nom qui jamais sous le ciel
Ne s'était échappé des lèvres d'un mortel :
Il me nomma poëte, et soudain, à ma place,
Je fus illuminé des éclairs de sa face.

Comme un homme se tient tout droit dans son manteau,
Il était devant moi, jeune homme blanc et beau,
Paré superbement de deux ailes pendantes
Qui, de chaque côté, longues flammes ardentes,

Descendaient jusqu'à terre et lui couvraient le pié :
Et moi, contre son sein fortement appuyé,
Je cherchais de mon mieux à me tenir à terre,
Car le vent qui soufflait sur le mont solitaire
Me mettait tout le corps sans cesse en mouvement,
Et me faisait flotter comme un long vêtement.

Or l'Esprit, de sa droite abaissant ma paupière :
« Poëte, me dit-il, vois-tu, de cette pierre,
Ces immenses déserts et de sables et d'eaux,
Où gisent çà et là, comme de grands troupeaux,
Les flancs ronds et noircis de mille Babylones?
Vois-tu ce vaste amas de tours et de pylônes
Qui rampent sur le sol ou montent dans les cieux,
Ces sublimes débris, calmes, silencieux,
Qui composent, autour de la roche où nous sommes,
La grande fourmilière où s'agitent les hommes?

« Eh bien, je te dirai, si tu veux être à moi,
Les choses de la terre et leur secrète loi;
Je te dirai la main qui dans ces champs de sables
A répandu ces tas de villes périssables;
Je te dirai comment se font les nations,
Où s'en va le torrent des générations
Qui sans cesse ici-bas se poussent et s'écoulent;
Je te dirai le mot des empires qui croulent,
Et tu verras en plein le dessous des grandeurs
Et le vaste néant des humaines splendeurs.

« Car je te lancerai par le monde et les villes,
Non comme un chariot rempli de choses viles,
Mais comme un de ces chars, aux grands axes de feu,
Qui portent aux cités les envoyés de Dieu.
Tu seras mon prophète, et sur toute ta face
J'apposerai mon sceau qui jamais ne s'efface;

Je te ferai plus haut que le trône des rois,
J'allongerai ton pas, j'élargirai ta voix,
J'y mettrai l'harmonie et la grâce qui touche,
Et partout suspendrai les peuples à ta bouche. »

Alors l'Esprit se tut : comme une harpe d'or
Sa grave et belle voix vibra longtemps encor,
Et moi, triste et pensif, emplissant mes oreilles
Des flots de sa parole abondante en merveilles,
J'étais comme un enfant qui, la coupe à la main,
Craint avant d'avoir bu l'amertume du vin;
J'hésitais à répondre, et toute ma poitrine
Résonnait aussi fort que la vague marine,
Et, le front incliné, je murmurais tout bas :
Qui que tu sois, Esprit, oh! ne me tente pas!

L'Esprit, sans me répondre une seule parole,
Poussa du pied la terre; et voilà qu'il s'envole,
Et voilà qu'avec lui, dans son aile enfermé,
Je plane sur le creux d'un volcan enfumé,
Et voilà que d'en haut j'entends la voix sublime
Me crier : « O mortel, penche-toi sur l'abîme! »
Alors je me penchai lentement pour y voir,
Mais mon œil tout au fond ne vit rien que du noir,
Et je n'entendis rien dans le gouffre sonore,
Que la voix de l'Esprit qui me parlait encore.

« Sois à moi, sois à moi! Nous plongerons au fond,
Car je sais, ô jeune homme! en ce gouffre profond,
Je sais un vieux damné des premiers jours du monde.
Si tu veux être à moi, par cette route immonde
Je te mène à la pierre où cet antique mort,
Comme un vieillard pensif et qui jamais ne dort,
Accroupi sur le plat de ses cuisses arides,

La tête entre ses doigts décharnés et livides,
Fait sa damnation avec tranquillité
Et comme ayant à soi toute l'éternité.

« Et là, sans arrêter son infernale fièvre,
Je lui ferai pour toi mouvoir sa rude lèvre;
Et lui, passant la main sur son crâne pelé,
Comme un homme en sursaut qui s'éveille appelé,
Ce vieux mort te dira ce qu'il faut de souffrance,
De supplices sans fin, de maux sans espérance,
Pour tirer de deux yeux, toujours secs et béants,
Une chétive larme au bout de deux mille ans;
Ce qu'il faut de péchés afin que Dieu vous damne,
Et que la douleur vienne à rider l'os d'un crâne.

« Alors, alors, poëte à la bouche de fer,
Tu pourras bégayer quelques mots de l'enfer,
Tu pourras, au retour de ton voyage étrange,
Redire les douleurs du ténébreux archange,
Devant la tourbe humaine entre-bâiller le lieu
Qui l'attend au sortir de la face de Dieu;
Car parmi les vivants, toi seul, poëte austère,
Tu sauras ce que c'est, comme on le dit sur terre,
En voyant un lépreux sur sa couche enchaîné,
Tu sauras ce que c'est que souffrir en damné. »

Je ne répondis rien. Soudain, coupant la nue
Qui voilait à mes yeux une crête chenue,
L'Esprit, sur sa grande aile appuyé de nouveau,
Dirigea son essor vers le plus haut plateau.
Là, sous mes pieds tremblants, la terre vaste et sombre
Comme un plomb dans la mer parut plonger dans l'ombre;
Je ne vis plus sa face, et, dans l'air suspendu,
Comme au faîte des cieux un jeune aigle perdu,

Le ciel, sur mon front pâle et ma tête en démence,
Comme l'arche d'un pont jeta sa courbe immense.

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout,
Du ciel, toujours du ciel pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté
On aurait dit, à voir l'Esprit à mon côté,
Deux jeunes déserteurs des phalanges divines
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.

Or l'Esprit, incliné sur mon pâle visage,
Me peignait de l'Éden le riant paysage,
L'ineffable bonheur d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin,
De posséder les cieux, et, comme l'hirondelle,
De s'y rouler sans cesse au caprice de l'aile,
De monter, de descendre et de voiler son front,
Quand parfois au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On rencontre de Dieu la splendeur souveraine.

« Quel plaisir, disait-il, et quelle volupté,
D'être un rayon vivant de la Divinité;
De voir, du haut du ciel et de ses voûtes rondes,
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre, à chaque instant de leurs brillants réveils,
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans vouloir être mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux! »

Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des campagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste créé d'un sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges;
Marie, ô nom divin! étoile du pêcheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus pure entre toutes les femmes.

Alors, à ce doux nom, je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir les bosquets du sublime jardin;
Je croyais voir, au cœur de son troupeau de saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du haut lieu
Sous son long voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie, aux pieds du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

Mais plus l'Esprit parlait, et plus sa face claire,
Comme un ardent soleil au moment qu'il éclaire,
S'allumait et prenait de nouvelles splendeurs.
Ses deux yeux étoilaient en de saintes ardeurs,
Puis son corps se levait, et, plus blanc que la neige,
Vaguait sur le rocher comme un morceau de liége,
Puis du bout de ses pieds il balayait le sol,
Et, comme l'oiseau près de reprendre son vol,
Il se penchait au vent, et de ses chaudes ailes
Faisait pleuvoir dans l'air des milliers d'étincelles.

On eût dit, à le voir dans ce balancement
Qui l'entraînait toujours au fond du firmament,

Dans cette impatience à rejeter la pierre
Et planer tout à l'aise aux champs de la lumière,
Quelque pauvre exilé dès longtemps sans espoir
Qu'on rappelle au pays et qui va le revoir,
Qui, plein de l'air natal et le front tout en nage,
En hâte, jette là son bâton de voyage
Et se suspend aux bras de quelque figuier mûr,
Pour embrasser des yeux son chaume et son vieux mur.

Pour moi, je n'entendais que la sainte harmonie
Et les pieux concerts de la race bénie.
Il me semblait ouïr tous les chœurs du saint lieu,
Chantant dans leur accord : Hosanna, gloire à Dieu!
Et tous ces chants divins de la cour bienheureuse
M'arrivaient aussi doux qu'une voix amoureuse,
Et m'enivraient les sens comme un baume de fleurs;
Et je disais tout haut, à travers mille pleurs :
Toi qui veux remonter à la voûte éternelle,
Oh! sans moi ne pars pas et prends-moi dans ton aile!

Et comme un faible enfant qui fait ses premiers pas,
Je le priais des yeux, je lui tendais les bras;
Mais tout à coup l'Esprit me parut un autre être.
L'ange et ses blancs rayons venant à disparaître,
A leur place je vis un archange hautain,
Dont la face fumait comme un feu mal éteint.
Je reconnus Satan... et ma peau devint rêche
Comme celle d'un chien sortant de l'onde fraîche;
Le frisson sur mes os la roula par trois fois,
Et je me revêtis d'un grand signe de croix.

Puis je criai : Béni soit l'auteur de mon être!
Béni soit le Seigneur, qui m'a fait reconnaître
Et m'a fait voir à nu cet Esprit plein de fiel
Qui roula neuf grands jours des profondeurs du ciel!

O toi qui vas toujours rôdant sur notre terre,
Toi, le premier auteur de l'antique adultère,
Qui, regorgeant au ciel d'un orgueil infernal,
Pour être au moins un dieu te fis le dieu du mal,
Toi qui perdis enfin ma mère Ève la blonde,
Toi par qui le péché se rua sur le monde,

Satan le foudroyé, tu n'auras pas ma main!
Va-t'en chercher ailleurs à mordre au genre humain!
Comme Job sur sa paille et raclant sa vermine,
Je veux rester toujours sous la crainte divine,
Je veux, le cœur entier à tes piéges ouvert,
Imiter le Seigneur tenté dans le désert.
Comme lui, d'un pied fort repoussant tes promesses,
Je ne veux pas, Satan, de toutes tes richesses;
Esprit maudit, va-t'en, ailleurs tourne tes pas;
Satan, il est écrit : « Tu ne tenteras pas! »

Soudain je ne vis plus d'archange et de montagne,
Et comme auparavant j'errais par la campagne;
Mais je ne marchais plus soucieux et pensif,
Le front bas, et traînant un pied lourd et tardif.
Un vent tout embaumé me venait de la plaine,
Je respirais en paix de toute mon haleine,
J'allais, j'allais toujours d'un pas souple et joyeux,
Foulant les belles fleurs et souriant aux cieux,
Et, la face sereine, en mon ivresse folle,
Je redisais cent fois, sur la sainte parole :

Bienheureux, bienheureux sont les pauvres d'esprit,
Car la terre longtemps les porte et leur sourit!
L'orgueil ne leur fait pas, des plaines de ce monde,
Un champ semé d'envie et de haine profonde,
Toutes les nuits pour eux ont des sommes de fer,
Leur pain quotidien n'a jamais rien d'amer,

Enfin, pauvres qu'ils sont au dire de l'apôtre,
Ils sont riches de joie en ce monde et dans l'autre :
Sur la terre, ô mortels, envions bien leur sort!
Trop souvent la pensée est l'enfer ou la mort.

Écrit en 1829. Publié en 1831.

LES QUATRE HEURES DE LA TERRE.

TABLEAUX RUSTIQUES.

LUX.

L'aube vient de blanchir la cime des hauts monts
Et de chasser la brume errante dans les fonds.
Bientôt du pur soleil la figure sacrée
Apparaît aux confins de la voûte éthérée.
A mesure qu'on voit grandir ses rayons d'or,
La nature reprend et la vie et l'essor.
Un sublime frisson agite les feuillages;
Sous le flot lumineux s'inclinent les ombrages;
L'alouette, éveillée aux premiers feux du jour,
Du creux des blonds sillons jette son cri d'amour,
S'élance, et dans l'air bleu des célestes campagnes
Aux mille jeux de l'aile appelle ses compagnes.
Les pâtres à leur tour arrivant dans les champs
Font au prince du ciel hommage de leurs chants,
Et leurs grands bœufs, foulant à pas égaux la terre,

Devant eux bruyamment aspirent la lumière.
Tout s'anime, tout chante, et moi, penseur humain,
Comme le sol entier, je laisse mon cœur plein
Déborder, et je dis : Salut, père des flammes,
Source du mouvement, rénovateur des âmes!

MERIDIES.

Tous les seuils campagnards sont fermés ou déserts,
Nul bruit, nulle rumeur ne monte dans les airs,
Si ce n'est l'aboi sourd de quelque chien de garde
Que le pied d'un passant éveille, et qui regarde.
Hommes, femmes, enfants, tout le monde est aux champs,
Tous sont au dur travail des blés mûrs et penchants.
Là, le soleil, en roi jaloux de son domaine,
De l'un à l'autre bout largement se promène;
Là, d'un œil d'or couvant à plomb les moissonneurs,
Il tire de leurs flancs des torrents de sueurs.
Bientôt les traits aigus de la céleste flamme
Deviennent si perçants, que plus d'une pauvre âme
Laisse sur ses genoux retomber son bras lourd;
Les vainqueurs des épis sont vaincus à leur tour.
Il faut céder... Chacun va dans le voisinage
Chercher l'ombre d'un mur ou d'un buisson sauvage,
Et l'homme, pour un temps se livrant au sommeil,
Abandonne la terre à l'amour du soleil.

VESPER.

Mais voici que des monts les ombres s'épaississent,
S'allongent sur les champs et les bois obscurcissent;
Dans les champs et les bois la paix succède aux bruits,
Les oiseaux un à un regagnent leurs réduits,
Et, sous le vert rempart des feuilles et des mousses,

Pour un dernier concert unissent leurs voix douces.
Comme un rouge brasier au bord de l'horizon
Quelque temps suspendu, l'astre au fervent rayon
Dérobe à tous les yeux sa lumière empourprée;
Sur le sein rembruni de la voûte azurée
Et sur le front des bois quelque temps traîne encor
De la flamme divine un léger reflet d'or;
Puis tout s'éteint... Assis au pied d'une ruine,
Le tranquille gardien du troupeau qui rumine
Prend sa flûte et, levant son regard vers les cieux,
Fait au jour qui s'en va de rustiques adieux;
Tandis qu'au bord des lacs doucement attirée
Par le calme et les feux naissants de l'empyrée,
Avec ses jeunes faons aux timides naseaux
La biche vient sans peur humer le frais des eaux.

NOX.

La nuit silencieuse enveloppe le monde,
Et des longs crêpes noirs de son voile elle inonde
Également les monts, les plaines et les flots;
Tout semble revenir aux ombres du chaos.
Cependant d'un ton clair la lumière lactée
Détache le ciel pur de la masse attristée,
Mille regards de flamme éveillés dans l'éther
Brillent, en attendant qu'aux campagnes de l'air
La lune ait élevé sa radieuse image...
O nuit, superbe nuit, sans trouble, sans nuage,
Avec tes vents légers, tes baumes captivants,
Plonge dans le sommeil tous les êtres vivants!
Le jour a consumé les forces de leurs veines;
Pour reprendre au soleil leurs plaisirs et leurs peines,
Pour suivre jusqu'au bout leurs chemins inégaux,
Il leur faut amplement respirer tes pavots;

Qu'ils dorment tous, oui, tous; et vous, blanches étoiles,
Qui de la sombre nuit diamantez les voiles,
Soyez tendres à l'homme, et de vos milliers d'yeux
En songe versez-lui quelque chose des cieux!

Écrit en 1829.

LES RESTES DU TOMBEAU DE LAURE.

Dans la sainte Avignon, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre allongés alentour :

Voilà ce que le temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre,
Ce qu'il a conservé de cette dame austère
Qu'un poëte chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importent Saturne et ses puissants coups d'aile?
Pétrarque avec les sons de sa lyre immortelle
A mis la chaste femme à l'abri du trépas,

Et ses pieux sonnets sont un tombeau splendide
Où le temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas.

Juin 1830. Publié en 1840.

A UNE PETITE FLEUR.

Blanche étoile des prés dont le front pur rayonne
A travers le gazon,
Toi que je vis trop tard, petite fleur mignonne,
Enfant du val Suzon,
Adieu, demeure en paix sur la pente fleurie
Où je viens de m'asseoir!
Adieu, mignonne, adieu, car tu seras flétrie
Peut-être avant ce soir!...
Hélas! quoiqu'à tes pieds les brins d'herbe, tes frères,
Pointus comme des dards,
Hérissent tout autour de tes feuilles légères
De verdoyants remparts,
O frêle créature! il faut bien peu de chose
Pour te mettre à néant;
Il te faut ce qu'il faut à la plus belle rose :
Un peu d'ombre et de vent.

Aussi pour toi je veux invoquer ta patronne,
Marguerite des cieux,
Marguerite la sainte, et que l'on dit si bonne
Dans les livres pieux.
Vierge du paradis, ô sainte! daigne prendre
Soin de ta blanche fleur;
Daigne veiller sur elle et toujours la défendre,
La garder de malheur!
Fais qu'en rasant les prés nulle folle hirondelle
Ne dirige son vol
Près de sa couche verte, et du coupant de l'aile
La fauche sur le sol;
Qu'un lézard vagabond, une couleuvre enfuie,
Ne viennent la ployer;
Ou que d'un noir nuage un trop gros flot de pluie
Ne tombe la noyer!
Fais surtout qu'en sa marche indolente et peu sûre
Un vacher au pied bot
Ne lui creuse du bois de sa large chaussure
Un ignoble tombeau;
Ni qu'un de ses grands bœufs qui dans l'herbe rumine
Et va toujours paissant,
Ce soir, en regagnant avec lui la chaumine,
Ne la mange en passant!
Enfin, très-chère fleur, puisse, hélas! ta vie être
Tout un long jour de miel,
Et puisses-tu mourir, comme Dieu t'a fait naître,
En regardant le ciel!

Bourgogne, juin 1830. Publié en 1831.

REMERCIMENT.

Nombre de gens ont la richesse,
Écus, terres et diamants,
Tous les biens que dans sa tendresse
La Fortune, aveugle maîtresse,
Prodigue à ses heureux amants.

Beaucoup encore ont par naissance
Blasons d'or et cordons pourprés,
Les insignes de la puissance,
Tout ce qu'ici-bas l'homme encense
En fait de hochets colorés;

Mais un nom d'obscure origine
Et tout vêtu de probité,
Sans tache, blanc comme l'hermine,
Ah! c'est une faveur divine,
Un don de suprême beauté.

Et c'est là le trésor durable
Qu'avec le jour Dieu m'octroya,
C'est là le bien inestimable
Qu'après son trépas lamentable
Mon père encor me laissera.

Je t'en rends grâces, ô mon père!
Merci de ton nom plein d'honneur!
Bien qu'il soit rude et populaire,
Il a déjà, pour moi, sur terre,
Fait resplendir plus d'une fleur.

Porter le nom d'un honnête homme
C'est, dès l'enfance, être béni.
Le nom de l'homme honnête est comme
Une faible et modeste somme
Qui multiplie à l'infini.

C'est l'aile blanche dont vous pare
Un père tendre et soucieux,
Et sur laquelle, jeune Icare,
Si de vous le talent s'empare,
Vous pourrez atteindre les cieux.

Écrit en 1831.

POUR UNE JEUNE COUSINE

PARTIE EN RUSSIE.

Hirondelle de France au bord du grand Volga
Par le malheur jetée,
Et qui vins un moment, loin des tiens, fermer là
Ta pauvre aile agitée;
Toi qui n'aimais, hélas! que le ciel du pays,
Les soins de la famille,
Et les doux entretiens des parents, des amis,
Près du feu qui petille :
Que d'angoisses pour toi, lorsqu'il fallut quitter
Tous ces biens de ta vie,
T'élancer sur les flots et te voir emporter
Par l'autan en furie!
Et tu partis! non point pour rencontrer un ciel
Plus clément à ton âme,

Et dans les airs trouver plus de baume et de miel
A ta poitrine en flamme;
Mais pour lutter avec des vents âpres et froids,
Affronter grêle et neige,
Vivre au sein de la nuit et veiller sous des toits
Qu'un long hiver assiége.
N'importe, tu partis, car tu ne voulais pas,
Ame fière, âme bonne,
Causer la moindre gêne et le moindre embarras
Au foyer de personne!
Et Dieu, Dieu qui voyait ton noble dévoûment,
N'adoucit point ta peine,
Et la mort vint bientôt glacer ton cœur aimant
Sur la rive lointaine.
Ah! puisse-t-il, là-haut, le grand Compensateur,
Réparer ta misère,
Et t'accorder à flots la paix et le bonheur
Que tu n'eus point sur terre!
Sa justice le doit à tes mâles vertus,
A ton constant orage,
Modèle si touchant, en nos jours corrompus,
D'honneur et de courage.

1833.

LA CHUTE D'EAU.

Limpide et tranquille rivière,
Qui, née au sein d'un frais vallon,
Allais promenant ton eau claire
A travers feuillage et gazon;
Toi qui n'émouvais la nature
Que d'un agréable murmure,
Comme zéphyr dans les roseaux;
Toi dont l'homme cherchait la rive
Pour contempler la beauté vive
Du ciel bleu colorant les eaux;

Dans ton heureuse destinée
Quel changement triste et soudain
Ta pente restreinte et gênée
Te fait bondir comme le daim,
En jets nombreux tu te divises,
Contre cent rochers tu te brises,
Et, roulant sables et cailloux,
Ton onde si calme et si douce

Se couvre de bruit et de mousse
Comme un torrent plein de courroux.

Puis voilà que, même la terre
Venant à te manquer, il faut
Terminer ta rude carrière
Par un épouvantable saut;
Il te faut, liquide avalanche,
Le long d'un roc, en nappe blanche,
Glisser jour et nuit sans repos,
Pour aller, bruyante victime,
Au fond d'un vaste et noir abîme
Perdre l'écume de tes flots.

Rivière si calme et si pure,
Amour des oiseaux et des fleurs,
Pour toi la divine nature
Aurait dû n'avoir que douceurs!
Elle aurait dû, loin de ta source,
Mener paisiblement ta course
A travers maint val odorant,
Jusques au jour où dans son onde
Un grand fleuve à berge profonde
Eût recueilli ton frais courant.

Mais, ô rivière malheureuse!
Objet de mes tendres souhaits,
A ta fin triste et désastreuse
Pourquoi donner de vains regrets?
Pourquoi perdre ma voix plaintive
Dans les cent échos de ta rive
Se renvoyant ton sourd fracas?
N'es-tu point la fidèle image
De notre singulier passage
A travers les champs d'ici-bas?

Hélas! ainsi coule la vie,
Pure et sereine tout d'abord,
Puis au calme bientôt ravie
Par le travail et par l'effort.
Ainsi s'use notre jeunesse
En vains désirs, en folle ivresse,
Et, courant toujours agité,
Ainsi tombe, après mille transes,
Notre vie et ses espérances
Au gouffre de l'éternité.

Basses-Pyrénées, août 1831. Publié en 1857.

L'AIGLE MORT.

Lui qui, la tête haute et sans cligner des yeux,
Contemplait le soleil dans sa pleine lumière,
Lui qui bravait la foudre en son vol orgueilleux,
Le voilà devenu l'égal de la poussière.

Son regard est éteint, son col nerveux ployé;
Son aile détendue, à la brise mutine
N'offre plus résistance, et, fermée à moitié,
Sa serre est retirée au creux de sa poitrine.

Muet, froid et sans pouls, le fier dominateur
N'est plus qu'un vain sujet de quolibet stupide
Pour quelques bergerets entourant le chasseur
Qui vient de le frapper de sa balle rapide.

Et pourtant cet immense et splendide horizon
De ciel bleu couronnant les monts aux blanches crêtes,

Ce lac aux flots d'azur bordé de frais gazon,
Et tous ces noirs sapins suspendus sur nos têtes;

Ces eaux, ces bois, ces monts, tout ce pays enfin
De neige et de verdure était le beau domaine
Où du matin au soir l'animal souverain
Promenait largement son amour et sa haine.

Maintenant c'en est fait, il ne le verra plus!
Ce n'est plus pour ses yeux que blanchira l'aurore;
Ce n'est plus pour son aile et ses vols éperdus
Que les vents sur les monts frissonneront encore.

Ce n'est plus pour sa chasse aux féroces élans
Que les bois empliront de chants leurs noirs ombrages,
Ni pour calmer la soif de ses festins sanglants
Que le lac déploîra son onde aux bleus mirages.

Tant de charme et d'attrait ne seront plus compris
Même du cœur plaintif de sa triste compagne,
Qui va, longtemps errante et poussant de longs cris,
Demander son époux à toute la montagne.

Basses-Pyrénées, 1831.

UN RÉVEIL D'ENFANT.

Il est doux de rêver, sur une blanche rive,
Au rhythme régulier de la vague plaintive;
Il est doux d'écouter glisser l'aile du vent
Sur les bords anguleux d'un feuillage mouvant;
Par les champs, il est doux, le matin, sur sa tête,
D'entendre retentir les cris de l'alouette,
Et d'ouïr, à midi, dans les plaines du ciel
Le vol harmonieux des faiseuses de miel;
Vers le soir, il est doux, derrière les charmilles,
De se laisser surprendre aux voix des jeunes filles,
Et de prêter l'oreille aux sublimes concerts
Que la cloche rustique épanche dans les airs :
Mais si doux que ces bruits soient, plus doux est encore,
Lorsque d'un feu rosé l'orient se colore,
D'entendre en une chambre, au fond de son berceau,
Un tout petit enfant chanter comme un oiseau.

Si l'on est père, alors ce léger babillage,
Ce gazouillis plus frais que l'oiseleux ramage,
Au fond de votre cœur pénétrant doucement,
L'inonde avec le jour d'un pur ravissement;
Et l'on goûte de Dieu les voluptés profondes,
Lorsqu'à son grand soleil se réveillent les mondes.

Basses-Pyrénées, 1831.

L'AIR INACHEVÉ.

Pourquoi ce chant de jeune femme,
Qu'avec tant d'ivresse mon âme
Au bord de la lande écoutait,
Suspend-il sa note de flamme
Et laisse-t-il l'écho muet?

Que veut dire cet air étrange,
Où peine au plaisir se mélange,
Et qui soudain reste incomplet?
Achève-le, douce mésange,
De ton cœur donne le secret!

Mais vain espoir, vaine demande:
La gitanelle avec sa bande
S'élance d'un pied plein d'ardeur,
Et seul je reste sur la lande,
Avec quelques notes au cœur.

Élan confus d'une jeune âme,
Chant divin dont mon cœur réclame
Vainement les derniers accents,
De ta mélancolique flamme
Qui me dira jamais le sens?

Personne, car l'âme charmante
D'où sortait la note émouvante
Vers d'autres lieux porte ses pas,
Et, sur terre toujours errante,
Près de moi ne reviendra pas...

Ainsi de nous, mortelle engeance!
Ce chant est notre ressemblance :
Mélange de joie et de pleurs,
Notre vie ici-bas commence
Pour se continuer ailleurs;

Oui, pour aller, de monde en monde,
Poursuivre, ardente vagabonde,
Son but toujours plus éclairci,
Avec une amour plus profonde,
Et moins de mal sans doute aussi.

Mont-de-Marsan, 1831.

LES HAUTEURS DE LA SOLLE.

Lucus erat... cingens connexis aera ramis.

La forêt, la forêt! oh! comme cette masse
Pénètre les poumons d'une senteur vivace!
Reste des bois sacrés qu'adoraient nos aïeux,
Sublime effusion de chênes vigoureux,
Du point où notre pied s'élève et s'aventure
On dirait une mer flottante de verdure!
Oui, comme l'Océan, tu remplis l'horizon
De ton immensité. Ta verte frondaison
Comme lui roule au ciel mille rumeurs sauvages;
Sur ton sein comme au sien les vents et les nuages
Peuvent courir, s'ébattre en toute liberté;
Mais ton aspect vaut mieux que sa triste beauté;
Car, si belle que soit son onde au loin des plages,
Tes ombrages mouvants n'ont pas sa cruauté,
Et le cœur n'y craint pas de perfides naufrages.

Fontainebleau, 1835.

SUR

UNE PEINTURE DU PRIMATICE.

Nymphes, sonnez du cor, accouplez et liez
Les dogues aux flancs noirs et les blancs lévriers;
Voici que part Diane. En sa course légère,
Elle va de l'Hémus abaisser la fougère,
Et sur les verts sommets, et dans les creux ravins,
Percer de flèches d'or les biches et les daims...
Mais est-ce là Diane? est-ce bien la déesse
Que l'ombre des forêts seulement intéresse,
Et qui ne prend plaisir qu'aux féroces abois
D'une meute fouillant et refouillant les bois?
Diane! nul apprêt n'éclate sur sa tête :
Un nœud contre l'assaut de la brise indiscrète
Soutient seul ses cheveux, et son corps élancé
Toujours d'une tunique est chastement pressé.

Mais celle-ci, non pas... d'une grâce ingénue,
Dans la fraîcheur des bois elle entre toute nue.
L'or de ses blonds cheveux forme de beaux dessins
Sur son front souriant; la rougeur de ses seins
Brille sans voile au jour, et sa jambe divine,
Libre, sans vêtement, pose sur l'herbe fine
Un pied d'albâtre; puis, à chacun de ses pas,
Une odeur d'ambroisie émane : ce n'est pas,
Ce n'est pas là Diane! Oh non! mais Cythérée
Qui, prenant de sa sœur et la trousse dorée
Et l'arc sonore, au fond des grands bois ténébreux
Va surprendre Adonis au milieu de ses jeux.

Fontainebleau, 1835.

LE HÊTRE.

Il est dans la forêt un magnifique ombrage,
Un hêtre de haut port et dont le vert feuillage
Autour de son fût gris descend abondamment,
Comme une chevelure autour d'un cou charmant.
La flamme du soleil, dans sa course divine,
Matin et soir au front de pourpre l'illumine;
Les vents l'agitent peu; le rossignol parfois
Se plaît à l'enchanter des soupirs de sa voix.
Bien des couples aimants, cherchant la solitude,
Y sont venus cacher leur douce inquiétude;
Et beaucoup ont gravé sur son tronc vigoureux
Des chiffres qui vivront plus longtemps que leurs feux.
Leurs feux... peut-être, hélas! que ces cœurs pleins d'ivresse
Tout un été n'ont pas conservé leur tendresse,
Et se sont délaissés même avant que l'hiver
Ait à l'arbre ravi son épais manteau vert.

Qu'importe?... Ils sont venus sous l'ombrage propice:
Ils ont là de l'amour savouré le calice,
Et, leur bonheur n'eût-il duré qu'un seul matin,
Ils ont senti la vie et rempli leur destin.

Fontainebleau, 1835.

CHANSON DES BOIS.

Si l'on savait la vie
Du pauvre charbonnier,
Plus d'un aurait envie
Peut-être du métier,
Et dirait : Gai la vie
Du charbonnier !

Notre hutte est petite,
Toute de rameaux frais,
Mais celui qui l'habite
Y trouve des attraits :
Un bon lit de fougère,
Puis un cruchon de vin,
Pour rendre plus légère
La tâche du matin.

Le matin, la fauvette
Nous sonne le réveil;
En nos mains la serpette
Joue aux feux du soleil;
Quand nous taillons la soupe,
C'est au chant des oiseaux,
Qui descendent en troupe
Partager les morceaux.

La nuit, quand tout repose
Au fond de la forêt,
A l'entour du feu rose
Qui luit sous le cotret,
On fume et puis l'on chante,
Et le sommeil vous prend,
Toujours l'âme contente
Et d'amour rêvassant.

Si notre face est noire,
Notre cœur ne l'est pas :
Maint pauvre homme a mémoire
De nos humbles repas;
Par la nuit et l'orage
Que de piétons surpris
Sous nos toits de feuillage
Ont trouvé des abris!

Si l'on savait la vie
Du pauvre charbonnier,
Plus d'un aurait envie
Peut-être du métier,
Et dirait : Gai la vie
Du charbonnier!

Fontainebleau, 1835.

LE MOUCHERON.

Je le suivais de l'œil, petit être égaré,
Sur le tapis moussu de l'humide fourré
Où la muse inquiète
M'avait conduit, et là, muet contemplateur,
L'insecte, et non le rhythme au murmure enchanteur,
Faisait pencher ma tête.

Il me semblait si triste en ce réduit ombreux,
Lui qu'avait enfanté le soleil lumineux,
Que j'en avais grand'peine;
L'aile collée au dos, immobile, transi,
On eût dit que la mort au cœur l'avait saisi
De sa glaçante haleine.

Mais voilà que, sortant de nuages épais,
L'œil rouge du soleil perce les rameaux frais
De deux longs jets de flamme;

Et les deux rayons d'or, tombant sur le gazon,
A tout le monde obscur de la verte prison
Donnent la vie et l'âme.

L'insecte s'en émeut : quittant son lourd repos,
Il passe en frémissant ses pattes sur son dos;
Sa cuirasse légère
Étincelle, et, mouvant ses aîlerons nacrés,
Avec bruit il se perd dans les flots empourprés
De la vive lumière...

O lux! splendeur du vrai! m'écriai-je aussitôt;
Quel bonheur quand, tombé du grand foyer d'en haut,
Ton feu pur nous inonde!
Privés de tes clartés, comme ce fils des cieux,
Nous languissons muets, glacés et soucieux
Dans les ombres du monde.

Mais que le jet divin illumine nos fronts,
Et notre âme s'égaye, et, vainqueurs, nous rentrons
Dans les célestes voies,
Et la terre oubliant pour les choses du ciel,
Nous buvons, dès ce monde, à la coupe de miel
Des éternelles joies!

Fontainebleau, 1835.

PRIÈRE.

O toi que nul cerveau n'a pu comprendre encore,
Mais que mon âme sent et que mon cœur adore,
O Dieu, maître éternel du monde et des humains,
Vers toi pieusement je lève mes deux mains!
Sur ce globe orageux soulage, je t'en prie,
Une âme que le mal, comme un tigre en furie,
Tient depuis le berceau sous ses ongles de fer
Et dont cruellement il torture la chair.
Et cette âme, grand Dieu! c'est une âme innocente,
A tes suprêmes lois soumise, obéissante,
Une âme dont le bien fut sans cesse le but,
Et qui donna toujours plus qu'elle ne reçut.
Hélas! je ne viens pas te demander pour elle
Le champ vaste et doré d'une vie éternelle;
Mais, pour le peu de jours qu'il lui reste ici-bas
A vivre, la douceur de ne se plaindre pas,

Le bonheur de vieillir sans trop grande souffrance.
O mon Dieu! c'est un don facile à ta puissance,
Et ce léger bienfait échappé de ta main
Ne saurait déranger ton ordre souverain;
Et ce sera beaucoup pour l'être qui soupire,
Pour celle dont la vie est un si dur martyre
Et qui voit sur son front tomber l'ombre du soir
Sans un souffle de paix, sans un rayon d'espoir.
O Dieu conservateur, père de la nature,
Toi qui prends en pitié la moindre créature,
Qui remets dans les bois les ailes de l'oiseau
Et rends le mouvement au petit vermisseau,
Dieu juste, Dieu puissant, accueille ma prière:
C'est l'homme qui te crie en faveur de sa mère!

1836.

UNE COURSE EN HOLLANDE.

A F. WINTERHALTER.

DÉPART.

« Avant que Hollandais et Belges soient en guerre,
Voulez-vous avec moi fouler leur verte terre
Et voir, aux deux pays, ce que ces belliqueux
Dans les arts de la paix firent de merveilleux?
Qui sait ce qui pourra rester de la mêlée?

— Combien de temps? — Huit jours. — Bon, c'est chose réglée;
Avec vous, homme habile en peinture, je pars;
La pourpre de Rubens vaut bien celle de Mars. »

Et soudain nous voilà vers le nord en voyage.
Bénissant l'art sacré, maudissant le carnage.

MIKETTE ET MINA.

La taverne est grouillant de joyeux matelots
Avalant l'eau-de-vie et la bière à longs flots.

Mikette au teint brillant sous ses longues dentelles,
Offre à tous les buveurs des crevettes nouvelles.

On l'embrasse, on lui prend les jupons et les seins,
Mais comme un frais poisson elle glisse des mains,

Et dans l'air enfumé que mainte lèvre chasse
Les rires et les cris longtemps suivent sa trace.

Assise à son comptoir, la maîtresse du lieu,
Mina, pâle, au plafond promène son œil bleu.

Elle semble ne rien entendre du tapage
Que l'on mène autour d'elle avec un bruit d'orage,

Rien voir du gros plaisir que, des mains et des dents,
Se donnent, sous ses yeux, tant de lurons ardents.

Elle rêve, à quoi donc? Ah! fille de Norwége,
Sans doute aux cœurs laissés sous tes grands monts de neige.

Port d'Anvers.

LA STATUE D'ÉRASME.

Salut, homme sensé qui louas la folie,
Érasme, devant toi je fléchis les genoux
Dans l'admiration de ta fine ironie
Et de ton grand savoir aux rayons forts et doux!

Tu vis très-clair à l'heure où tout était fort louche,
Et calme tu restas au sein des emportés,
Et jamais la raison d'une plus noble bouche
Ne jeta par le monde autant de vérités.

Mais, étourdi, le peuple, hélas! n'écouta guère;
Dans la religion le démon de la guerre
A travers vol et sang continua son jeu.

Et toi-même tu sus, par l'injure et la peine,
Ce que dans les combats de la pensée humaine
Il en coûte toujours à garder le milieu.

Rotterdam.

LA LEÇON D'ANATOMIE.

Ils sont tous là, muets, rangés en cercle étroit,
Près du maître parlant sur le cadavre froid.
L'homme inerte, étendu tout au long de la table,
Laisse voir à son flanc une plaie effroyable,
Ouvrage du scalpel... et pourtant tel est l'art
Que nul dégoût n'en fait détourner le regard;
Au contraire, en voyant la main de la science
Pour les jours et le bien de l'humaine existence
Interroger la mort, un saint attrait vous prend
Et vous attache l'âme à la scène... O Rembrandt,
Tu fis là ce que fit en son *Hamlet* Shakspeare!
Comme lui tu plongeas l'œil au funèbre empire,
Et tu peignis la mort en son austérité
D'un pinceau si brillant, si plein de vérité,
Que jamais on ne vit un tel flot de lumière
Glorifier l'horreur sombre du grand mystère.

La Haye.

PRÈS DE HARLEM.

Le soleil se couchait derrière l'horizon,
Éclairant le canal d'un rougeâtre rayon;

En troupes, les canards, quittant l'onde muette,
Remontaient les talus menant à leur retraite.

Les pêcheurs, ayant mis en gare leurs bateaux,
Au logis revenaient, le filet sur le dos.

Aucun nuage au ciel, dans l'air aucune haleine;
Seule, voguait encore une barque lointaine.

Sans secousse, effleurant le liquide élément,
Elle allait, décroissait sans bruit et lentement.

Longtemps de nos regards nous suivîmes son aile,
Et quand à l'horizon on ne vit plus rien d'elle,

UNE VUE D'AMSTERDAM.

De même que l'on voit mille veines fécondes
Serpenter dans le corps et, tuyaux bienfaisants,
Y porter la chaleur avec leurs rouges ondes,
De même cent canaux coupent dans tous ses plans
La Venise du Nord, et roulent en ses flancs
A flots calmes et doux la vie et l'abondance.
Là, vient de tous les coins de l'univers immense
La Fortune habillée en marin hollandais;
Là, de grands magasins, plus beaux que des palais,
Étalent leurs murs peints et leurs vitres brillantes:
Ce ne sont que comptoirs, que machines criantes
Élevant dans les airs d'innombrables fardeaux;
A chaque rue un port et ses mille tonneaux,
Et, tels que des poissons à la forte nageoire,
Des navires huilés reflétant sur les eaux
Leurs gros ventres de chêne ondés comme la moire.

Nous restâmes pensifs un moment tous les deux,
Et dans le fond du cœur nous nous dîmes : Heureux,

Heureux qui peut un jour s'en aller de la vie
Aussi paisiblement que cette barque enfuie!

TOBIE OCULISTE.

Encore toi, Rembrandt, encore ta peinture,
Non plus, cette fois, triste et montrant la figure
D'un cadavre roidi dans son froid glacial,
Mais le fait bien vivant de l'amour filial!
C'est Tobie au retour et rendant la lumière
Aux yeux morts et voilés de son pauvre vieux père.
Oh! comme, toujours ferme et brillant, ton pinceau
A mis de la tendresse en ce rare tableau!
Tout y semble attentif à l'œuvre qui s'opère.
Tobie avec grand soin entr'ouvre la paupière
Du patient : l'épouse, assise à son côté,
Tient doucement la main du vieillard tourmenté.
Des amis, des parents la muette cohorte
Est plus loin dans la transe; enfin, près de la porte,
Le chien regarde et veille au moindre mouvement.
Mais le comble de l'art et du haut sentiment,

C'est l'ange, compagnon du jeune et tendre maître,
Qui, resté pour la cure, et devant la fenêtre
Posté, suit du regard les progrès du travail
Et, droit, à contre-jour, tient ouvertes ses ailes,
Pour tempérer avec leur divin éventail
La trop vive clarté qui va choir aux prunelles.

Bruxelles, galerie du prince d'Orange.

RETOUR.

Les huit jours sont passés. — Nous voilà revenus
D'un pays où les bons habitants, vrais Crésus,
Ne demandent qu'à vivre et travailler à l'aise.
Maintenant, que Bellone allume sa fournaise,
Puisque les intérêts chez les peuples chrétiens
Se débattent encore à la façon des chiens;
Au combat! mais pour Dieu, qu'en la lutte fatale
Elle agisse en guerrière et non pas en Vandale!

1837.

AU

BENVENUTO CELLINI DE BERLIOZ.

Impétueux Toscan, ta vie est le symbole
De la lutte constante en laquelle est jeté
L'artiste pour qui l'art n'est pas chose frivole
Et dont l'âme en comprend toute la dignité.

En vain la jaune Envie au regard malévole
Éleva contre toi le pouvoir irrité;
Tu méprisas ses cris et sa menace folle,
Et ton cœur ferme et haut n'en fut pas démonté.

Tu te souvins toujours, au milieu des alarmes,
Que tes aïeux portaient un lion dans leurs armes,
Et devant l'ennemi tu marchas courageux.

Puissent tous ceux que l'art d'un saint transport anime
Imiter ton exemple, et vers le but sublime
Poursuivre vaillamment leur chemin orageux !

1838.

APRÈS LA MORT.

Souvent l'on me disait, lorsque j'étais enfant :
La perte d'une mère
Est, de tous les malheurs, le plus vif, le plus grand
Qui vous frappe sur terre.
Ah! je n'ai bien compris ce que l'on me disait
Qu'en éprouvant moi-même
Le terrible accident et tout le mal que fait
La mort dure et suprême.
Que les liens sont forts, comme l'on souffre, hélas!
A voir briser la chaîne
Qui rattachait à vous celle que le trépas
Aux lieux sombres entraîne!
On dirait que son cœur et le vôtre en commun
Ont mille nœuds sensibles
Qu'il faille sentir rompre et tomber un par un
Sous des fers invisibles.

Ce sont les souvenirs de nos plus jeunes ans,
Notre rieuse enfance
Aux bras de sa tendresse, et ses soins vigilants
Aux jours de la souffrance;
Ce sont nos premiers bonds en dehors de ses yeux,
Et sa fierté ravie
En écoutant le bruit de nos pas glorieux
Dans les champs de la vie;
Ce sont les sentiments de profonde amitié,
Flot sûr, inépuisable,
Dont jusqu'au dernier jour notre cœur est noyé
Par son âme adorable.
Et perdre tout cela sans retour, quel malheur!
Quelles vives blessures!
Quel mal que de sentir à la harpe du cœur
Casser les cordes pures!
Tombent, tombent sur moi les coups les plus cruels
Pour la pauvre âme humaine,
Les mécomptes du cœur et les revers mortels
De la fortune vaine;
Jeux du sort, abandons, traîtrises, pauvreté,
Que pouvez-vous me faire?
Ne puis-je vous souffrir, puisque j'ai supporté
La perte d'une mère?

1838.

A MA MÈRE.

Si je vaux quelque chose, et si dans cette vie
On m'estime et m'honore un peu,
Ce sera pour beaucoup ton œuvre, âme chérie,
Et ma reconnaissance éternelle, infinie,
Te suivra jusqu'au sein de Dieu.

C'est toi qui, m'enseignas les vertus de ce monde,
C'est toi qui, vers de doux penchants
Tournant, comme un ruisseau, mon humeur vagabonde,
Me fis prendre les bons en amitié profonde,
Et même en pitié les méchants.

C'est par toi que j'appris à supporter la peine
Avec calme et virilité,
A garder, quel que soit le malheur qui nous vienne,

Cette pudeur de l'homme à la face hautaine
Que l'on appelle dignité.

C'est ton exemple, ô toi la plus simple des femmes!
Qui me fit comprendre et savoir
Qu'ici-bas le bonheur pour les mortelles âmes
Est moins le bruit du monde avec toutes ses flammes
Que l'observance du devoir.

Et tes sages avis, tes exemples, ma mère,
Comme du grain plein de vigueur,
Comme du pur froment dans une bonne terre,
Jusqu'à mon dernier jour germeront, je l'espère,
Au fond solide de mon cœur.

Les leçons d'une mère, ah! ces choses divines,
Ce sont des perles de haut prix
Qu'elle rassemble au temps des grâces enfantines,
Qu'elle met en collier, et que de ses mains fines
Elle pend au cou de ses fils.

Ce beau collier alors protége notre enfance
Et la préserve des faux pas;
Puis, quand vers la jeunesse avec feu l'on s'élance,
Et qu'on laisse tomber la robe d'innocence,
Heureux qui ne le jette pas!

Heureux qui l'a gardé : les passions du monde
Coulent dessus comme un zéphir;
Leur haleine mauvaise et leur vapeur immonde
Passent sans altérer ses perles et leur onde
Où le ciel vient se réfléchir.

Je ne sais quoi de doux, de charmant s'en exhale
Sur nos fronts à tous les instants,
Et l'on a beau toucher à la borne fatale,
Comme un baume divin sa fraîcheur matinale
Parfume encor nos cheveux blancs.

1839.

LA FUITE DES ANS.

IMITÉ DE SAPHO.

O jours de ma jeunesse,
Qu'êtes-vous devenus?
Doux oiseaux que j'ai vus
Passer avec vitesse,
Ne reviendrez-vous plus?

— Comme tout ce qu'efface
Le temps sous ses pieds nus,
Comme l'eau sans reflux
Qui s'écoule et qui passe,
Nous ne reviendrons plus.

Comme tout ce qui brille
En ce monde confus,
La fleur des blés touffus,
La beauté d'une fille,
Nous ne reviendrons plus.

Comme la note folle
Que dans les bois feuillus
Jettent deux cœurs émus
Au pur souffle d'Éole,
Nous ne reviendrons plus.

— O jours de ma jeunesse,
Êtes-vous disparus,
A tout jamais perdus?
— Oui, pleurez-nous sans cesse,
Nous ne reviendrons plus.

1839.

ÉPITRE FRATERNELLE.

Toi que Dieu me donna pour sœur,
Toi que j'aime de tout mon cœur,
Pourquoi donc si souvent les larmes
Viennent-elles mouiller tes yeux?
Et pourquoi l'azur des grands cieux,
Dans leur pur cristal plein de charmes,
Roule-t-il sombre et nébuleux?
Sur la terre, lente et rêveuse,
Distraite, l'œil inattaché,
Comme la pâle tubéreuse
Tu fleuris, le corps mi-penché.
Rien du monde ne t'intéresse,
Rien par toi n'en est regretté,
Tu fuis la foule qui t'oppresse,
Et la douce et morne tristesse
Marche toujours à ton côté.
Hélas! hélas! souffrant de l'âme

Plus que tu ne souffres du corps,
Tu vois toujours le ciel dehors
Noircir ou jeter de la flamme.
Tes enfants d'abord sont l'objet
De ta vive sollicitude,
Et bien des nuits, d'une aile rude,
L'effroi voltige à ton chevet;
Puis d'une mère agonisante
L'affreux souvenir te tourmente,
Te suit jusqu'en tes rêves doux;
Puis la fortune d'un époux
Occupe ta pensée aimante;
Et, quel que soit l'événement
Qui te remue ou t'épouvante,
Noir avenir, passé, présent,
Tout en ton cœur triste et dolent
Déchire une fibre secrète
Et te laisse de longs émois,
Autant qu'à la biche inquiète
Un bruit de chasse dans les bois.
O chère sœur! ô douce femme!
Il est vrai, bien vrai, que le ciel
Aurait pu verser en ton âme
Un fleuve de baume et de miel,
Que l'auteur des grâces divines
Aurait pu, sans grandes faveurs,
A tes pieds semer moins d'épines,
Faire éclore plus d'aubépines,
Et t'envoyer plus de senteurs;
Mais, quoique la Toute-Puissance
T'ait fort peu donné jusqu'ici,
Ne crois point que sa providence
De toi ne prenne aucun souci.
Espère au contraire en sa grâce,
En ses retours, et songe enfin

Que dans ce bas monde incertain
Rien ne reste à la même place,
Et que tout a son lendemain.
Oui, de beaux jours peuvent encore
Luire à tes yeux, et la santé
Peut rendre à ton front attristé
Les fraîches couleurs de l'aurore;
Oui, la fortune aux jeux cruels
Peut abréger ton dur martyre,
Te reprendre sous son empire,
Et de son gracieux sourire
Dorer tes rêves maternels.
Rouvre ton cœur à l'espérance,
Crois à des jours plus consolants,
Au tiède zéphir qui s'avance,
Aux douceurs du divin printemps;
Crois au retour des hirondelles,
Au départ des sombres autans,
A l'écho des bonnes nouvelles,
A la santé de tes enfants.
Enfin si, malgré l'assurance
Dont mon cœur aime à te remplir,
Ton âme toujours en souffrance
N'ose pas croire à l'avenir;
Si, dans ta tristesse profonde,
Tu doutes encor du bonheur,
Tu peux douter de tout au monde,
Du ciel, de la terre et de l'onde,
Mais pour toi jamais de mon cœur.

1839.

LES ROSES ROUGES

A MON AMI A. DAUDIGNAC.

On dit que, voyageant aux plaines de la Grèce,
Le beau dieu de Nysa, le père de l'ivresse,
S'endormit quelque temps près d'un jeune églantier.
Comme il se réveillait, le zéphir printanier
Sur l'arbuste en boutons ouvrit une fleur blanche
Qui devant l'immortel fléchit avec la branche.
Bacchus la trouve belle, et sur-le-champ son cœur
Se rappelle, à l'aspect de la douce pâleur,
Les pâleurs d'Ariane errant au bord de l'onde
Dans les égarements d'une douleur profonde.
Ce souvenir l'émeut, et le dieu va poser
Sur l'enfant du zéphir un suave baiser;
Mais, tout en lui faisant cette faveur charmante,
Une goutte de vin à sa barbe pendante
Roule comme un rubis dans le sein de la fleur,
Et la voilà changée à jamais de couleur.

O Provins! c'est ainsi qu'en tes fraîches prairies
Promenant un été mes vagues rêveries
Et tes roses voyant briller avec éclat,
J'essayais d'expliquer leur puissant incarnat.
Reportant mon esprit au ciel bleu de leur mère
Cypris, et caressant l'amoureuse chimère,
En elles je cherchais le symbole enchanté
Des feux ardents du cœur et de la volupté.
Pourtant il me peinait que ces choses divines
Eussent reçu jadis les teintes purpurines
Du sang d'une déesse, et qu'ainsi leur couleur
Fût le triste produit d'un moment de douleur.
J'aimai mieux et jugeai comme plus vraisemblable
La légende sans nom du vieux temps de la fable
Que je viens de citer, et qui donne à Bacchus
L'honneur d'avoir fait naître une splendeur de plus
Dans le vert firmament du jardin de la terre.
L'histoire, dira-t-on, en est bien mensongère;
Je le sais... Mais sur nous quand si tôt vient le soir,
Et surtout le chagrin, n'est-il pas doux de voir
Les lèvres du plaisir à l'haleine féconde
Colorer quelquefois les pâleurs de ce monde?

Provins, 1842.

AU SOMMET DU HONECK.

A MM. NÉE ET LADET.

O pics majestueux! ô montagnes hautaines!
Que vous avez d'attraits pour les âmes humaines,
Pour un rimeur surtout!... L'été, par un ciel pur,
Quel charme, comme oiseau balancé dans l'azur,
De donner au sommet de vos crêtes ardues
A ses libres pensers de vastes étendues!
L'enthousiasme alors sur des ailes de feu
Vous prend et fait chanter l'œuvre sainte de Dieu.
Mais plus heureux encore est le jeune homme tendre
Qui, suivant les sentiers que le chevreau sait prendre,
Avec une compagne aimante et de son choix
Y monte respirer la fraîcheur des grands bois.
Là, le calme divin de la hauteur sereine
Enivre tous ses sens : la solitude est pleine,
Et sur le vert sommet des monts silencieux
La voix du cœur aimé s'écoute et s'entend mieux.

Vosges, 1812.

AU BORD DES FLOTS.

SOUVENIR D'UN POËTE PERSAN.

Tandis que sur un roc ma pensée attentive
Se perd à contempler l'immensité plaintive,
Les flots tumultueux s'en viennent à mes piés
Expirer en chantant sur les cailloux broyés...
« Que voulez-vous me dire, ô rumeur vagabonde?
—Nous venons, nous venons, fils de la mer profonde,
Image du Très-Haut, miroir de ses rayons,
Te raconter de lui le peu que nous savons.
Bien des esprits hautains gonflés par la science
Disent qu'elle pourra leur donner connaissance
Des fondements secrets du suprême élément :
Ah! l'orgueil des humains se trompe étrangement!
La gloire du grand Être est sans borne, et la vue
La plus longue n'en peut mesurer l'étendue;
Le cœur le plus rempli de sensibilité
N'en possède qu'un grain auprès de sa bonté;
L'oiseau de la pensée a beau jouer de l'aile,
Il n'atteindra jamais à l'Essence éternelle;

En cet autre océan où tout semble aboutir
Mille et mille vaisseaux sont allés s'engloutir,
Sans qu'on en ait jamais revu planche au rivage.
O poëte rêveur! que ton esprit soit sage!
Renonce au grand problème, et, pliant les genoux,
Sans chercher ce qu'est Dieu, chante-le comme nous ! »

Pornic, 1843.

L'IMAGE DU CHEVALIER.

Vieux croisé, dont les os ne sont plus que poussière
Depuis longtemps livrée au caprice des vents,
Mais dont l'image encore apparaît sur la pierre
Qui déroba ton corps aux regards des vivants,

Puisse le souverain de cette solitude,
Le temps, ce noir vainqueur de tout ce qui fut beau,
Ne point appesantir sur toi sa lame rude
Et de ta sépulture épargner ce lambeau!

Bien qu'il soit à demi couvert d'herbes rustiques
Et dans un humble coin relégué sans honneur,
A tous les cœurs épris des dévoûments antiques
Il rappelle des jours d'une haute valeur;

Il nous fait souvenir qu'au vieil âge, nos pères,

Nos aïeux quittaient tout pour suivre un saint drapeau,
Et partaient bravement aux terres étrangères,
Non pour gagner de l'or, mais sauver un tombeau.

Cimetière de Sainte-Marie de Pornic, 1843.
Publié en 1857.

LA VISITE PROVIDENTIELLE.

A MES AMIS GABRIEL ET ÉDOUARD DENTU.

« Non, non, mes chers enfants, vous n'irez pas sur mer,
Quoique le vent soit doux, l'air pur, l'horizon clair,
Et que Paul soit habile à manier ses rames,
Je ne veux pas vous voir galoper sur les lames,
Car nous avons affaire ailleurs; il faut, tous deux,
Que vous m'accompagniez, en garçons gracieux,
Chez le brave docteur qui nous a fait visite.
C'est politesse due à cet homme d'élite,
Et, quel que soit l'ennui que vous puissiez avoir,
Il sera toujours bien de remplir son devoir. »

A ces mots pleins de sens, de sage discipline,
Nos jeunes écoliers font assez grise mine,
Quittent la main de Paul, et, murmurant un peu,
Disent : « Maman s'oppose,... un autre jour,... adieu! »
Puis l'on va s'habiller, et, gagnant la demeure
De l'honnête Esculape, on reste près d'une heure

A l'entendre causer des choses du moment,
Du tiers, du quart, et puis on revient doucement
Au logis, pas à pas, muet, tête inclinée,
Et chacun se disant : « J'ai perdu ma journée! »
Or, comme on approchait des marches du logis,
Voilà que l'on y trouve assemblé devant l'huis
Tout un monde; des cris et des plaintes de femme
S'échappaient du dedans et vous effrayaient l'âme.
Quel malheur était-il arrivé depuis peu?
Était-ce une querelle? ou, plus encor, le feu,
Éclatant tout à coup, mettait-il en détresse
Les servantes? Hélas! hélas! c'était l'hôtesse,
Mère du jeune Paul, qui, criant et pleurant,
Tâchait de ranimer son fils presque mourant
Qu'on venait d'apporter glacé par l'onde amère,
Et le corps immobile, au long d'une civière!
Le malheureux garçon!... A peine hors du port,
Surpris d'un coup de vent qui trompa son effort,
Il avait fait naufrage, et sans l'heureuse chance
D'un navire passant juste en sa défaillance
Et qui, jetant bien vite à la mer son canot,
Avait pu l'arracher à la force du flot,
De lui c'en était fait, il laissait sous la lame,
Nageur bientôt lassé, son corps avec son âme.

A ce récit des gens, la dame de Paris
S'arrête, toute pâle... Elle songe à ses fils
Qui devaient se trouver dans la barque du mousse,
Et dont aucun n'eût pu de l'horrible secousse
Revenir... Puis, avant de reprendre le pas,
Elle serre un moment ses enfants dans ses bras
Et leur dit : « Avec moi vous louûrez Dieu, j'espère,
D'avoir eu ce matin une visite à faire! »

Pornic, 1843.

A

UNE DAME PORTANT LE NOM DE MÉLANIE

De votre nom charmant vous craignez l'influence :
Son origine est sombre et fait peine à savoir,
Et vous tremblez parfois que quelque reflet noir
N'en vienne tristement ombrer votre existence.

Bannissez vos terreurs, Dieu, dans sa bienveillance,
N'a point en votre nom mis ce fatal pouvoir :
Le nom est peu de chose, et puis toujours le noir
N'est point signe de deuil et de mauvaise chance.

Rappelez-vous le sort de la plus douce fleur :
Celle qui jette aux bois une enivrante odeur
Porte un noir vêtement, se nomme violette;

La parure des cieux ne brille que la nuit,
Et c'est d'un noir gosier que doucement s'enfuit
Le chant mélodieux de la tendre fauvette.

Pornic, 1843.

EN PASSANT DANS UN PRÉ.

Jeune garçon, pourquoi du bout de ta baguette
Tourmenter ce pauvre animal?
Pourquoi terrifier cette verte rainette
Qui ne saurait te faire mal?
Lasse de s'agiter au sein de l'eau dormante,
Elle était venue un moment
Contempler les beautés de la terre charmante,
Respirer son pur élément.
Sous les feux du soleil inondant l'herbe humide,
Immobile, le flanc muet,
Son œil d'or renvoyait à la voûte splendide
La flamme qui s'en échappait;
Et puis elle écoutait les vagues harmonies
Qui, l'été, passent dans les airs,
Le bruit des moucherons, les chansons infinies
Des gais oiseaux sous les couverts.
Et voilà que, troublant sa douce quiétude,
Avec les éclats de ta voix

Et les coups redoublés d'une baguette rude,
Tu mets la pauvrette aux abois.
O jeune homme, sois bon ! de l'humble créature
Respecte l'innocent loisir,
Sur le sein amoureux de la grande nature
Laisse-lui sa part de plaisir.
Qui sait? peut-être un jour auras-tu besoin d'elle ;
Car un lien mystérieux,
Celui de la douleur, chaîne étrange et cruelle,
Unit tous les êtres entre eux.
Oui, peut-être qu'un jour, de bien loin, au village
T'en revenant par la chaleur,
Le corps demi-courbé sous un pesant bagage,
Le front tout perlé de sueur,
Dévoré par la soif, palpitant, sans haleine,
Obligé même d'arrêter,
Seras-tu trop heureux, en ce moment de peine,
D'ouïr la rainette chanter!
Alors les clairs accents de l'humide chanteuse
Te feront vite souvenir
Que tout près des buissons de la route poudreuse
Un peu d'eau fraîche vient dormir;
Et par elle guidé vers la nappe voisine,
Y puisant l'onde à pleine main,
Tu pourras apaiser les feux de ta poitrine
Et gaîment finir ton chemin.

Vosges, 1844.

LE JOUEUR D'ÉPINETTE.

« Ami, dit-elle avec un perfide sourire,
Montrez-nous vos talents; tout le monde désire
Vous entendre, l'on sait, joueur mélodieux,
Que vous feriez valser les étoiles des cieux. »
Jean, qui rien ne refuse à cette voix mielleuse,
Obéit sans mot dire à la belle faneuse.
Il détache du clou le sonore instrument,
Et, sur un bout de table accoudé, vivement
Il frappe le laiton des cordes en cadence.
L'air s'envole, et soudain les pieds d'entrer en danse.
Ludivine n'est point demeurée à l'écart :
Pendue au bras nerveux d'un jeune montagnard,
La valse aux bonds légers l'emporte dans l'espace,
Et, tournante, voilà qu'elle passe, repasse,
La tête renversée et les yeux demi-clos,
Ainsi qu'une mouette au vaste sein des flots,
Ivre des bercements de la vague onduleuse...

Cependant Jean poursuit sa course harmonieuse;
Les rhythmes les plus vifs, les plus brûlants d'amour,
De son âme en ses mains descendent tour à tour.
C'est une volupté. Jamais son épinette
Ne résonna si bien; tous les cœurs sont en fête,
Hormis le sien, hélas! car, pendant le doux jeu,
Ses yeux versaient des pleurs sur les cordes en feu.

Vosges, 1844. Publié en 1857.

UN ESPOIR.

L'été, lorsque je vois la terre radieuse
Étaler sous le ciel sa beauté merveilleuse,
Ses campagnes en fleurs, ses ombrages mouvants,
Ses ondes, bleu cristal frissonnant sous les vents,
Ses monts baignés d'azur et de blancheurs errantes
Où le soleil se couche en des roses mourantes,
Et que je vois, parmi les millions d'humains
Qui sillonnent les mers et courent les chemins,
Si peu d'âmes pensant à la magnificence
Des choses que nature à leurs regards dispense,
Je me demande alors si tant de beaux effets
Pour la foule toujours seront vains et muets.
S'ils ne posséderont de signe et de langage
Que pour les cœurs choisis du poëte et du sage,
Et si tant de mortels doués de sentiment
Doivent rester toujours frappés d'aveuglement
Devant eux, et toujours au sein de la nature

Ne chercher qu'un objet de lucre ou de pâture,
Comme ces animaux qu'on voit au flanc des monts,
Soir et matin sur terre abaissant leurs grands fronts,
Manger et ruminer pendant de longues heures
Sans se douter des lieux qui forment leurs demeures.
Alors au fond de l'âme une secrète voix
S'élève et me répond : « Non, toujours les grands bois
Aux fûts majestueux, aux cimes frémissantes,
Le murmure des lacs et des mers blanchissantes,
Le virginal éclat de la neige des monts,
La fraîcheur des prés verts, la grâce des vallons,
L'or du soleil, enfin, toutes les belles choses,
Pour la foule toujours ne seront lettres closes.
A mesure qu'au joug lourd de la pauvreté
Le savoir ravira le front déshérité
De l'humble fils du peuple, il verra le nuage
De la brutalité tomber de son visage,
En lui le sentiment développer ses fleurs
Et l'amour des plaisirs purs et supérieurs;
Les deux yeux plus ouverts à la clarté suprême,
Et pensant davantage, il pourra de lui-même
Sortir, et, s'attachant aux objets du dehors,
Percevoir la beauté de leurs divins accords.
Alors un jour, peut-être, ayant moins de souffrance
Et vers son idéal étant plus en avance,
Toute l'humanité, comme un artiste fin
Qui devine un beau corps sous les longs plis du lin,
Découvrant Dieu partout sous ta grande figure,
Goûtera pleinement tes splendeurs, ô nature! »

Vosges, 1841.

A UNE PETITE FILLE.

A peine sept printemps ont lui sur votre front,
Petit ange à l'œil noir, à l'esprit net et prompt,
Que les rimes, ainsi que de vives abeilles,
Bourdonnent tout autour de vos lèvres vermeilles,
Et qu'heureuse du son qui bat deux fois les airs,
Vous dites en sautant : « Maman, je fais des vers! »
Enfant, gardez-vous bien d'éloigner ces chanteuses;
Laissez-les au contraire, en leurs rondes joyeuses,
Venir se reposer sur votre bouche en fleur;
C'est la race d'un Dieu. Leur troupeau séducteur
Est issu de celui qui verse sur la terre
A flots harmonieux la vie et la lumière,
Le créateur du luth, le vainqueur de Python,
Dont vous saurez un jour l'histoire et le grand nom,
Lorsque, développant votre jeune nature,
L'âge aura bruni l'or de votre chevelure.
Chère mignonne, hélas! vous n'aurez pas toujours

Vos sept ans fortunés : dans son rapide cours,
Le temps emportera vos heures d'innocence,
De naïve gaîté, de folle insouciance,
Et, d'un voile couvrant vos yeux purs et sereins,
Courbera votre front sous le poids des chagrins.
Vous connaîtrez l'amer des choses de la vie,
Ce que c'est qu'une ivresse ardemment poursuivie
Et qui vient à manquer à nos jeunes désirs,
Vous connaîtrez le monde et ses tristes plaisirs,
Les nœuds de l'amitié rompus, la médisance
Payant de son venin la douce bienveillance,
Et les rêves du cœur, ces fantômes charmants,
Fuyant au vent glacé des durs événements.
Alors, si vous avez toujours avec les rimes
Conservé gentiment des liaisons intimes,
Les rimes à leur tour viendront dans vos ennuis
Abréger la longueur de vos pesantes nuits.
Le murmure léger de leurs sonores ailes
Enlèvera votre âme à ses peines cruelles,
Et peut-être qu'aussi le chant mélodieux
Qu'elles feront avec vos soucis douloureux
Sera pour votre cœur plein d'une sombre flamme
Le baume le plus sûr et le meilleur dictame.

1847.

UN TRISTE ASPECT.

Misérable hameau de la côte normande,
Quel malheureux hasard, au ciel je le demande,
Jeta là tes destins? Un banc de galets gris
Par la vague montante incessamment meurtris
De la mer défend seul les murs de tes chaumières;
A leur pied, un cours d'eau tout parsemé de pierres
Abreuve maigrement tes pauvres habitants
Que la fièvre aux feux noirs brûle presque en tout temps.
Point d'arbres, seulement des plaques de verdure
Où quelques bestiaux errent cherchant pâture,
Troupeau grêle et plaintif, dont le mugissement
Aux aboîments des flots répond lugubrement...
Ah! dans ses tours lointains mon errante jeunesse
A vu peu de pays d'aussi grande tristesse,
Et cependant ces lieux malsains, au sourd fracas,
Renferment des mortels que tout l'or d'ici-bas
Ne ferait fuir du chaume où leur pâleur se cache :
Tant l'habitude est forte et tant le cœur s'attache!

Pourville, 1817.

DILECTÆ THETIDI ALCYONES.

Après le cours léger des voiles dans l'espace,
Rien de plus attrayant que les jeux et la grâce
Du goëland plaintif sur l'abîme des flots...
Je conçois qu'à l'instar des jeunes matelots,
Penché sur un navire ou couché sur la grève,
On passe bien du temps, comme dans un doux rêve,
A suivre les ébats de ce beau fils de l'air.
D'abord sans troubler l'onde il effleure la mer,
Puis planant au-dessus, les ailes immobiles,
Il mire sa blancheur aux vagues indociles;
Puis s'abattant soudain sur le flot nuancé,
Il s'y berce à plein corps; puis, las d'être bercé,
Il repart, et, fouettant l'onde d'une aile folle,
On dirait un flocon d'écume qui s'envole.

Côte normande, 1847.

UN VILAIN JEU.

Hirondelle, noire hirondelle,
Au vol prompt et capricieux,
Aucune joueuse de l'aile
Dans les hautes plaines des cieux,
Soit alouette ou tourterelle,
Ne charme autant que toi mes yeux!

Ah! qui n'aurait pas à ta vue
Le cri joyeux des cœurs contents,
Lorsque tout à coup revenue,
Après la neige et les autans,
Ta voix à la terre encor nue
Annonce le divin printemps!

C'est toi qui voyant les tempêtes,
L'été, s'amasser dans les airs,
Avec tes ailes inquiètes

Et plus vite que les éclairs,
Viens raser le bord de nos têtes
Et nous dis : Gagnez les couverts!

Tout le jour d'un bec formidable
Tu poursuis les noirs moucherons,
Et le bétail insatiable,
Quittant à regret les gazons,
Le soir peut dormir dans l'étable,
Sans désagréables frissons.

Comme tant d'autres volatiles,
Loin d'habiter toujours les bois,
Tu te plais au séjour des villes;
Et sous la tuile des vieux toits,
Pour tes petits nus et débiles,
Tu maçonnes des nids étroits.

Et pourtant cette race humaine,
Qui se dit bonne et l'est si peu,
Souvent te met le cœur en peine,
Et, l'arme en main, sous le ciel bleu,
Arrêtant ta course incertaine,
De ton trépas se fait un jeu.

Ah! cher oiseau, douce hirondelle,
Des cœurs ailés le plus aimant,
Si j'avais ton plumage frêle,
Et si dans le pur élément
Je pouvais avec un coup d'aile
Comme toi monter lestement,

Des cieux la plaine inaccessible
Serait mes éternels amours;
Je m'y tiendrais le plus possible,

Je voudrais y couler mes jours,
Et jamais mon aile sensible
N'approcherait même des tours.

Car l'homme est plein de barbarie,
Malgré sa force et sa grandeur;
On sent que son âme est pétrie
Avec un levain destructeur,
Et que le mal fera partie
Longtemps encor de son bonheur.

Vallée d'Arques. 1847.

DEUX MINUTES DE RÊVE.

Sous les pommiers en fleurs d'une verte prairie
Je m'étais arrêté. Là, pris de rêverie,
Couché sur le gazon de points d'or émaillé,
Et, demi-sommeillant, contre un arbre appuyé,
Je me croyais, au vrai, maître d'un héritage
Tout semblable à celui dont je goûtais l'ombrage.
J'avais un verger frais où de nombreux pommiers
D'un cidre savoureux remplissaient mes celliers.
Des vaches au poil roux, à la gorge superbe,
Paisibles, étalaient leurs larges flancs sur l'herbe.
Puis, sous un toit de chaume au vitrage luisant,
Une femme au front jeune, en costume plaisant,
La reine de mon cœur, active ménagère,
De mon repas du soir préparait la matière,
Tandis que sur un banc, près du seuil, blonds et doux,
Deux enfants gazouilleurs faisaient les petits fous.
J'étais heureux, j'avais en modeste mesure

La portion de biens qu'une âme droite et pure
Peut souhaiter sur terre, et je bénissais Dieu
D'avoir si tendrement agi selon mon vœu.
Mais, hélas! ce bonheur n'était qu'imaginaire,
Et d'un demi-sommeil le produit éphémère,
Le ravissant tableau devait s'évanouir
Au moindre mouvement de l'aile du zéphir.
En effet, un coup d'air me venant au visage,
Je m'éveille, je vois frissonner le feuillage,
Neiger tous les pommiers aux brillantes couleurs,
Et mon rêve charmant tomber avec les fleurs.

Offranville, 1847.

UNE VOIX DU POLET.

COMPLAINTE.

Venez, ma bonne mère,
Et m'écoutez :
Je suis dans la misère
De tous côtés.
Au vent de la détresse
Vont mes amours;
Mon amant me délaisse,
Las! pour toujours.

Il m'a dit : « Marguerite,
Mon petit cœur,
Il faut que je vous quitte
C'est un malheur :
Je vais sortir de rade.
Consolez-vous;

Prenez mon camarade
Pour votre époux. »

Puis, trois fois sur ma porte
Il repassa,
Sans voir, si vive ou morte,
J'étais bien là!
Et moi, toute honteuse
De le chercher,
Je tombai, malheureuse,
Sur le plancher.

O ma mère! ma mère!
A votre enfant
Quel bien offre la terre
Dorénavant?
Quand l'on voit ce qu'on aime
Pour toujours fuir,
Le remède suprême
Est de mourir.

Dieppe, 1847.

TEMPS D'ORAGE.

Vers un ordre nouveau l'humanité gravite,
Tout tend au changement et tout s'y précipite;
Mais, pour atteindre au but qu'on aspire à toucher,
Dans des mares de sang faudra-t-il donc marcher?
Déjà le vil moteur des humaines tempêtes,
Le sophisme impudent trouble toutes les têtes,
Et, mettant en émoi la mer des passions,
Fait écumer partout des flots d'ambitions.
Partout des cris mauvais, partout des voix rebelles,
Des visages hideux et des mains criminelles.
Poëtes, c'en est fait du chant mélodieux
Des muses, il vous faut pour longtemps dire adieux
Aux amours, aux concerts, à tout ce que nature
Renferme de plus doux dans sa verte ceinture;
Nous sommes au combat : aiguisons donc nos vers;
Des traits, des traits aigus pour frapper les pervers.

1848.

A PROPOS

DE

CERTAINS DOCTRINAIRES DE 93.

Le Christ! le Christ! ils n'ont que ce mot à la bouche,
Eux, les hommes de meurtre et de haine farouche;
Eux, qui n'ont jamais su gouverner autrement
Que par la guillotine et le dépouillement.
Ah! lorsque je les vois profaner ce nom tendre
En leurs sombres discours, je crois toujours entendre
Pleurer le crocodile au bord des grandes eaux,
Et le tigre imiter le doux cri des agneaux.

Mémorial de Rouen, 1848.

PENDANT LES JOURNÉES DE JUIN.

Tandis que sur les quais déserts, fusil au bras,
Nos files attendaient le signal des combats,
Par la ville en stupeur aux vitres ébranlées
Le canon envoyait ses lugubres volées;
Et chaque coup parti du formidable airain
En écho douloureux me vibrait dans le sein.
Je pensais tristement à tous ces cœurs de femmes
Que nous avions laissés pleins de sinistres flammes,
Et qui, seuls au logis, tremblant pour les absents,
Plus que le nôtre étaient craintifs et frémissants.
Il me semblait ouïr les ferventes prières
Qu'ils répandaient au bruit des armes meurtrières;
Prières d'éloigner des balles en courroux
Leurs pères, leurs enfants, leurs frères, leurs époux;
Car tout ce qui portait le nom d'homme en la rue
Était prêt à combattre, et, de colère émue,

Mon âme maudissait les novateurs sanglants
Qui, mettant tout en feu pour leurs orgueilleux plans,
Nous forçaient à jouer, gens de paisible vie,
Le rôle d'homicide en leur parade impie.

1848.

CONTRE LES DÉMAGOGUES.

Vents impurs qui soufflez sur le peuple de France,
Vous remuez en vain ce flot large et profond;
Vous ne ferez monter à la surface immense
Que flocons écumeux, mousses sans consistance
Et fanges qui bientôt retomberont au fond.

La masse est bonne et peu disposée aux tempêtes,
Nul désir de croissance et de débordement;
Dans ses justes confins, ses limites honnêtes,
Selon les saintes lois que le Très-Haut a faites,
Elle veut accomplir en paix son mouvement.

Elle veut qu'en son onde où richesse fourmille
Chacun soit l'ouvrier de sa félicité,
Et que chacun, guidant à son gré sa coquille,
Sous le chanvre modeste ou la pourpre qui brille,
Flotte partout sur elle en toute sûreté,

Au loin, noirs ouragans! assez longtemps vos ailes
Ont soulevé son dos verdâtre et mugissant;
Assez longtemps, souffrant de vos sombres querelles,
Elle a vu s'allumer vos foudres criminelles,
Et sur elle pleuvoir des nuages de sang.

Au loin, noirs ouragans! restes d'un vieil orage,
Votre règne est passé. — Le peuple d'aujourd'hui
Est un calme océan au splendide rivage,
Qui, pour mieux réfléchir, ô Dieu, ta sainte image,
Ne veut plus de tempête entre le ciel et lui.

Publié le 13 juin 1849.

LE POINT DE VUE.

Du haut d'un de ses monts le grand Fontainebleau
Déroulait devant moi, comme un vaste tableau,
L'horizon imposant de sa forêt immense.
Je voyais à mes pieds l'abondante semence,
Agitant sous le vent ses longs panaches verts,
S'enfler et se creuser comme le flot des mers.
Les nuages ailés qui franchissaient l'espace
De larges sillons noirs en tachaient la surface,
Et ces ombres faisaient par leurs tons vigoureux
Ressortir du soleil les reflets lumineux.
Ici s'entremêlaient les bouleaux et les frênes,
Là les hêtres touffus étendaient leurs domaines,
Plus loin montaient les pins, enfin les chênes hauts,
Par-dessus tous, en rois, étalaient leurs rameaux.
C'était un beau spectacle, et ma pensée altière
Plongeait avec ivresse en la verte matière,
Et, frémissant comme elle, en mon cœur exalté
Chantait l'hymne divin de la fécondité.

Gloire, gloire à la vie! en tous sens, toute place,
L'esprit intérieur va remuant la masse,
Et, sans cesse formant d'innombrables accords,
Sous mille beaux aspects se produit au dehors.
O terre! que de force en ta grasse substance,
Et quel fonds infini dans la Toute-Puissance!
Or, comme ce cantique échappait à mon cœur,
Voilà que dans un creux mon regard scrutateur
Aperçoit une femme à la mine plombée,
Qui, de haillons couverte et toute recourbée,
Faisait un peu de bois au pied d'un arbre vert :
C'était la pauvreté qui glanait pour l'hiver.
Hélas! dans cet amas de verdoyantes cimes
Elle n'avait du sol que les rebuts infimes,
Une bien faible part en l'immense trésor,
Des brins d'herbes et puis le seul bois que la mort
Abattait lentement de son souffle suprême,
Ce que le Créateur abandonnait lui-même.
Mon esprit aussitôt descendant du haut ton
Où l'emportait le vent de l'admiration
Sentit vibrer en lui la corde douloureuse :
Cette femme venait, rencontre malheureuse,
De faire repasser sous mon œil attristé
Les maux les plus cuisants de notre humanité.
Je pensai derechef à tous les misérables
Qu'au milieu des trésors de ses flancs adorables
Nature chaque jour voit expirer de faim,
Elle qui peut si bien donner à tous le sein!
Et, le cœur vivement peiné de ce contraste,
D'un lugubre soupir je frappai le ciel vaste.
Puis, mes pieds s'éloignant du magnifique lieu,
Toujours voyant les bois et toujours au milieu
Le corps demi-courbé de la vieille glaneuse,
Le long du frais sentier de la côte rocheuse,
Je répétai ce vers plein de compassion

Que jadis exhala le chantre d'Ilion :
Jusques à quand, mon Dieu, verra-t-on dans le monde
Des hommes mendier sur la terre féconde?

Cependant tout pensif et gémissant, mes pas
De la verte montée avaient atteint le bas.
Un chemin devant moi se déployant dans l'ombre,
Sous son arc frissonnant j'y perdis mon cri sombre.
Là, les deux yeux encor ravis de la beauté
Des choses de la terre, et sans cesse arrêté
Par la splendeur des fûts et le luxe des herbes
Qui des bords sur mes mains penchaient leurs folles gerbes,
J'admirais en détail ce qu'au sommet du roc
Je venais un moment de contempler en bloc.
Pas un pouce du sol, sous les masses flottantes,
Qui ne fût recouvert de mousses et de plantes;
Thyms, lierres, serpolets et bruyères en fleurs,
Y répandaient à flots leur baume et leurs couleurs,
Et de l'épais tissu de toutes ces verdures
S'échappaient dans les airs mille joyeux murmures,
Témoignage certain de vie et d'action
Par tous les éléments de la création,
Même les plus obscurs. — Tandis que ma pensée
Était vers l'infini de nouveau relancée,
La rustique Baucis, qui sur le sort humain
M'avait fait soupirer, tomba dans mon chemin;
Et voilà qu'en passant la pauvre et vieille femme
Me donna le bon jour du profond de son âme.
Son pas était pesant : un large faix de bois
Couvrait son corps voûté qui tremblait sous le poids.
Son haleine sifflait, et le long du visage
Lui coulait la sueur : pourtant avec courage
Elle marchait, le bras d'un bâton appuyé.
Son aspect ralluma les feux de ma pitié.
En lui voyant, si vieille, un si cruel martyre,

Je ne pus la laisser s'éloigner sans lui dire :
« Vous faites là, ma mère, un bien triste métier!
— Ah! c'est vrai, reprit-elle, en arrêtant le pied;
Mais dans ce monde il faut que chacun ait sa peine :
Notre-Seigneur Jésus n'a-t-il pas eu la sienne? »
Puis, saluant du front et reprenant son pas,
Elle tourna l'allée et disparut.

Hélas
Je ne m'attendais guère à voir un mot semblable
Sortir si doucement d'un corps si misérable,
Et nature, malgré son spectacle enivrant,
Dans mon âme perdit de son charme à l'instant.
Oui, l'auguste Cybèle avec les feux sublimes
De son ciel azuré, ses verdoyantes cimes,
Ses parfums, ses couleurs et son frémissement,
Devint pâle à côté du noble épanchement
De ce cœur simple et bon qui, sachant sa souffrance,
N'en faisait pas injure à la Toute-Puissance,
Mais, formant sur le Christ sa pensée et ses pas,
Acceptait fermement les douleurs d'ici-bas,
Et prenait son parti sans haine et sans envie
De l'inégalité des lots de cette vie.
O résignation! ô céleste vertu!
Comme avec ton secours serait tôt résolu
Le problème effrayant de l'existence humaine,
Problème qui pourtant d'une voix si hautaine
S'agite et qu'on ne peut ni ne doit dédaigner!
Mais qui sait, de nos jours, qui sait se résigner?
Qui croit que ce bas monde est un lieu de passage
D'où l'on doive arriver à quelque autre rivage
Meilleur, et sur lequel se fera le paîment
De tous les maux soufferts par nous innocemment?
Qui même, sans porter aussi haut sa pensée,
Imite le brin d'herbe en son humble poussée?

Comme lui qui sait vivre avec plaisir au lieu
Où l'envoya germer la main large de Dieu,
Et là, sans nul désir d'un plus superbe asile,
Faire tout son profit de sa couche d'argile,
A son heure embaumer son petit recoin vert,
Et sans plainte y subir les frimas de l'hiver?

Écrit en 1848. Publié en 1849.

LA PUISSANCE DU CHANT.

L'autre jour, un chanteur assis au pied d'un frêne
En sons mélodieux épanchait son haleine,
Et les sons émouvants, dans leur sublime essor,
Semblaient, sans qu'on les vît, autant de chaînes d'or
Qui liaient à ses flancs nos frémissantes âmes;
Et lui, comme en délire et le visage en flammes,
Il disait : « La musique est un vin généreux
Qui fait battre le cœur et rayonner les yeux.
Aussitôt qu'à flots doux il pénètre les veines,
Baume réconfortant, il dissipe nos peines.
C'est ce vin qui des preux excite le grand cœur,
Et donne au tendre amour un langage vainqueur;
Ce vin qui nous transporte, au delà de ce monde,
Dans des champs éthérés pleins de clarté profonde,
Où, comme des lotus sortant du fond des eaux,
On voit s'épanouir les rêves les plus beaux.

De ses flots, sans jamais que le pied ne dévie,
L'homme peut s'enivrer, c'est la source de vie;
Venez boire, je suis le Bacchus glorieux
Qui pressure aux humains le pur nectar des dieux. »

Publié en 1850.

UN RAYON DE SOLEIL.

O toi, dont le nom pris à la reine des cieux
Toujours m'apporte au cœur un bruit délicieux,
Quel plaisir tu me fais, enfant, quand dans ma chambre
Tu me viens visiter! Même aux jours de décembre,
Alors que, tout couvert de nuages épais,
Le soleil n'y répand que de pâles reflets,
Elle devient soudain et plus chaude et moins sombre.
Ta vue est un rayon qui dissipe mon ombre,
Un souffle de printemps empreint d'ambre et de miel
Qui chasse mon hiver. Aussitôt plus de fiel :
Mon âme jette au loin toute pensée amère,
Tout souci dévorant, toute sourde colère,
Et la voilà qui vole à tes lèvres, enfant,
Comme l'abeille d'or au cytise odorant,
Se pendre et se jouer. Simple et sans artifice,
La voilà qui te suit dans ton moindre caprice,
Qui parle ton langage et follement répond
Au sourire charmant que tes lèvres lui font.
Qu'importe qu'à cette heure une grave visite
S'en vienne lui montrer combien elle est petite?

Comme le roi Henri devant l'ambassadeur,
Elle demeurera fière de son ardeur.
Loin même d'arrêter sa vive turbulence,
De rentrer au repos, de s'imposer silence,
Elle redoublera de rires et de cris,
Sans redouter d'un fat l'ironique mépris.
Qu'importe son dédain? Au contact de l'enfance,
N'a-t-elle pas repris sa robe d'innocence?

O force de la grâce! enfants, petits enfants,
Que vous avez sur nous de pouvoirs triomphants!
Doux êtres qu'aux humains la Providence envoie
Pour être leur plus pure et leur plus sainte joie,
Chérubins d'ici-bas dont le ciel est jaloux,
Qui peut ne vous aimer et vivre loin de vous?
Qui peut voir les trésors de vos têtes blondines,
Vos prunelles d'azur, vos lèvres purpurines
Toujours prêtes à rire et prêtes à jaser,
Sans avoir le désir d'y placer un baiser?
Que d'autres, enflammés d'une vertu stoïque
Et poursuivant, l'œil haut, quelque but héroïque,
Dédaignent en chemin de s'arrêter un peu
Pour respirer les fleurs qu'à leurs pieds sème Dieu,
Pour moi je ne le puis : j'ai besoin que sans cesse
L'enfance avec sa voix tendrement me caresse,
Et du haut de mes ans me ramène le cœur
Aux jours insouciants de sa frivole ardeur.
J'ai besoin d'oublier aux bruits de sa folie
Les cris assourdissants de l'orageuse vie,
Le monde aux plaisirs creux et plein de fausseté,
Et de me retremper en sa naïveté,
Comme au courant d'une eau d'autant plus pure et belle
Qu'elle brille encor près de la source éternelle.

1850.

UNE FORÊT EN DÉCEMBRE.

L'hiver est arrivé : son haleine mordante
A figé dans le bois la séve débordante;
Tout ce que mai joyeux épanouit de fleurs,
De ramages d'oiseaux, de parfums, de couleurs,
Sur le sol verdoyant a disparu; la vie
Comme un fleuve écoulé semble s'être tarie;
Le ciel est d'un gris mat; sur son rideau muet
Les hêtres, les bouleaux, grâces de la forêt,
Ne profilent aux yeux que de noires arêtes :
Les chênes plus tardifs tiennent bon, à leurs faîtes
La feuille brille encor, mais d'un éclat fatal,
Rouge et comme passée au foyer infernal.
Seuls, dans ce deuil affreux de la triste nature,
Les pins vont contrastant par leur puissante allure;
Plus feuillus qu'en été, plus verdoyants, plus frais,
Ils se dressent dans l'air, comme ces amis vrais,

Ces cœurs nobles et purs qu'à l'heure du naufrage
On retrouve plus forts, plus riches en courage,
Et plus prompts que jamais à porter avec vous
Tous les accablements du destin en courroux.

Fontainebleau, 1850.

LES BULLES DE SAVON.

Sans les jeux de la fantaisie,
Chers amis, que serait la vie?
Un triste champ où l'homme froid
Tournerait dans un cercle étroit.
Mais sitôt qu'en son vol de flamme
Cette sylphide sur notre âme,
Doux papillon, vient se poser,
Elle l'échauffe d'un baiser,
Et notre âme échappe en rebelle
Aux murs de sa prison charnelle,
Et vole s'ébattre au pays
Des chimères et des esprits...
Que l'hiver souffle la tempête,
De nos toits qu'il mouille le faîte
Et pende le givre au carreau
Comme le linceul d'un tombeau,
Mon âme avec la fantaisie
Se rit du vent et de la pluie,

Et se fait briller au dedans
Les richesses du vert printemps.
Voici des prés, l'onde étincelle,
Le chaud soleil partout ruisselle,
Les bois épanchent mille odeurs,
L'abeille vole au miel, les fleurs
Étalent leurs beautés, et l'herbe
Siffle en abaissant mainte gerbe
Sous le pied des jeunes garçons
Folâtrant au bruit des chansons.
Alors, narguant le cours de l'âge,
Je ressuscite encor l'image,
L'image de ces jours charmants
Où, jouant au jeu des amants,
Aux pieds d'une blanche Sylvie
Je laissais écouler ma vie,
Comme les ruisseaux gazouilleurs
Qui vont se perdre sous les fleurs.
Jours tissés de lis et de rose,
Quand mon âme vous recompose,
Dans votre gracieux bouquet
La fée au doux rêve ne met
Que les heures de folle ivresse,
Les premières de la tendresse,
Mais elle laisse de côté
Les pleurs et l'infidélité.
Merci, divine fantaisie!
A toi l'art d'embellir la vie
Et de ne montrer que l'objet
Qui vous reluit et qui vous plaît!
On a beau corner aux oreilles
Que tes tableaux et tes merveilles
Ne sont rien que des rêves creux,
Des bulles de savon fumeux
Qu'une lèvre enfantine forme,

Et que le moindre vent déforme,
Et dont il ne reste plus rien
Qu'un peu d'eau qui s'écoule...—Eh bien,
Je dis à ces railleurs : « Qu'importe
Que la bulle le vent emporte,
Si tant qu'on la voit resplendir
Elle vous donne du plaisir?
Après tout, quel est le bocage
Qui toujours garde son feuillage,
La prairie aux belles couleurs
Qui ne perde pas ses fraîcheurs?
Quelle est la voix suave et tendre
Qui se fasse toujours entendre,
Et l'œil au magnifique azur
Qui soit éternellement pur?
Si le réel est si muable,
Si peu solide, si peu stable,
Pourquoi vouloir que constamment
Durent les rêves d'un moment?
Et puis, est-ce chose certaine
Que de la fantaisie humaine
Et de ses merveilleux éclats
Il ne reste rien ici-bas?
Je vous adjure, doux fantômes
Issus des sublimes royaumes
De cette fée au clair rayon
Qu'on nomme Imagination,
Clèves, Manon et *Virginie!*
Filles charmantes du génie,
Vous vivez encore et bien mieux
Que maints corps errants sous nos yeux.
Et toi surtout, aimable Grèce,
Pays d'éternelle jeunesse
Où les poëtes ravissants
Créèrent pour l'âme et les sens

Tant de dieux sous ton ciel bleuâtre,
Les Grâces blanches comme albâtre,
Cyprine au suave contour,
Et son fils, le riant Amour,
Corps divins, beauté rayonnante
Qui toujours notre vue enchante
Et jette au cœur le plus banal
Le sentiment de l'idéal.
En vain le temps fait son ravage
Et va moissonnant d'âge en âge
Les fleurs, les hommes, les cités,
Il vous a toujours respectés,
Et jusqu'au dernier jour du monde
La mort, cette pâle inféconde,
Épuisant sur vous vainement
Sa rage, avec étonnement
Verra les rêves purs de l'âme
Triompher de sa froide lame...
O toi, que la Réalité
Traite avec trop de dureté,
Douce mère de Poésie,
O merveilleuse fantaisie,
Laisse murmurer la raison,
Et, sans écouter sa chanson
Qui plaît tant au cœur du vulgaire,
Sur ton aile vive et légère
Porte-moi toujours au pays
Des chimères et des esprits! »

Inspiré de Keats, 1851.

A LA TRANQUILLITÉ.

Toi dont le nom brille comme l'azur
Et me plaît plus que celui de la gloire,
Tu sauras bien garder mon âge mûr
De toute intrigue et de toute œuvre noire.
Fille du vrai! dès mon printemps en fleur
Je t'ai chérie, et, te donnant mon cœur,
J'ai délaissé la barque et béni le rivage,
Épouvanté des bruits de la vague sauvage.

Qui cherche tard ton asile serein
Sent rarement l'effet de ta puissance;
Satiété, paresse, au cœur mondain
Offrent parfois ta bénigne apparence;
Mais, jeu moqueur! le cruel souvenir,
Le fol espoir vont bientôt assaillir
Le faux sommeil de l'âme inquiète et légère;
Une bulle est devant, mais un spectre derrière.

Pour moi, toujours aux prés verts, le matin,
Tu guideras mes pas d'une voix douce,
Et, dans l'ardeur des bleus étés, ta main
M'y construira quelque siége de mousse;
Puis quand le vent d'automne amassera
De l'ombre aux cieux blanchis par Cynthia,
La pensée en mon âme à l'accord moins rebelle
Reluira par tes soins blanche et calme comme elle.

Ame cherchante et cœur sensible, à toi
J'offre le tout, ô tranquillité pure!
Hélas! à l'heure où je rêve à part moi
De hauts destins pour la race future,
Je vois de loin et solitairement
Tout ce que font les hommes du moment,
Actes de meurtriers, de fourbes en délire,
Trop fous pour en pleurer, trop méchants pour en rire.

Imité de Coleridge, 1851.

RÉMINISCENCE.

« Vain espoir, inutile soin,
Ramper est des humains l'ambition commune,
C'est leur plaisir, c'est leur besoin. »

O Chénier! que ces vers marqués au noble coin
De ton âme sont vrais! Hélas! si la fortune
Eût prolongé tes jours au temps où nous vivons,
A voir nos lâchetés, nos peurs, nos trahisons,
Tu nous les redirais encor d'une voix rude...

La mort balaye l'homme et non la platitude.

1851.

L'ENFANT VAINQUEUR.

Au Louvre qui n'a vu cette statue antique,
Ce beau marbre où la main d'un maître de l'Attique
Fit éclore aux éclairs du ciseau triomphant
Un centaure emportant sur son dos un enfant?
L'homme-cheval a beau frapper du pied la terre,
Bondir et se cabrer, ses deux mains par derrière
Pendent en des liens, et l'enfant souverain,
Dans ses cheveux épais passant sa faible main,
Les tire hardiment et comme d'une rêne
S'en sert pour qu'à son gré le centaure le mène;
Et le monstre, pliant sur ses jarrets d'acier,
Obéit sans mot dire au petit cavalier.
Eh bien, je suis semblable à ce pauvre centaure
Qui porte, haletant, le tyran qu'il adore;
J'ai trouvé comme lui mon maître, mon vainqueur,
Dans une frêle enfant, au sourire moqueur,
Aux yeux noirs encadrés de blonde chevelure,
Aux cris impérieux... Et cette créature

De moi, comme de lui, fait tout ce qu'elle veut;
De ses moindres désirs mon cœur tendre s'émeut,
Et, fier de mes sueurs, dans ma course profonde
Pour elle, je le crois, j'irais au bout du monde.

Publié en 1851.

L'HISTOIRE DE STRATONICE

A PROPOS D'UN VAN DER WERF.

« Il est donc vrai, les yeux d'Érasistrate ont lu
Dans le cœur de mon fils son secret retenu!
La cause de son mal est enfin dévoilée,
C'est l'amour; et ce feu, dont son âme est troublée,
Ne pouvant par vertu s'épancher au dehors,
Est le poison caché qui le met chez les morts.
Stratonice! mon fils! O vieillard sans prudence!
A quoi pensai-je donc le jour où ma puissance
Força de vivre auprès d'un enfant de vingt ans
La beauté dans l'éclat de son riche printemps?
La jeunesse devait entraîner la jeunesse;
C'est la loi de nature, et bien fou qui se laisse
Aller à l'oublier... Mais las! pourquoi le cœur
Sous la neige des ans garde-t-il tant d'ardeur?
Éros, aveugle Éros, que tes flèches divines
Percent mal à propos les humaines poitrines!
Et comme en s'éloignant de leurs buts naturels

Elles plantent aux cœurs des désespoirs mortels!
N'importe, il ne se peut que l'infernal abîme
Engloutisse mon fils : dussé-je être victime,
Je rouvrirai ses yeux à la clarté du jour,
Car j'aime mieux sa vie encor que mon amour! »
Ainsi disait le roi pensif et solitaire
Au fond de son palais; et, les deux yeux à terre,
Comme un homme qui porte un orage en son sein
Et qui roule en son âme un douloureux dessein,
Il marchait... Cependant, sa course ralentie,
Sa figure moins sombre et moins appesantie,
Signalent une fin au trouble intérieur
Qui depuis un moment lui déchire le cœur;
Il a pris son parti... d'une façon soudaine,
Et sans annonce aucune il entre chez la reine.

Elle était seule, assise auprès d'un haut métier
Où son doigt se jouant, habile à marier
La soie et l'or, brodait fleurs de tapisserie.
Mais son âme plongeant dans une rêverie
Errait loin du travail délicat de sa main.
Qui pouvait l'égarer? Quel lieu proche ou lointain
Se trouvait embelli de sa douce présence?
C'est ce dont les dieux seuls avaient l'intelligence,
Eux qui connaissent tout. Devant elle arrêté,
Le roi la rend bien vite à la réalité.
« Princesse, pardonnez si contre mon usage
J'entre si brusquement : un pénible message
M'amène à vous; il faut revêtir vos habits
Les plus riches, couvrir votre sein de rubis
Et parer votre front du royal diadème;
Mon fils voudrait vous voir en cet éclat suprême
Avant que de mourir... » Ces mots inattendus,
Et les derniers surtout à dessein répandus,
Dans un émoi subit jettent la jeune femme

Jusqu'au fond de son cœur ils vont geler son âme
Et recouvrent de lis les roses de son front.
Le roi, qui voit l'effet, à repartir est prompt :
« Rassurez-vous, princesse, il n'est si bas encore
Qu'il faille perdre espoir et du dieu d'Épidaure,
Suppliants malheureux, déserter les autels.
Mais nous sommes aux mains des puissants immortels,
Et quand le ciel permet que le mal nous offense,
Nul ne sait comment peut finir notre souffrance.
Quoi qu'advienne, le vœu d'un malade est sacré
Et le fait d'un bon cœur est d'agir à son gré.
Peut-être qu'en suivant mon fils dans son caprice
Nous calmerons un peu ses douleurs. » — Stratonice,
Émue au dernier point de ces tristes propos,
Ne trouve pour réponse à dire que ces mots :
« Je suis votre humble esclave, et, toute pour vous plaire,
Seigneur, à vos désirs je saurai satisfaire. »
De ses femmes alors elle appelle l'essaim
Et, tremblante, confie à leur habile main
Les trésors onduleux de sa tête charmante.
On s'empresse. Les sucs que l'Arabie enfante,
Le cinname, le nard, oignent ses blonds cheveux,
Les perles, les rubis, entremêlant leurs feux,
Serpentent sur son sein. L'or pur de la couronne
Comme un vivant soleil ses tempes environne,
Et la pourpre de Tyr aux splendides reflets
Autour de son beau corps descend à flots épais.
On dirait, à la voir si brillante et si belle,
Qu'elle va présider quelque pompe nouvelle ;
Mais son triste regard et sa douce pâleur
Décèlent combien peu s'accorde avec son cœur
Tout ce luxe. Pourtant, la parure complète,
Elle envoie avertir Séleucus qu'elle est prête,
Puis d'un pied lent, timide, et lui battant le pouls,
Chez le prince malade elle suit son époux.

D'abord au premier bruit que produit la visite,
Le jeune languissant se renfonce au plus vite
Sous ses longs draps, et crie aux gardiens du palais
Qu'il ne veut voir personne et veut mourir en paix.
Mais lorsque jusqu'à lui la voix tendre d'un père
Pénètre, cette voix aussitôt le fait taire,
Et, remplissant son cœur d'un meilleur sentiment,
Il ordonne à ses gens d'ouvrir l'appartement.
Mais dieux! que devient-il, et combien il regrette
Son premier mouvement, lorsqu'en riche toilette,
Plus belle que jamais, approche de son lit
La reine! A son aspect, il se trouble, il pâlit.
L'iris brun de ses yeux fuit sous chaque paupière
Comme à l'éclat trop vif d'une grande lumière,
Puis il les rouvre et voit au chevet appuyé
Son père qui l'observe avec douce pitié.
« Mon fils, cette visite a de quoi vous surprendre,
Surtout l'air de la reine... Eh bien, veuillez m'entendre
Et vous saurez, enfant plus chéri que jamais,
Que nous vous apportons moins d'ennui que de paix.
Grâce à mes vœux ardents, l'auteur de toute chose
De votre mal caché m'a dévoilé la cause;
Vous aimez, et l'objet de vos graves soucis
Est ici devant vous, c'est la reine, ô mon fils!
Oui, c'est de sa beauté tout innocente et pure
Que vous avez reçu la fatale blessure;
Mais le père des dieux, qui vous veut ranimer,
Me révèle que seule elle peut vous calmer.
Je vous la livre donc, afin que Zeus par elle
Rende à vos traits pâlis leur flamme habituelle,
Que vos yeux égarés reprennent leur douceur,
Et qu'on revoie encor sur votre lèvre en fleur
Les rires et les chants dont votre voix aimée
Emplissait si souvent mon oreille charmée.
Prenez, et puissiez-vous dans ce triste univers

Vous enivrer longtemps du bonheur que je perds! »
Il dit, et, ce discours achevé non sans peine,
Il joint la main du prince à celle de la reine.

Qui pourrait exprimer juste les sentiments
Agités et divers de ces trois cœurs aimants?
Il faudrait pour bien rendre une scène aussi belle
Peut-être mieux encor que la main d'un Apelle,
Il faudrait le génie et l'organe divin
Des Muses de Sicile ou du Cygne latin...
Comme une jeune fleur par l'air chaud desséchée
Et qui, veuve d'éclat et la tête penchée,
Au tomber d'une pluie, au souffle d'un vent frais,
Se relève et retrouve aussitôt ses attraits,
De même au doux parler des lèvres paternelles
Antiochus reprend ses beautés naturelles.
La force lui revient : un léger incarnat
Ranime les pâleurs de son front délicat.
Étonnés, de son père à l'objet plein de charmes
Ses yeux errent d'abord, puis, s'emplissant de larmes,
Sur le sein paternel débordent à grands flots.
Tout immobile et blanche ainsi que du paros,
Et croire ne pouvant ses yeux et ses oreilles,
Tant elle entend et voit de choses sans pareilles,
Stratonice a le cœur tremblant, battant si fort
Qu'il lui semble qu'il va se briser dans l'effort;
Cependant, bouche close et la tête baissée,
Elle laisse sa main où le roi l'a placée...
Quant à lui, l'œil au ciel, il est auprès des dieux,
Les implorant encor pour ces deux cœurs joyeux.

Écrit en 1852. Publié en 1856.

UN TABLEAU DE KAREL DUJARDIN.

A M. CHARLES FOURNIER.

C'est en été, le soleil se couchant
Rougit le ciel, et sa pourpre divine
Éclaire un toit de chaume, au front penchant,
Dont le mur craque et menace ruine.
Devant la porte, au bord du grand chemin,
Se tient assise une humble paysanne
Qui, les bras nus et la quenouille en main,
Finit sa tâche avant que le déclin
Du jour pâli l'enferme en sa cabane.
A terre sont, à ses pieds étendus,
Un jeune chien gardien de la chaumine,
Puis une vache aux grands yeux doux fendus
Qui lentement et saintement rumine.
Deux chevreaux blancs, accroupis et repus
Comme elle, font leur sieste sur la dure,
Près d'un garçon dont les habits velus

D'un pastoureau dénoncent la figure.
Tel est le groupe : il est simple, indigent,
Et pourtant rien n'y déplaît, tant nature
Embellit tout d'un regard indulgent
Et fait au pauvre une riche parure.
Est-ce tout? Non, au large du sentier,
Venant du fond brumeux de la campagne,
Les quatre fers d'un bon genet d'Espagne
Se font entendre, et, ferme en l'étrier,
On voit passer un jeune cavalier.
Soudain, la femme, avec un soin honnête,
Retient son chien qui voudrait aboyer;
Le bergeret, plaintif, penchant la tête,
Près du cheval, élève son chapeau
Et fait au maître une douce requête.
Puis, pour finir cet aimable tableau,
Parfait de ton, de dessin et de trame,
Un dernier trait, et certes le plus beau,
Vous touche au cœur et vous pénètre l'âme :
C'est du sommet de son bel animal,
Frappant du pied la terre qui résonne,
Tranquillement et d'un air amical
Le cavalier qui tend la main et donne.

Au Louvre, 1852.

L'ÉPITAPHE.

IDYLLE DANS LE GOUT DU POUSSIN.

A ÉTIENNE DELÉCLUZE.

Quand les deux voyageurs parvinrent au bois sombre
Où la route tournait et s'enfonçait dans l'ombre,
Ils virent devant eux se dresser un tombeau
Sur le bord du chemin. A cet aspect nouveau
S'arrêtèrent leurs pas, et vers la blanche pierre
Leur regard aussitôt dirigea sa lumière.
Cette tombe était simple, exempte d'ornement,
Mais non pas d'élégance. Autour du monument
Le lierre tortueux aux feuilles anguleuses
Avec grâce nouait ses guirlandes nombreuses;
On eût dit qu'il voulait avec ses lacs flottants
Le garder pour toujours des injures du temps.

« Lycas, dit Palémon, voici des caractères
Qui percent à travers le noir feston des lierres;
Sans doute que leurs traits à notre œil curieux
Diront quel est le corps enfoui dans ces lieux;
Voyons, déchiffrons-les : en les lisant peut-être
Trouverons-nous un nom que nous pûmes connaître. »
Et, de son bâton blanc écartant les rameaux,
Le jeune voyageur lut hautement ces mots :

« Ici repose Hélène,
Les grâces et l'orgueil de ce petit hameau;
Près d'Alcime, inhumée en un même tombeau,
Elle dort calme et sereine.
Trente ans il adora son cœur et sa beauté
D'une flamme toujours nouvelle,
Et jusqu'au dernier jour de sa vie, enchanté
Des regards de la belle,
Mortelle il l'honora comme une déité. »

« Eh bien, dit Palémon achevant la lecture,
Que penses-tu, Lycas, de cette sépulture,
Et de ces heureux morts racontant aux passants
Que d'un fidèle amour ils s'aimèrent trente ans
N'est-ce point, sur mon âme, un démenti superbe
Donné par le hasard à ce chanteur imberbe,
Qui, l'autre soir, assis aux genoux de Daphné,
Disait que pour changer d'amour l'homme était né;
Que tout au changement tendait en la nature;
Que Cybèle changeait trois fois l'an de parure,
Et que l'astre des nuits, dans le ciel voyageant,
Sous différents aspects montrait son front d'argent;
Qu'ainsi l'homme devait imiter cet exemple
Et faire de son cœur un haut et large temple,
Où, changeant tour à tour de culte et de beautés,
Sa lèvre encenserait mille divinités? »

Lycas, les yeux fixés au cippe funéraire,
Ne disait mot; pourtant, relevant sa paupière
Et laissant de son sein échapper un soupir,
Il fit à travers bois ces accents retentir :
« Ce que je puis répondre, ami, c'est que j'envie
De ces morts inconnus la longue et douce vie,
Et que j'aurais voulu qu'en leur bonté les dieux
M'eussent brûlé le cœur avec de pareils feux.
Dans ce monde d'un jour, où toute chose passe
Plus promptement qu'oiseau qui traverse l'espace,
Où l'homme des plaisirs atteint vite le bout
Et du miel le plus pur a bientôt le dégoût,
Tout ce qui dure est beau. L'amour, l'amour profonde
Qui résiste trente ans aux épreuves du monde,
Aux coups de la fortune, aux outrages des ans,
A la destruction des appas séduisants
Et tous les ondoîments de l'humain caractère,
N'est pas, à mon avis, le fait d'un cœur vulgaire,
Mais d'une âme d'élite en laquelle est entré
De l'éternel amour un rayon vénéré.
Honorons, Palémon, honorons la constance :
C'est la vertu des dieux, et celle dont l'absence
Se fait le plus sentir chez les pauvres humains.
Ainsi donc, à ces morts donnons à pleines mains
Des fleurs, bien que les fleurs n'aient que de courtes vies ;
Elles leur marqueront nos tendres sympathies,
Et, répandant sur eux des souffles embaumants,
Réjouiront encor leurs doux mânes aimants. »

Palémon l'écoutait, et, dans le fond de l'âme
Approuvant ce discours plein d'accent et de flamme,
Il ajoute ces mots : « Oui, je le crois, l'amour,
L'amour vrai ne sera jamais l'amour d'un jour.
Mais, heureux celui qui dès la fleur de jeunesse
Dirigea noblement les feux de sa tendresse,

Et trouva par le monde un cœur égal au sien
Pour ensemble former un éternel lien!
Hélas! c'est une chance, et faveur peu commune,
Que de rares mortels en goûtent la fortune
Dans les milliers de cœurs que l'on voit ici-bas
S'attirer et se prendre au leurre des appas! »

Soudain les deux amis s'inclinent vers la terre
Et cherchent quelques fleurs sur la verte lisière
Du bois sombre. Bientôt la lavande, le thym,
L'iris et le muguet deviennent leur butin.
Alors, des purs trésors que le sol abandonne
Ils tressent avec art chacun une couronne;
Puis aux rameaux courbés d'un blanchâtre bouleau,
Qui balance sa tête au-dessus du tombeau,
Ils les pendent, et puis, contents de leur hommage,
Ils reprennent tous deux leur route sous l'ombrage.

Écrit en 1852. Publié en 1855

SAINT GEORGES APRÈS LA VICTOIRE.

AU PEINTRE ZIEGLER.

Le combat est fini, la vierge est délivrée,
Et le monstre, abattu par la lance acérée,
Troué de part en part et noyé dans le sang,
Laboure en vain le sol de son ongle impuissant.
Pâle encor de la lutte et des bruits de l'écaille,
Avant d'abandonner le lieu de la bataille,
Sur l'ennemi vaincu, du haut de son coursier,
L'éphèbe au casque d'or jette un regard dernier...
Certes le vert dragon était informe, horrible,
Des plus vils éléments un mélange terrible;
Son souffle empoisonné partout corrompait l'air,
Et sa gueule d'acier dévorait toute chair;
Et cependant, à voir cette méchante vie
Dans les convulsions d'une atroce agonie

Se tordre pour atteindre à l'éternel repos,
Un éclair de pitié glisse au cœur du héros.
Il voudrait, oublieux du monstre et de ses crimes,
Et des maux endurés par ses mille victimes,
Que les grands coups de fer qui le mirent à bas
D'un seul choc eussent pu lui donner le trépas.
Il souffre de sa mort... plus encore, il va même
De sa création à sonder le problème,
A demander pourquoi tant d'instincts venimeux;
Et, n'en pouvant percer le motif ténébreux,
Il s'éloigne pensif, l'œil aux célestes plaines,
Et sur son blanc coursier laissant flotter les rênes.

Écrit en 1852. Publié en 1857.

LE CHÊNE ET L'INSECTE.

Un petit papillon, niché sur le feuillage
D'un chêne, l'entendait murmurer ce langage :
« Frêle avorton de l'air, qui te poses sur moi,
Qu'est auprès de mon corps un être tel que toi?
Vois, les mains se tenant, six bûcherons à peine
Enserrent de mon fût la rondeur souveraine;
Des monts de l'horizon j'égale la hauteur,
Et les vents dans mon bois arrêtent leur fureur.
— C'est vrai, dit celui-ci, je ne suis qu'un atome,
Un petit rien perdu dans le vaste royaume
De tes épais rameaux; cependant, tel qu'il est,
Mon sort plus que le tien me rend fier et me plaît,
Car, enchaîné toujours aux terres paternelles,
Tu n'en saurais bouger, tandis que sur quatre ailes
Librement je m'élance, et, léger, glorieux,
Plus que toi je m'élève et m'approche des cieux. »

Forêt de Compiègne, 1851.

UNE PAGE D'UN VIEUX LIVRE.

A ÉMILE DESCHAMPS.

Heureux les amoureux, surtout quand leur amour
Des oiseaux du printemps a l'espace et les ailes,
Et quand, libre comme eux au terrestre séjour,
Il n'y rencontre point de barrières cruelles!
Heureux les tendres cœurs dont aucun mur fâcheux
N'arrête les soupirs et n'entrave les feux!

Hélas! tel n'était point le fortuné partage
De l'aimable Clairette et de son cher amant,
Ces deux enfants de rois, beaux enfants du même âge,
Qui dans un noir donjon expiaient durement
Le bonheur d'être jeune et la douceur extrême
De s'être dit un jour l'un à l'autre : « Je t'aime! »

Se voyant séparés, ils se croyaient perdus,
Et le feu de leurs yeux s'éteignait dans les larmes.

L'une pensait que l'autre en des pays ardus,
Lointains, avait suivi de méchants hommes d'armes;
L'autre, que son amie au fond de quelque tour
Allait se consumant de tristesse et d'amour.

Et tous deux déploraient leur pénible existence;
Tous deux priaient le ciel de finir leurs tourments,
D'abréger par la mort la trop longue distance
Que la haine mettait entre leurs cœurs aimants;
Car en ce gentil monde à quoi bon est la vie,
Si l'amour n'y peut point contenter son envie?

Un soir de mai, pourtant, par un hasard du sort,
Clairette s'échappa de sa prison obscure,
Et, trouvant une brèche au mur du château fort,
Entra dans le jardin qui servait de ceinture.
Là, voyant un rosier au front large et fleuri,
Comme une biche au bois elle en fit son abri.

Le ciel était serein, blanche luisait la lune,
Et roses embaumaient les airs silencieux:
Clairette au doigt rosé, Clairette en cueillit une,
Et dit plaintivement en y fixant les yeux :
« Ah! pourquoi donc l'ami que je cherche et je pleure,
Comme elle, près de moi n'est-il pas à cette heure?

Hélas! j'aimerais tant lui donner cette fleur!
Mais le destin ne veut, il a déjoint nos âmes;
Telles que sombres nefs, au souffle du malheur
Elles errent; pourtant, en dépit de ses trames,
Je ferai tant, qu'un jour fortune me rendra
L'idole de mon cœur, ou douleur me tûra. »

Comme la belle ainsi parlait, sa plainte amère
Monta jusqu'aux barreaux d'un prisonnier voisin,

Qui, croyant retrouver l'accent d'une voix chère,
Bondit à sa fenêtre et s'écria soudain :
« Sainte Vierge, rêvé-je! O voix suave et tendre!
Clairette, est-ce bien vous, vous que je viens d'entendre?

— Oui, doux ami, c'est moi; c'est Claire, vos amours,
Reprit-elle, en quittant sa cachette odorante;
C'est Claire qui vous cherche et vous aime toujours,
Et toujours aimera tant que sera vivante;
Par miracle, j'ai pu sortir de la prison
Où vos mauvais parents me tenaient sans raison. »

Quand Florent reconnut la voix de son amie,
Il en fut si joyeux qu'il oublia ses maux;
Il eut l'âme surtout profondément ravie
De la savoir au monde et non dessous les eaux,
Comme son père, hélas! par une astuce noire,
Avait, depuis un temps, voulu lui faire croire.

« O Clairette, fit-il, votre lèvre à mon cœur
Chante plus doucement que le plus doux ramage;
Mais, pauvre oiseau sorti des rets de l'oiseleur,
Où pensez-vous trouver abri contre sa rage?
Car si mon père apprend que vous venez de fuir,
Et s'il peut vous ravoir, il vous fera mourir.

— Las! mieux vaudrait pour moi périr de sa main dure
Que de garder la vie en l'état où j'étais,
Toujours seule, en des murs froids comme sépulture,
Et ne pouvant vous voir ni de loin ni de près.
Qu'il vienne donc, ce père, et j'aurai l'heur extrême
De mourir écoutant la voix de ce que j'aime!

— O Claire, mon amour, pourquoi parler ainsi?
Cueillez-moi dans le pré plutôt quelque fleurette,

Ces roses dont l'odeur pénètre jusqu'ici,
Et qui, venant de vous, charmeront ma retraite.
Ce sera grand soulas pour mon cœur empêché
D'avoir aux mains l'objet par votre main touché. »

Clairette sur-le-champ alla cueillir des roses,
Et, l'arbre dépouillé de l'ornement divin,
Elle fit à Florent passer les douces choses
Par l'étroite fenêtre ouvrant sur le jardin.
Et lui, les recevant de sa chère maîtresse,
Donnait à chaque fleur un baiser plein d'ivresse.

Mais bientôt ce ne fut assez de ce plaisir,
Car plus amour obtient et moins amour est sage;
Il voulut donc encore essayer de saisir
La blanche main de Claire à travers le grillage,
Afin de ressentir, dans un doux pressement,
De son cœur éloigné le divin mouvement.

Et le voilà plongeant son bras par la fenêtre,
Vers Clairette tendant aussi le sien d'en bas;
Mais, quel que fût le nerf que chacun y pût mettre,
Leurs doigts, leurs doigts tremblants ne se joignirent pas.
Trop haut était le mur, trop épaisses les pierres,
Ce qui fit de leurs yeux tomber larmes amères...

Pauvres et chers enfants! que de fois en lisant
Le récit de vos maux dans la vieille chronique,
J'ai reporté mon âme aux heures d'à présent,
Et tiré de mon cœur un soupir sympathique
Pour ceux qui, tels que vous, au printemps de leurs jours,
Sentent l'éloignement désoler leurs amours!

Il n'est plus, il est vrai, de murailles hautaines
Pour contenir le feu des cœurs récalcitrants,

Plus de donjons armés, de geòles souterraines
Et de bourreaux cruels aux ordres des parents;
Le temps a renversé, dans sa course infinie,
Tous ces noirs instruments d'ignoble tyrannie.

Mais, hélas! il n'a pas détruit les vils penchants,
La vanité du nom, l'orgueil de la fortune,
L'avarice au cœur sec, l'envie aux yeux méchants;
Que le bonheur d'autrui constamment importune,
Et pour les délicats les chaînes de l'honneur,
Plus pesantes cent fois qu'un cachot sans lueur.

Aussi toujours est-il dans les champs de ce monde
Bien des êtres martyrs de dures volontés,
Bien des cœurs désunis par la haine profonde,
Consumant dans l'exil leurs beaux jours attristés,
Et, malgré le ciel pur et la terre splendide,
Étouffant dans l'espace et mourant par le vide;

Bien des âmes enfin n'aspirant qu'à sortir
D'un monde si fatal et si gênant pour elles,
Et demandant sans cesse en leur sombre désir
Ta bienvenue, ô mort, et le vent de tes ailes,
Pour pouvoir à jamais, sous les célestes yeux,
Librement se rejoindre aux campagnes des cieux.

Pierrefonds, 1851. Publié en 1857.

LA COURSE DU CERF.

En chasse! en chasse!
L'aurore efface
L'ombre des bois
Sous le feu de ses doigts.
En chasse! en chasse!
Et que l'on fasse
Au son du cor
Lever le cerf qui dort.

Il a quitté sa couche de verdure,
Et ses grands bois aux feuillages mouvants;
Il a baissé sur son dos sa ramure,
Jeté ses pieds comme une flèche aux vents.

En chasse! en chasse
Que le chien fasse
Par tous les bois
Retentir ses abois.

En chasse! en chasse!
Et dans l'espace
Au bruit des cors
Suivons le cerf dix-cors.

Il court, il court à travers les montagnes,
Les bas coteaux, les plaines, les vallons;
Et les grands monts, les coteaux, les campagnes,
Tout disparaît sous l'éclair de ses bonds.

Tayaut! la chasse
Est sur la trace;
Les monts, les bois
Répètent les abois.
Tayaut! la chasse
Est sur la trace;
Clairs sons du cor,
Soutenez notre essor!

Mais le jour baisse, et du cerf intrépide
Le pied fléchit bien loin des lieux connus;
Ses faons légers, ses bois, son eau limpide,
Tout ce qu'il aime, il ne le verra plus.

Hourra! la chasse!
La bête est lasse;
Les chiens en voix
Augmentent leurs abois.
Hourra! la chasse!
Allons! qu'on fasse
Mugir plus fort
Et la trompe et le cor!

Le voilà pris. Ah! la pauvre victime!
Devant les chiens et leur assaut vainqueur

Il pleure, et l'homme, à ce transport sublime,
Sent le plaisir redoubler dans son cœur.

Vive la chasse!
Cernons la place;
Le roi des bois,
Le cerf est aux abois.
Vive la chasse!
Et que l'on fasse
Par chaque cor
Sonner le chant de mort.

O Créateur! père de la nature,
Comme aux saints jours ne verra-t-on jamais
Sous les grands arcs de la douce verdure
Bêtes et gens vivre et mourir en paix?

Gloire à la chasse!
Rentrons en masse
Boire à nos droits
Sur le prince des bois.
Et toi, vorace
Meute de chasse,
Au bruit des cors
Va déchirer son corps.

Pierrefonds, 1854.

LES NUAGES.

Le soleil à grands flots épanchait sa lumière
Dans l'orbe étincelant de la voûte d'azur,
Et, comme aux premiers jours, nulle obscure matière
De l'éther ne tachait l'océan calme et pur.

De même que l'on voit sur une mer profonde
Luire une blanche voile à l'horizon lointain,
De même un blanc flocon dans le bleu qui l'inonde
Apparait balancé par le souffle incertain

Du zéphyre... Bientôt au premier point semblables
Surgissent d'autres points; puis, d'instants en instants,
Mille et mille flocons, en troupes innombrables,
Bondissent dans l'azur comme des agneaux blancs.

Peu à peu ces fragments grossissent, des montagnes
Dressent leurs fronts de neige à la cime des cieux,

Tandis que, tout au bas, de profondes campagnes
Étalent leurs blancheurs autour de beaux lacs bleus.

O lacs! qui ne voudrait sur les brises légères
S'en aller parcourir vos tranquilles beautés,
Et respirer l'odeur des roses printanières
Qui paraissent fleurir sur vos bords enchantés?

Peut-être y verrait-on ces formes angéliques
A l'aile rouge et verte, au lin éblouissant,
Que, si souvent jadis, en ses courses pudiques,
L'œil d'Ève rencontrait au paradis naissant!

Peut-être entendrait-on les harpes fraternelles
D'un chœur de séraphins qui, descendu des cieux,
Se fait l'écho charmant des lyres immortelles
Qui chantent au Seigneur l'hosanna glorieux!

On sent que près de vous le calme et l'innocence
Habitent, et que là l'unique passion
Est le désir du bien et, dans sa pure essence,
Du vrai beau l'éternelle et sainte vision...

Mais ces grands lacs d'azur et leurs blancs paysages
Sont bientôt animés par des reflets plus chauds;
Le soleil et les vents, confondant leurs images,
Amènent dans les airs des spectacles nouveaux.

On dirait tout d'un coup que de ses mains divines
Le chantre de Reggio, l'Homère ferrarais,
Pour les enchantements de nouvelles Alcines
Vient de remplir le ciel de superbes palais.

Ce ne sont que remparts de jaspe et de porphyre,
Que colonnes d'albâtre aux chapiteaux dorés,
Que portiques à jour dont l'aile du zéphyre
Caresse en se jouant les frontons colorés :

Palais toujours ouverts aux fièvres amoureuses,
Asiles des plaisirs où les victorieux,
Endormis sur le sein des Armides heureuses,
Vont oubliant le monde et leurs faits glorieux.

L'œil se perd à compter les nombreuses merveilles
Qu'illumine à leurs pieds la lumière du jour,
Pelouses de bleu tendre, odorantes corbeilles,
Et bosquets de lilas qui frémissent autour.

Ah! bien que vous soyez moins nobles et moins pures
Que les premiers tableaux à nos yeux présentés,
O belles visions, blondes architectures,
Palais, jardins d'amour, restez, longtemps restez!

A vos vives splendeurs un esprit de jeunesse
S'attache, et, rappelant ses beaux jours révolus,
Sous vos riches parvis notre âme avec ivresse
Refait des rêves d'or qui ne reviendront plus.

Mais le vent de nouveau trouble ces harmonies :
Adieu, charmants effets! Comme en un sol tremblant
Les chapiteaux rompus, les colonnes ternies,
Arbres, jardins, palais, tout tombe et va croulant.

A leur place, des monts, des roches entassées
Sans ordre, et sur leurs flancs sauvages, entr'ouverts,
Des abîmes profonds d'où, par instants lancées,
Partent en ondoyant les flèches des éclairs,

Les antres de Lemnos qu'un feu rougeâtre allume.
Entendez-vous le bruit des Cyclopes nerveux?
Sous les coups redoublés des marteaux sur l'enclume
Se façonne et se tord le tonnerre des dieux.

Il est fait, il est fait l'instrument redoutable,
Le faisceau destructeur au multiple aiguillon;
Tremblez, pâles mortels! et que tout cœur coupable
De ses actes mauvais demande le pardon!

Il est fait, le voilà qui perce la nuit noire
Et met le voile épais des grands cieux en lambeaux
Avec un tel fracas, qu'à ce bruit l'on peut croire
Que les morts éveillés vont sortir des tombeaux.

Pluie et vent, flamme et feu, grêle, trombe, tonnerre,
Jamais homme ne vit pareil ébranlement;
Jamais on n'entendit, dans la céleste sphère,
La voix des dieux mugir plus effroyablement.

Non, jamais, si ce n'est à l'heure d'épouvante
Où sur les hauts sommets du grand Himalaya,
Voyant fuir des Dévas la milice vaillante
Devant les compagnons du monstrueux Vritra,

Indra vint, dieu du jour, et, de son triple foudre
Frappant le fier démon et ses hardis guerriers,
En fit pleuvoir les corps sur la terrestre poudre,
Comme au souffle du vent des feuilles de palmiers;

Ou si ce n'est encor dans ce jour de tempête
Où le Titan de Corse, acculé dans son fort,
Aux vieux dieux de l'Europe osant lui tenir tête
Disputait ses destins abandonnés du sort;

Jour terrible, où le sol comme une mer de flammes
Tonnait et flamboyait, et comme lui le ciel
Flamboyant et tonnant voyait des milliers d'âmes
S'envoler et se perdre en son gouffre éternel;

Jour néfaste! et pourtant, si j'en ai bien mémoire,
Ce jour-là fut suivi d'un jour moins attristé;
Aux vaincus, en mourant, cette tourmente noire
Légua quelques rayons de ton ciel, Liberté!

Oh! puisse-t-il en être ainsi du vaste orage
Qui semble replonger l'univers au chaos!
Puisse-t-il arriver que bientôt se dégage
De l'ombre un signe heureux de calme et de repos!

Espérons, le vent tourne : à son souffle, moins sombres,
Les flottantes vapeurs éclaircissent leurs rangs;
Comme glaives de feu qui découpent les ombres,
Moins souvent les éclairs agitent leurs tranchants;

Le roulement profond de la voix du tonnerre
Devient de plus en plus rare, sourd et lointain;
On dirait quelque tigre à la fauve crinière
Regagnant son désert, assouvi de butin.

Bientôt des coins d'azur s'entr'ouvrent dans l'espace,
A travers eux se glisse une blanche clarté;
Ils grandissent, des cieux le voile impur s'efface
Et l'œil du jour renaît dans toute sa beauté.

Oh! comme sa splendeur est douce à la nature!
Comme ses purs rayons reverdissent les champs!
Comme l'oiseau, longtemps muet sous la verdure,
S'égaye et les salue avec ses plus doux chants!

Et l'homme, qui se sent raviver la paupière,
Bénit d'un cœur plus chaud l'éclat inattendu :
O soleil! il chérit plus qu'avant ta lumière,
Comme un bien qu'il retrouve et qu'il croyait perdu.

Souvenir de Pierrefonds, 1854.

A JEANNE DARC.

C'est là que tu tombas, héroïne au cœur bon,
Victime du malheur et de la trahison;
C'est là que commença ta cruelle agonie,
Qui devait s'achever au feu d'un incendie.
Horreur! Depuis ce jour pourtant la France en pleurs
A couronné ton nom de sublimes honneurs;
Sainte fille, en maints lieux s'élèvent tes statues,
Et tes vertus partout, sur les cordes tendues
Des lyres, sonnent haut... C'est juste, mérité;
C'est le bon mouvement d'une société
Réparant de son mieux le forfait exécrable
D'un pouvoir étranger. Mais, ô vierge admirable,
Pour toi qui tant souffris, ces hommages, hélas!
Ne sont que pur néant, car tu ne les sens pas...
Heureusement que Dieu dans son giron immense
Te garde avec la vie une autre récompense.

Ville de Compiègne, 1854.

TROIS FAITS

DE LA GUERRE DE CRIMÉE.

I.

..... DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS.

Sitôt que le canon eut sonné la bataille
Et dans les champs d'Alma fait pleuvoir la mitraille,
On vit les régiments d'Écosse aux noirs plumets
Lentement s'avancer au-devant des boulets.
Ce n'était ni tambour, ni trompette bruyante,
Qui conduisaient leurs pas à la fête sanglante,
Mais l'humble cornemuse, amour du montagnard,
Exhalant dans les airs son accent nasillard.
Or, tout en avançant, le canon faisait rage,
Et ceux que le boulet moissonnait au passage,
Malheureux mutilés, pauvres corps en débris,
Ils rendaient l'âme encore aux doux chants du pays.

II

UN AFFREUX JEU DU SORT.

Ils étaient bien sept cents sur la frégate armée.
Bons soldats et marins, tous allaient en Crimée
Soutenir bravement l'honneur de nos drapeaux;
Mais la mort, jalousant leurs destins de héros,
Courut au-devant d'eux... Une nuit, la tourmente
Les ensevelit tous dans l'abîme des flots,
Tous... O terrible jeu du sort avec les mots,
La frégate portait le nom de *Sémillante!*

III

A PROPOS DE LA MORT DU TZAR NICOLAS.

On raconte qu'un jour un homme au cœur pieux,
Le long du Tigre errant, fit rencontre en ces lieux
D'un crâne plein de vers, et dont la bouche morte,
Tout à coup s'entr'ouvrant, lui parla de la sorte :
« J'étais jadis un roi magnifique et puissant,
Au front de qui brillaient l'or et le diamant.
Favorisé du ciel et de mon bon génie,
L'Iran je dévorai; de la Caramanie
J'en voulus faire autant, mais le ver du tombeau
Soudain me dévora la pulpe du cerveau...

De ton entendement ouvre bien les oreilles,
Et si tes vains désirs couvaient choses pareilles,
Le sage avis d'un mort, alors y pénétrant,
Rabattrait ton orgueil... Ami, Dieu seul est grand ! »

1855.

LA TOUR DE SAINT-MATHURIN.

AU PÈRE GRÉGOIRE SHOUWALOFF.

Encore un vieux débris des âges monastiques
Dont la splendeur émeut; encor des fûts gothiques
Où le souffle des vents nuit et jour vient gémir,
Et qui tirent de l'âme un pieux souvenir.
Ils vous disent que là, sur ces restes de dalles
Épars, et sous l'arceau des voûtes colossales
Qu'un art pur et savant éleva jusqu'aux cieux,
Vécurent des humains, calmes, silencieux,
Qui, regardant plus loin que la terrestre rive
Et la vie estimant une onde fugitive,
Eurent pour aborder à des destins meilleurs
Bien plus de confiance en l'espoir de leurs cœurs
Qu'en toutes les raisons des plus puissantes têtes.
Là fut un noble port où, lassé des tempêtes
Plus d'un pauvre noyé vint essuyer ses jours.
Là, réchauffant son âme au feu des saints amours,

Plus d'un en ressortit plein de nouveaux courages,
Pour retenter encor la vie et ses orages.
Aujourd'hui c'en est fait du refuge sacré,
Le divin oasis est morne et délabré;
La mousse et le lierre en couronnent le faîte;
Les corbeaux à grand nombre y trouvent leur retraite,
Et le temps, chaque jour, dans son vol incessant,
D'un coup d'aile en détache une pierre en passant.
Qu'importe! l'ouvrier qui laboure la plaine
Entend-il le fracas de sa chute soudaine?
Que lui fait le travail de la destruction
Sur cette masse où l'art épancha son rayon?
Pour lui le vide est là. Tandis que sous la lame
De son coutre luisant le sol fume et s'entame,
Il voit le flot de vie entrer au noir sillon
Avec l'air, et l'espoir d'une riche moisson
Est le rêve charmant que son âme caresse.
Quant à ce corps d'église et sa tour en détresse,
Ce n'est que le débris d'un ancien monument
Bâti pour la démence et le désœuvrement.
La vie! elle n'est plus dans les lieux où l'on prie,
Mais où l'homme combat le sol avec furie,
Pour en faire couler des torrents de plaisir
Sur tous les corps mortels exhalant un soupir.
O race de nos jours, à la fiévreuse audace,
O rudes conquérants du temps et de l'espace,
Couvrez le globe entier de vos routes de fer,
Et sous la gueule en feu de vos dragons de mer
Maîtrisez les assauts de la vague écumante,
Épuisez les venins de la terre fumante
Et muselez la foudre à nos regards surpris,
C'est votre œuvre, c'est bien!... Mais soyez sans mépris
Pour les nobles travaux du pieux moyen âge.
De loin il peut sembler perdu dans un nuage
Et tout enseveli dans des langes grossiers

De misère ignorante et de faits meurtriers;
Cependant cette époque en puissance féconde
Ne fut pas sans profit pour la grandeur du monde,
Car elle fit jaillir de son sein obscurci
Ce que nous n'avons pas surpassé jusqu'ici,
Ces trois sublimités des choses idéales :
Le livre de Gerson, Dante et les cathédrales.

Larchant, 1856.

LES FEUILLES DU TREMBLE.

ÉLÉGIE DANS LE GOUT DE SIMONIDE.

A AUGUSTE LACAUSSADE.

LE PROMENEUR.

Pauvres feuilles du tremble à l'attache légère,
Soit tempête ou zéphyr, le long des blancs rameaux
Toujours vous remuez, et jamais le repos
Ne succède pour vous à la tourmente amère!

LES FEUILLES.

Hélas! l'homme a-t-il eu jamais d'autre destin?
Poëte, comme nous il s'agite sans fin.
Écoute les vieux temps; leur voix charmante ou rude
Ne confirme que trop cette similitude.

Oui, quoique en leur printemps toujours les vains mortels
N'aient rêvé que grands buts et plaisirs éternels,
Dès que l'âge, courbant leurs têtes chevelues,
Vint recouvrir leurs fronts de la blancheur des nues,
A trois pas de la tombe et devant les cyprès,
Ils modulèrent tous l'hymne des noirs regrets.
Tous ont dit : « Voyageurs aux plaines de la vie,
Jamais nous n'avons bien satisfait notre envie,
Toujours notre désir, comme un trait mal lancé,
Est resté loin du but, ou l'a trop dépassé.
Le prix ne valait pas la lutte fatigante,
Le rameau triomphal la bataille sanglante.
Quelle course à travers les soucis et les peurs,
Les nuits blanches, les jours écrasés de labeurs,
Les chemins pleins de fange ou les routes obscures,
Et les remords, buissons aux cuisantes blessures,
Pour atteindre, après tout, un objet aussi vain
Que la plume emportée aux ondes du ravin,
Et plus vite perdu que la neige fondante
Dans une main d'enfant resserrée et brûlante :
Amour, gloire, richesse! » Et tous, en leur retour
Sur les faits d'ici-bas, se sont dit tour à tour :
« Où donc étaient nos yeux en commençant la route?
Comment, les écartant de la céleste voûte,
N'apercevions-nous pas que c'était aux lieux hauts
Que planait le seul bien qui donne le repos,
Le calme vrai, celui qui n'est point à surface,
Et dont l'âme jamais ne s'indigne et se lasse? »
Et tous, en confessant l'auguste vérité,
Ils regrettaient pourtant leurs jours d'anxiété,
Les tribulations de leurs moments d'ivresse,
Car ces peines étaient celles de leur jeunesse.
Ils regrettaient le temps où, jaloux de renom,
Et pour en conquérir par l'art ou l'action,
Ils foulaient rudement au vent de calomnie

Un sol tout hérissé des piéges de l'envie;
Ils regrettaient le temps où sous vingt cieux divers,
Aux soleils des étés, aux glaces des hivers,
Ils s'usaient à chercher, de naufrage en naufrage,
Sur les flots ondoyants, la fortune volage;
Enfin, quoique les feux de l'amoureuse ardeur
Eussent tout consumé les fibres de leur cœur,
De longs pleurs ils versaient sur cette vaine cendre,
Comme avides encor d'aimer et se reprendre
Aux rosiers de Cythère, au risque de rougir
De leur vieux sang les fleurs qu'ils y pourraient cueillir.
O de l'esprit humain terrible inconsistance!
O flamme toujours folle et qui toujours balance
Sa pointe à tous les vents! Essence qui jamais
Ne sait ce qu'elle veut, ni pleinement la paix
Ni pleinement la lutte, et qui, bien que lassée
Des choses de la terre, en garde la pensée
Et va toujours pleurant ses tourments anxieux,
Tout en les maudissant et désirant les cieux!
O triste, triste sort d'un rayon de lumière
Descendu des hauteurs de la céleste sphère,
Et pour le court éclair de trois jours enfoui
Dans l'étroite prison qu'on nomme le fini !...

Voilà ce qu'avant toi les poussières humaines
Qui peuplent le fond noir des cités souterraines
Ont dit et soupiré sur cent modes divers,
Dans le parler commun, ou la langue des vers;
Et voilà ce qu'aussi, recommençant ton rôle,
Les races qui viendront te pousser par l'épaule
Pour te précipiter aux gouffres de la mort
Comme elles rediront d'un éternel accord.
Peut-être on changera quelques notes au thème,
Mais le fond attristant sera toujours le même,
Et ce thème plaintif, ces lamentations,

De générations en générations,
Passeront jusqu'au jour où la terrestre masse,
Arrivée à son but, se fondra dans l'espace,
Comme la bulle d'eau qu'enlève aux flots mouvants
Et disperse dans l'air l'aile folle des vents.

LE PROMENEUR.

Pauvres feuilles du tremble à l'attache légère,
Je le vois trop, hélas! nos destins sont égaux
Tournez, agitez-vous... Comme à vous, le repos
Ne nous arrivera qu'en jonchant cette terre.

Bords de la Seine, à Valvin, 1856.

UN

QUART D'HEURE DE MISANTHROPIE.

O biche légère et farouche
Qu'à travers la grande forêt
Je trouble sur ta verte couche
Et fais échapper comme un trait,
Fuis, fuis du pas le plus agile
Le triste auteur de ton effroi,
Et vers un fourré plus tranquille,
Moins accessible, élance-toi !
Heureuse bête, la nature
T'y donnera, comme en ces lieux,
Une facile nourriture,
Un charmant abri de verdure
Et le calme délicieux.
Puis tu retrouveras peut-être
Tes faons, quittés pour un instant,
Endormis sous l'ombre d'un hêtre,

Ou broutant l'herbe en t'attendant.
Tandis que moi, moi, pauvre hère,
Si je retourne sur mes pas,
C'est pour rentrer dans le fracas,
La noire fange ou la poussière,
Et voir, sous un monceau de pierre,
Ce qu'aux forêts tu ne vois pas :
Des abuseurs de toute chose,
Et de la rime et de la prose,
Et de la parole et du bras,
Des déserteurs de toute cause,
Des railleurs de tout beau trépas,
Des inventeurs d'horrible glose,
Des sots, des fripons et des plats,
Et dans quelque rang qu'on se pose,
Le milieu, le haut ou le bas,
En haillon noir ou jupe rose,
De la haine et des cœurs ingrats.

Fontainebleau, 1856.

LE DORMOIR DES VACHES

Elles se reposaient à l'ombre des grands chênes.
Près d'elles arrivés, sur les mousses prochaines
Du dormoir, notre pas s'arrêta quelque instant
Pour contempler l'effet du troupeau sommeillant.
A travers l'épaisseur des verdoyantes cimes
Le soleil rayonnait, et ses lueurs sublimes
Filtrant, glissant le long des troncs et des rameaux,
Parsemaient de points d'or le flanc des animaux;
Puis le vent par bouffée, avec ses fraîches ondes,
Nous apportait l'odeur des laitières fécondes.
Cent vaches à peu près étaient là,... pour gardien
Auprès d'elles n'ayant qu'un seul homme et son chien.
L'homme, assis sur un tertre, écorchait une branche;
Quant au chien, à ses pieds, contre sa guêtre blanche,
Il gisait étendu, toujours l'oreille au guet,

Et tenant sur son maître un regard inquiet.
Après quelques saluts et quelques mots honnêtes,
Nous dîmes au vacher : « Pour mener tant de bêtes,
C'est bien peu qu'un seul chien. — C'est vrai, surtout au bois,
Fit-il; mais quand ce chien à lui seul en vaut trois,
C'est, pardieu, suffisant. Tenez, le soleil baisse;
Il faut que le troupeau quelque temps encor paisse;
Et s'il vous fait plaisir de le voir s'éveiller,
Mon chien vous montrera comme on sait travailler. »
Cela dit, il se lève et crie : « Holà, Bonhomme!
Il nous faut déguerpir; c'est ainsi que se nomme
Ma bête, et d'un tel nom elle est digne vraiment :
Allons, debout! » et puis il pousse un sifflement.
Bonhomme comme un trait part et court à l'ombrage,
Où les vaches dormant confondaient leur pelage.
Quelque temps s'écoula sans que le moindre bruit,
Le moindre mouvement se fît au vert réduit.
Mais bientôt commença le branle des clochettes,
Puis l'on vit remuer le flanc rouge des bêtes,
Puis, un par un, dans l'air montèrent leurs grands dos;
Enfin, toutes debout, l'animal en trois sauts
Reparut et revint, la gueule haletante,
Demander à son maître une œillade contente.
Or, comme il s'avançait, la jeune et blonde enfant
Qui marchait avec nous, d'un cœur compatissant,
Prit un morceau de pain au fond de sa corbeille
Et le lui présenta, tout heureuse et vermeille.
L'animal s'élança pour le saisir. — Soudain
Le vacher siffle encore. — A l'ordre souverain,
Notre bon serviteur n'hésite pas, il lâche
L'objet appétissant et revole à sa tâche.
En voyant ce rapide et noble mouvement,
Nous sentîmes au cœur un pur ravissement,
Comme celui qui prend toute âme sympathique
A l'aspect imprévu d'un beau fait héroïque.

Le terme, dira-t-on, est un peu fort; pourtant
En sa soumission ce chien nous parut grand :
Car, depuis le matin, peut-être, sans pâture,
Il mettait le devoir avant la nourriture.

Fontainebleau, 1856. Publié en 1857.

CYNTHIA.

O lune, il fut un temps où tes blanches clartés
A mon cœur n'inspiraient que rêves enchantés,
Que pensers de bonheur, colorés par l'ivresse
Des sens tumultueux d'une vive jeunesse.
Alors je ne voyais en ta sainte lueur
Qu'un flambeau de l'amour, céleste conducteur
Du pas aventureux des amitiés furtives
Sous l'ombre des grands bois et près des eaux plaintives;
Alors, le chœur charmant des pâles amoureux,
Comme fantômes doux, renaissait à tes feux,
Roméo, Juliette, Héloïse et toi-même,
Je te voyais, déesse, en proie au mal suprême,
Noyer du haut du ciel d'un mystique rayon
Le visage endormi du bel Endymion.
Aujourd'hui, Cynthia, tes flammes angéliques
Me sont douces encor, mais plus mélancoliques.
L'aspect tranquille et pur de tes molles clartés

N'éveille plus en moi d'ardentes voluptés.
Je n'ai plus le désir d'aller sous les feuillées,
De la vapeur des soirs encor toutes mouillées,
Attendre, palpitant, le passage incertain
D'une robe de gaze et d'un pied de satin.
Las! je sens que mon cœur sur les terrestres plages
Comme ton disque au ciel a vu trop de nuages
L'assombrir, et qu'il fut en ses rayonnements,
Ainsi que toi, sujet à trop de changements.
Puis, lorsque, ramenant sur le sol ma paupière,
Je vois les blancs rayons de ta douce lumière
Traverser le front noir des bosquets d'alentour,
Sur mon être je fais un pénible retour
Et pense tristement, en mon âme inquiète,
A toutes les blancheurs qui sillonnent ma tête.

Fontainebleau, 1857.

UNE

FUITE D'OISEAUX EN AUTOMNE.

Que le sort des oiseaux est doux!
Le printemps a pour eux mille grâces charmantes,
Des prés verts et des fleurs où leurs troupes aimantes
Se donnent de gais rendez-vous.

L'été, quand le brûlant soleil
De nos champs altérés fait comme une fournaise,
Sous l'ombrage des bois ils chantent à leur aise,
Ou bien dorment d'un frais sommeil.

L'automne pour leurs appétits
Mûrit dans les vergers la poire succulente,
Ou gonfle l'or sucré de la grappe brillante
Sur les ormeaux appesantis.

Puis, quand le redoutable hiver,
Nous arrivant du Nord sur l'aile des tempêtes,
Des grands arbres touffus découronne les faîtes,
Blanchit les prés et glace l'air,

Eux, nous laissant aux mauvais temps
Et fuyant sans regret les rives paternelles,
Enfants gâtés des cieux, sur des plages nouvelles
Ils vont retrouver le printemps.

Oiseaux, que votre sort est doux!
Nature en vous créant fut une bonne mère,
Si bonne que souvent l'homme, roi de la terre,
Voudrait bien être l'un de vous;

Oui, bien souvent, chers voyageurs,
Quand il sent des soucis les morsures cruelles,
Il donnerait soudain, pour le bout de vos ailes,
Ses richesses et ses honneurs;

Le poëte surtout, ce corps
Sans cesse frémissant et tourmenté par l'âme,
Le poëte souvent épuisé par la flamme
De ses mélodieux accords.

O sol des lauriers gracieux,
Vallons toujours en fleurs de l'antique Sicile,
Terre qui tiens encor sur ta fumante argile
La trace vivante des dieux,

Fille des mers, où la chaleur
Et le ciel, toujours pur, toujours plein de lumières,
Dissipent, en baignant les humaines paupières,
Les maux du corps et ceux du cœur;

Pays aux éternels attraits,
Que ne puis-je vers toi voler d'une aile agile,
Et là vivre et mourir, comme un cygne tranquille,
En chantant sous de verts bosquets!

Fontainebleau, 1857.

LE BAISER DU HÉROS.

C'était au quatrième, en un petit logis
Des plus nus, et caché dans un coin de Paris,
Que le chef glorieux de l'antique Venise,
Manin, le bon Manin, prêtait son entremise
A qui voulait bien faire aux Piémontais le don
D'une pièce d'argent pour avoir du canon.
Il avait recueilli mon offrande secrète,
Et, me remerciant d'une parole honnête,
Me priait de tracer en un livret mon nom.
Il le lit, et soudain : « Êtes-vous le poëte? »
Et sur cette réponse : « Oui, monsieur, je le suis, »
D'un élan généreux il m'accoste et m'embrasse...
Quel honneur! bien des jours se sont passés depuis;
La mort même, au héros faisant cruelle chasse,
L'a pris tout palpitant de rêves d'avenir.
Il n'est plus, mais toujours est vivante sa trace;
Le monde de ses faits garde un grand souvenir,
Et son baiser longtemps me brûlera la face.

1857.

A LA

MÉMOIRE DU GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

Toi, qu'avaient respecté les foudres du canon
Et qu'un vent froid d'automne a couché sur la terre,
Toi, notre honneur... je veux avec un vers austère
Tresser une couronne à ton glorieux nom.

Je ne chanterai pas ta vaillance certaine,
Sur le sol africain ton héroïque ardeur;
Tu fis là ce que fait tout jeune capitaine
Qui naît dans notre France et porte haut le cœur.

Ce que je chanterai, c'est ta vertu civique,
Ton esprit ferme et droit, ta mâle probité,
Et ton sincère amour de cette république
Qui ne fleurit qu'avec l'ordre et la dignité.

A l'œuvre je t'ai vu quand la guerre civile
Grondait, et qu'un ramas de féroces brouillons
Attisait la révolte et jetait ses brandons
A tous les coins fiévreux de notre grande ville.

Tu ne pactisas point avec les mains de sang,
Tu frappas, quatre jours, l'hydre aux têtes sans nombre,
Et point ne profitas de ta victoire sombre
Pour garder du pouvoir le signe éblouissant.

Au contraire, quand vint l'heure grave où la France
T'enleva les honneurs du haut commandement,
Tu les quittas sans fiel et rentras en silence
Au foyer des aïeux vivre modestement.

Bel acte, un des plus beaux que présente le monde,
Car de tout temps, partout, c'est une rareté
De voir l'homme du glaive aimer d'amour profonde
Et couvrir de respect la sainte liberté.

O guerrier, va là-haut t'unir aux grandes âmes
Que sur terre on nomma Desaix, Hoche, Marceau!
Elles t'accueilleront dans leur noble troupeau,
Comme une âme pareille et pleine de leurs flammes.

Novembre 1857.

PAYSAGES.

A M. ÉMILE COTTENET.

D'APRÈS LANDSEER.

On est au bord des flots, au printemps... Calme et pur,
Le soleil renaissant s'élève dans l'azur;
La mer est comme lui : sur les vagues tranquilles,
A l'horizon lointain, cent navires agiles
Cinglent, la voile au vent, et dans différents ports
Vont contre d'autres biens échanger leurs trésors.
Maints pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Ou réparent les nefs, victimes de l'orage.
Au haut de la falaise, étendus sur le dos,
Des bergers nonchalants paissent de blancs troupeaux.
A côté d'un affût brisé, de jeunes filles
Composent en chantant des bouquets de jonquilles,
Et la brebis, sans peur de leur chant printanier,
Broute l'herbe qui croît au fond d'un vieux mortier.

D'APRÈS CALAME.

Voici le roi des pics, le superbe Mont-Blanc,
Qui livre au voile épais du soir son large flanc.
Tandis qu'autour de lui ses filles, les montagnes,
Avec leurs bois touffus et leurs vertes campagnes
Se revêtent de noir, lui, sur son front vermeil,
Conserve dans la nuit les roses du soleil.
C'est charmant, mais je dis : Est plus charmante encore
L'enfant qu'un mot d'amour intimide et colore,
Et qui, les yeux baissés et les deux seins émus,
Rougit longtemps après qu'elle ne l'entend plus.

D'APRÈS TROYON.

Buisson malencontreux qui resserres la route,
Quelle main planta là tes épines? Sans doute
Le riche possesseur de quelque vert jardin,
Jaloux de le garder de tout mufle qui broute,
Quand le bétail s'en va paître le champ voisin.
Les grands bœufs au cuir dur auprès de toi sans peine
Cheminent, car tes dards s'émoussent sur leurs dos,
Mais les blanches brebis, mais les tendres agneaux,
Ne te longent jamais sans te laisser leur laine,
Et souvent leur sang pur empourpre tes rameaux...

•

O vie, ô grand chemin qui mène à l'autre monde,
Que de halliers pareils sur tes bords verdoyants!
Qu'il nous faut côtoyer de buissons outrageants
Avant d'être à la fin de ta ligne profonde!
Hélas! hélas! quand tous nous serons parvenus
A notre dernier pas, du blond rabbin Jésus

Verrons-nous s'accomplir la promesse féconde?
Et ceux qui dans la route auront souffert le plus,
Les débiles de corps et les douces natures,
Trouveront-ils du baume à toutes leurs blessures?
Il faut le croire, ou bien tenir pour insensé
Le sublime discours que le Juste a laissé
Au peuple des souffrants. . Mais non, le saint cantique
Qui s'éleva jadis de sa lèvre angélique,
Et des rocs de Judée alla frapper les cieux,
N'était pas un amas de mots harmonieux
Qui, sous l'éclat trompeur de fausses paraboles,
Ne cachait que du vent et de vaines paroles.
Bienheureux, bienheureux ceux qui versent des pleurs;
Ils seront consolés de leurs grandes douleurs!
Bienheureux, bienheureux *l'affamé de justice;*
Il aura le palmet de son dur sacrifice!
Non, ces mots furent pris à l'instinct immortel
Du cœur plaintif de l'homme, et ce cri, comme tel,
A de la vérité la ferme certitude.
En effet, qui pourrait dans un monde si rude,
Et n'ayant pas prié qu'on l'y jetât, subir
Innocemment la faim, l'injure et l'esclavage,
Sans trouver autre part et sous autre visage
Un dédommagement à ses cris de martyr?
L'homme sensible et bon ne ferait point souffrir
Le moindre vermisseau courant sur la verdure,
Et quand son pied l'étreint par un hasard fatal,
Il en pleure et s'efforce à réparer le mal;
Et l'homme, ce fétu, dans le fond de son cœur
Enfermerait un plan de justice meilleur
Que celui qui rayonne en l'âme de son maître?
Oh! non, cela n'est pas, cela ne saurait être;
Pas plus que n'est la livre inférieure au sou,
Et que la moindre part ne surpasse le tout.

Ainsi, pauvres agneaux qui cheminez sur terre,
Injustement chargés des plus horribles maux,
Tendres êtres privés de force nécessaire
Pour renverser l'obstacle, alléger vos fardeaux,
Suivez, faibles marcheurs, vos sentiers de misère,
Portez patiemment les coups de vos bourreaux,
Vous toucherez le but, car, riant ou sévère,
A son terme tout sort finit par aboutir.
Alors, du noir néant Celui qui fit sortir
Vos troupeaux malheureux, le grand Pasteur des mondes,
Vous voyant à ses pieds augustes revenir,
L'œil en pleurs, tout saignants, pleins de fanges immondes,
Ne pourra s'empêcher sur vous de s'attendrir.
Alors, alors, du haut de sa gloire divine,
Il baissera les bras et, contre sa poitrine
Pressant avec douceur vos corps endoloris,
Il lavera le sang, il ôtera l'épine,
Pour vous remettre après, l'âme en joie et guéris,
Dans des routes menant à plus fraîches pâtures,
Et n'ayant plus jamais des ronces pour bordures.

1857.

UN MOT

DE SAINTE MADELEINE DE PAZZI.

Quand la sainte, parfois errant dans un jardin,
Y voyait des rosiers resplendir le carmin,
L'âme ravie et l'œil à la voûte profonde,
Elle disait : « Mon Dieu, puissant auteur du monde,
Qu'envers ta créature est grande ta bonté !
Car tu pensais, du fond de ton éternité,
A réjouir mes yeux de ces charmantes choses,
Et, par amour pour moi, tu concevais les roses. »

Plessis-Piquet, 1857.

UNE PENSÉE D'OSSIAN.

Le sourire de la tristesse
Est doux comme l'ondée aux beaux jours du printemps,
Quand des chênes son flux pénètre la rudesse
Et fait sortir les bourgeons éclatants.

Il annonce que la pauvre âme
Qui tremblait, toute sombre, à l'air froid du malheur,
S'épanouit, respire et reprend de la flamme
Au souffle chaud d'un avenir meilleur;

Que l'œil abaissé par l'orage,
Et sur lequel pesait un brouillard éternel,
Se relève et découvre à travers son nuage
Un peu de bleu dans la voûte du ciel.

O feu divin de l'espérance,
Qui peut être insensible à ton rayonnement?
Et comme, en te voyant ranimer la souffrance,
Heureux l'on est de son redressement!

Que ceux qui commencent la vie,
Et savent encor peu des choses d'ici-bas,
En traversent les champs, l'âme toute ravie,
L'œil en gaîté, la voix pleine d'éclats!

Belle est vraiment l'insouciance
De tous les jeunes cœurs n'aspirant qu'au plaisir
Et dans leurs bonds légers croyant à la constance
Du feu follet que poursuit leur désir.

Je l'aime, mais je lui préfère,
Sous un saule couché, le front pâle et rêveur,
Qui, connaissant le prix d'une haleine prospère,
Savoure en paix un éclair de bonheur;

Une Daura plaintive et blanche
Qui, revoyant l'époux qu'elle croyait perdu,
Muette, au bord des flots, languissamment se penche
Au bras aimé du héros attendu;

Ou bien quelque pauvre orpheline
Sur qui tombe un regard noble et consolateur,
Et qui solde la main prévenant sa ruine
Avec l'or pur d'un regard enchanteur.

Le sourire de la tristesse
Est doux comme l'ondée aux beaux jours du printemps,
Doux comme le zéphyr sur le flot qui s'abaisse,
L'azur céleste après les noirs autans.

Publié en 1857.

A VINGT ANS DE DISTANCE.

C'était un jour d'hiver, bien froid, mais sans nuage.
Un hasard m'avait fait traverser le village
Tranquille où mon aïeul maternel abrita
Longtemps les jours heureux que le ciel lui compta.
Tout naturellement je recherchai la vue
Du logis dans lequel sa vieillesse chenue
S'était épanouie, et dans lequel aussi
Mon petit corps d'enfant, léger et sans souci,
Aux soleils des étés, à leur effervescence,
Librement et gaîment avait pris sa croissance.
En le trouvant debout avec ses quatre tours,
Sa grand'porte, ses toits pointus, comme toujours,
Son aspect aussitôt en mon âme fit naître
Désir d'y pénétrer... mais, inconnu du maître,
N'osant me présenter, je résignai mon cœur
A cheminer autour des murs, lent et rêveur.
A la fin, vers un coin donnant sur la campagne,
Trouvant quelques moellons, je les mis en montagne,

Et, m'élançant dessus d'un pied leste et certain,
Je tâchai de plonger mes yeux dans le jardin.
Grâce aux coups de l'hiver dont le souffle sauvage
Avait débarrassé les fûts de leur feuillage,
Je pus reconquérir tous ses détails charmants.
Singulier jeu du sort! quoique depuis vingt ans
Ce terrain fût sorti des mains de la famille,
Il n'avait point perdu sa parure gentille;
Le plan n'en était pas altéré grandement,
Et mon œil s'y pouvait reconnaître aisément.
Voilà bien la maison avec ses huit croisées,
Et son pré vert devant, où, gourmandes rusées,
Maintes chèvres broutaient; voilà le potager
Où nous-mêmes trouvions tant de fruits à manger;
Plus loin le labyrinthe avec son belvédère,
Puis le grand entonnoir appelé la carrière,
Puis l'allée aux tilleuls où l'on se balançait,
Et, tout au bout, la grange où l'on se culbutait,
Se roulait, se battait sur le foin du grand-père;
Et chaque bon coup d'œil lancé de ma paupière,
Comme fantômes doux, faisait naître et surgir
De vingt endroits connus plus d'un cher souvenir;
Et tous ces souvenirs d'une voix fraîche et tendre
M'appelaient, me disaient : « Allons, il faut te rendre
Où volent tes désirs; viens avec nous, descends,
Pour refouler encor le sol des jeunes ans;
Viens embrasser le tronc des tilleuls et des hêtres
Que planta, qu'émonda la main de tes ancêtres. »
Mais le mur était là, sévère défenseur
De la propriété; le franchir, en voleur
C'était se transformer, pour tel se faire prendre.
Le cruel! l'inhumain! il me fit trop comprendre
Que la terre qu'on vend, et qui n'est plus à vous,
Retient longtemps encor quelque chose de nous.
Je sentis pleinement les douleurs de l'exil,

Je vis que, bien qu'on puisse aspirer l'air subtil
Des cieux en tout pays, il n'est bonne existence
Qu'aux lieux seuls où l'on aime et l'on a pris naissance.
A regret je dus donc renoncer au plaisir
De revoir un instant et de reparcourir
Le sol où se joua mon enfance première,
Et je redescendis de mon haut tas de pierre
Moins vite assurément que je n'étais monté,
Songeur et quelque peu mécontent, attristé.
Pourtant, en traversant de nouveau le village,
Au riant souvenir des beaux temps du jeune âge
Un penser succéda, plus sévère et pieux,
Celui de rendre hommage au lit où mes aïeux
Reposent pour toujours... Je fus au cimetière,
Et là, dans un recoin de l'enclos funéraire,
Je saluai longtemps, de regards attendris,
La tombe du grand-père et de son digne fils,
Vieillards au cœur solide et de droiture antique,
Serviteurs valeureux de notre république,
Dont le nom, au milieu des cercueils villageois,
Exhalait le parfum des vertus d'autrefois.

G..... près Paris, 1858.

CHANT FUNÈBRE.

La mort, ô Poésie! effeuille ta couronne :
A coups sûrs, redoublés, elle frappe et moissonne
Tes enfants les plus vrais et les plus gracieux :
Hier c'était Musset, aujourd'hui c'est Brizeux!

L'un et l'autre enchantaient et récréaient mon âme;
Par leur charmant esprit ou par leur tendre flamme,
L'un et l'autre exerçaient sur moi l'attrait vainqueur,
Mais le dernier surtout, car il avait mon cœur.

O Muse! bras sur bras et presque du même âge,
En nos jours de printemps nous fîmes le voyage
De ton divin pays, et, pèlerins de l'art,
Sur toutes ses beautés courut notre regard.

Mais bientôt, me laissant au noir fracas des villes,
Il reprit le sentier de ses landes tranquilles,

Et trente ans, hôte aimé des bois, des flots, des monts,
Il chanta fièrement ses frères les Bretons.

Hélas! bien qu'il eût fait sa part de la nature,
Et du ciel aspiré l'haleine la plus pure,
Le chemin à ses pieds ne fut pas toujours doux,
Et sous les verts gazons fit sentir des cailloux.

L'inquiétude ombra souvent son existence,
Ses travaux n'eurent pas toute leur récompense;
Et lorsqu'un jour il vit rayonner quelque espoir,
Au ténébreux empire alors il fallut choir,

Et si terriblement, de façon si soudaine,
Qu'il ne put même avoir, aux derniers jours de peine,
Les soins consolateurs et les embrassements
D'une mère éplorée et de frères aimants.

Laissons, laissons du sort s'accomplir le mystère,
Trop souvent dur aux bons! — Pour moi, qui de la terre
Croyais certainement m'en aller le premier,
Je dis, plein d'amertume, au démon meurtrier :

« O mort! en ravissant cette âme généreuse,
Tu viens de faire une œuvre horrible, désastreuse,
Car ton bras infernal d'un seul coup a ravi
A la France un poëte, à mon cœur un ami!

Et les fils du Parnasse ayant sa haute veine
Ne se rencontrent pas au monde par centaine,
Et dans l'ombre où je suis de mes jours déclinants,
On ne retrouve pas des amis de trente ans. »

Mai 1858.

LE TEMPS DES CERISES.

Il me souvient que mon père,
Chaque fois l'an,
A la Saint-Jean,
M'emmenait avec mon frère
Promener aux prés Saint-Gervais,
Et, chemin faisant, j'entendais
Sa voix fredonner, légère,
Ce gai refrain de vieux couplets
Dont l'avait bercé sa mère :

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

Là, sans crainte de la dure,
Au vaste pied
D'un beau noyer,

On siégeait sur la verdure;
Puis des cerises l'on mangeait,
Et, tout en goûtant, l'on voyait
Se dérouler sous l'ombrage
Le joyeux et frais chapelet
Des enfants du voisinage.

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

O plaisir de mon enfance,
La volupté
De chaque été
Me rend votre souvenance,
Et je revois nos verts gazons,
Les arbres flottants sur nos fronts,
Et nos cerises rougettes
S'en allant aux folles chansons
Des oiseaux et des fillettes.

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

Mais qu'est devenu mon frère,
Ce bel enfant,
Si bien vivant?
Qu'est devenu mon bon père,
Et même le feuillage frais
Des jolis prés de Saint-Gervais?
Tout a disparu de terre;
Et, seul, je reste désormais
A chanter comme grand'mère :

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

1858.

CRI DE GUERRE.

Peuple de France, en guerre! en guerre!
Enfants des champs, enfants de la cité,
Levons-nous tous! aux armes! notre mère
A dans les cieux agité sa bannière!
En guerre pour la liberté!

Ah! cette fois, c'est la dernière;
C'est le dernier des grands combats!
Encor quelques jours de misère,
De lutte et de foudre en éclats;
Et puis dans une paix profonde
Pour toujours les peuples du monde
Reposeront leurs membres las.

Loin de nous de prendre l'épée
Pour outrager les nations,

Peser sur leur terre usurpée
Et souffleter leurs vieux blasons
Nous voulons, guerriers magnanimes,
Délivrer de nobles victimes
De l'échafaud et des prisons.

Oui, nous nous armons pour défaire
L'œuvre inique des anciens rois,
Pour relever de la poussière
Le front d'un grand peuple aux abois,
Et, sans intérêt, sans colère,
L'aider à ressaisir sur terre
Son rang véritable et ses droits.

Italie, ô sœur malheureuse,
Ton cri n'est pas en vain jeté
La France n'est point oublieuse
De sa nourrice de beauté :
Pour tous les trésors de science
Que tu versas sur notre enfance,
Nous te rendrons la liberté.

Peuple de France, en guerre! en guerre!
Enfants des champs, enfants de la cité,
Levons-nous tous! aux armes! notre mère
A dans les cieux agité sa bannière!
En guerre pour la liberté!

Publié en mai 1859.

A AUGUSTE DOZON.

Merci de votre don, ami. Quoique fragile,
Petite et d'un humble élément,
Votre coupe aux flancs noirs, votre coupe d'argile
Me plaît infiniment.

Elle fut, dites-vous, au cœur même d'Athènes,
Trouvée au fond d'un vieux tombeau,
Athènes, la cité des choses souveraines,
De l'esprit et du beau.

Je le crois en voyant sa forme délicate,
Les marques de sa vétusté,
Et je la prise ainsi plus qu'un vase d'agate
Et d'or pur incrusté.

Chaque fois que mes yeux se poseront sur elle,
Mon âme heureuse y puisera

Les parfums d'amitié que votre cœur fidèle
Pour le mien exhala.

Puis, les beaux souvenirs de la sublime terre
Avec laquelle on la pétrit,
Renaissant tout à coup, de leur vive lumière
Frapperont mon esprit;

Et, pour me maintenir dans les hauteurs sereines
Du grand art et de l'acte bon,
Je penserai près d'elle aux meilleurs fils d'Athènes,
Sophocle et Phocion.

1859.

PAR MONTS ET PAR VAUX.

I.

UNE DÉESSE.

Au milieu du chemin courant à travers l'herbe,
Sous ses longs voiles blancs jeune fille superbe,
Elle était là debout, à côté de ses bœufs;
Sa main gauche posait sur leurs fronts vigoureux,
Tandis que de la droite elle tenait, altière,
Son aiguillon, planté comme un sceptre sur terre,
Et telle l'on eût dit la sublime Cérès
D'un regard maternel embrassant les guérets...
D'habitude, c'est l'homme au rude et dur visage
Qui porte l'aiguillon et mène l'attelage;
Mais, cette fois, la femme, une fleur de vingt ans,
Jouait son rôle, et l'âme et l'œil étaient contents

De voir la beauté douce, humaine et virginale,
Guider les mouvements de la force brutale.

II.

LES DEUX VICTIMES.

Sur une croix de lave au grain dur et noirâtre,
Pour les dévotions du bon peuple idolâtre
Des monts, on a sculpté d'une assez fine main
Du plus grand des Hébreux le torse surhumain.
Les deux bras étendus, sous le mal qui le brise
Sa tête est inclinée : il meurt, il agonise.
Mais il n'est pas tout seul en son affreux tourment;
Derrière, à sa hauteur, sur l'horrible instrument
De mort, on a dressé l'image de Marie,
Qui, les deux yeux au ciel, se lamente et supplie...
Or comme, émerveillé de ce penser nouveau
Dans l'art, j'en témoignais ma surprise tout haut,
Un vieillard, qui venait d'achever sa prière,
A mes côtés, se lève et dit : « Marie en croix
Vous paraît, cher monsieur, chose assez singulière,
Et pourtant, quand Jésus fut cloué sur le bois,
On dut crucifier du même coup sa mère. »

Auvergne, 1859.

LES SANCTUAIRES.

Is holiness in every shade.
FELICIA HEMANS.

Esprit, âme et soutien de l'immense nature,
Esprit qui remplis tout, la profondeur obscure
Des entrailles du globe, et les mers et les cieux,
Pour tes adorateurs tu rends saints tous les lieux
Et tous les points du temps! Le calme des collines
Exprime le respect de tes grandeurs divines;
Les sources, les ruisseaux avec leurs mille bruits
Murmurent ta louange, et jusqu'en ses réduits
Les plus noirs, la forêt, agitant son feuillage,
De toi parle sans cesse. Au fond de tout ombrage
La sainteté réside : aussi, le cœur pensif,
A cet auguste don justement attentif,

Aime-t-il et tient-il en grande révérence
Ces êtres purs, vêtus de grâce et d'innocence,
Qui, loin de tout fracas terrestre, nuit et jour,
N'élèvent vers le ciel que des soupirs d'amour...

Fontainebleau, 1859.

UN PASSAGE D'ABEILLES.

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Tandis que, fatigué d'une route poudreuse,
Je goûte le repos sous de frais rameaux verts,
Abeilles en essaim, troupe mélodieuse,
Vont traversant les airs.

Quelque temps le doux bruit que font leurs vives ailes
Enchante mon oreille, et quelque temps aussi
Je vois leurs corps légers briller comme étincelles
Sur le fond obscurci.

Où vont-elles s'abattre?... En tous lieux où fleurettes
Exhalent leur parfum, étalent leur émail,
Car, depuis que l'aurore a blanchi leurs retraites,
Elles sont au travail.

O mouches! votre corps est petit à l'extrême,
Mais votre esprit est grand, et vous tenez du ciel
Des ailes, bouche d'or, et la faveur suprême
De changer tout en miel.

Vous possédez le son, la couleur et le baume,
Et vous n'abusez pas de ces dons précieux;
Aussi tout ce qui sort de votre doux royaume
Est-il délicieux.

C'est là votre secret, délicates abeilles,
Mais il n'est pas le seul de votre ardent labeur :
Vous connaissez encore où sont les fleurs vermeilles
A la plus fine odeur.

Croissent-elles aux bois plutôt qu'au sein des plaines,
Ou sur les fiers sommets qu'enveloppe l'azur,
Et qui, plus rapprochés des clartés souveraines,
Boivent un air plus pur?

Dites, car je voudrais, en suivant votre trace,
Cueillir sur les hauts monts ou sous les bois penchants
Ce qui peut infuser le plus d'âme et de grâce
Aux poétiques chants.

Peut-être alors pourrais-je, artiste moins débile,
Laisser quelques douceurs dignes des fleurs d'Hybla,
Même un peu de ce miel qu'aux bords latins Virgile
Savamment distilla;

Peut-être... Mais pourquoi caresser l'espérance
D'égaler dans mes soins votre travail doré?
Abeilles, je n'ai pas votre sainte innocence,
Votre esprit mesuré.

Abeilles, j'aurais beau, parmi les fleurs de l'âme,
Choisir celles qui font les bouquets les plus doux,
Et pénétrer mes vers de la céleste flamme
Qui resplendit en vous;

De vos concerts mes chants n'auront jamais les charmes;
Leur miel ne vaudra pas votre miel pur et clair,
Nos temps sont trop troublés, nos cœurs trop pleins de larmes,
Pour qu'il n'ait rien d'amer.

Franchart. — Fontainebleau, 1859.

OBERMANN.

« Je vais au bois avant que le soleil éclaire,
« J'y vois dans un beau ciel s'élever sa lumière,
« Je foule l'herbe humide, et le bruit de mes piés
« Des mousses fait bondir quelques daims effrayés.
« Alors, sous les bouleaux à la fine verdure,
« En ce moment divin pour toute créature,
« Un sentiment secret de possible bonheur
« Me remue avec force et m'agite le cœur.
« Je monte, je descends, je marche tel qu'un homme
« Qui veut jouir... Soudain, j'ignore vraiment comme
« Il se fait qu'il m'échappe un soupir douloureux :
« J'ai de l'humeur, et puis tout un jour malheureux. »

Tel est, noble Obermann, le récit d'une course
Que tu fis un matin aux lieux où l'humble source

Du mont Chauvet gémit... Or, près d'elle, écoutant
Murmurer sur mon front le feuillage flottant,
A part moi, je songeais à cette promenade,
Et cherchais la raison d'une fin si maussade,
Et de l'étrange humeur qui, sans motif réel,
T'avait tout obscurci, la verdure et le ciel.

Mélancolique ami du riant Épicure,
Peu d'humains mieux que toi sentirent la nature.
Tu compris ses aspects sublimes ou touchants,
La splendeur des soleils dans leurs rouges couchants,
La rose effusion des clartés matinales,
La muette blancheur des neiges virginales.
Et, sur les verts sommets éloignés des vivants,
L'éloquence des pins agités par les vents ;
Tout ce qui chante, ondoie, étincelle, s'enflamme,
De ses effets divins émerveilla ton âme ;
Et, cédant au pouvoir de tant de purs attraits,
Afin de mieux jouir de leur spectacle frais,
Fort souvent, dégoûté des peuplades humaines,
Pour les bois et les monts tu désertas les plaines.
Et cependant, malgré l'enivrante douceur
Que la grande Sirène épanchait en ton cœur,
Une amère tristesse empoisonnait ta vie
Et rendait tes destins bien peu dignes d'envie.
Qu'avais-tu donc, rêveur? quel démon altérait
Partout le flot de miel que la nature offrait
A tes lèvres?... Hélas! sous la grâce visible
Des formes tu sentais, indomptable et terrible,
Une force toujours prête à l'anéantir.
Puis tu reconnaissais, à travers ton plaisir,
Que tu n'étais qu'une ombre, un lambeau de nuage
Que le moindre zéphyr allait dans son passage
Balayer et dissoudre, et qu'autour de ton front,
Devant toi, sous tes pieds, le lac au flot profond,

Le ciel au vaste azur, la nuit aux feux sans nombre.
Et les bois verdoyants, pleins de lumière et d'ombre,
Enfin tout ce qui brille en ce monde de beau
N'était que l'ornement d'un éternel tombeau.
Alors te survenaient de longues défaillances,
Des découragements et des désespérances;
Alors tu te disais tristement : « A quoi bon,
Dans un ordre pareil, se mettre à l'action?
A quoi bon épeler le mot fameux de Gloire
Devant l'Éternité, gouffre de toute histoire?
A quoi bon animer, même du feu d'amour,
De fragiles humains qui ne vivront qu'un jour? »
L'infini, l'infini, par sa masse de choses,
Ses compositions et ses métamorphoses,
Écrasait ton esprit, et tu ne pouvais pas
Concevoir, en foulant la terre sous tes pas,
Que l'appréciateur des charmes de Cybèle
N'eût pas une existence aussi durable qu'elle,
Et, toujours entraîné vers l'horizon sans fin,
Tu voulais l'embrasser... avec des bras de nain.

Obermann, Obermann, ta course dans la vie
Était celle d'un cœur ardent, mais qui dévie;
Le sentier que prenaient tes désirs était faux.
Comme cette beauté, l'amoureuse d'Éros,
Que d'antiques esprits peignirent malheureuse
D'avoir voulu, superbe et par trop curieuse,
Lever imprudemment le voile de l'Amour,
De même, audacieux pèlerin, à ton tour
Tu plongeas le regard au fond de tes délices,
Et tu ne rapportas, comme elle, que supplices
De ta vue inquiète. — O penseur plein d'émoi !
Il te fallait jouir sans chercher le pourquoi,
Aimer, toujours aimer... Amour t'eût fait comprendre
Mieux que raison le point que tu voulais entendre,

Car, quel que soit l'esprit et sa vive lueur,
Le sens de l'infini n'existe bien qu'au cœur.

Ah! tu la reconnus, cette vérité sainte,
Le jour où tes deux pieds marquèrent leur empreinte
Dans la vieille Helvétie, aux neiges du Sanez.
Sous l'ombre des hauts pics, de glace couronnés,
Solitaire marcheur, tu rencontras un homme
Que la fatigue avait saisi d'un mauvais somme,
Et qui, par le grand froid déjà tout engourdi,
Allait aux noirs vautours livrer son corps roidi.
Soudain ton cœur s'émut en face de cet être,
Et tu ne voulus point du sentier disparaître
Sans ravir au trépas ce frère défaillant.
De la main et du cri vite le réveillant,
Tu le remis sur pied, tu lui rendis courage,
Et, pour mieux regagner les toits de son village,
Tu prêtas à ses reins le secours de ton bras.
Or, comme vous marchiez, au-devant de vos pas
Voilà qu'il accourut des enfants, une femme,
Qui, les yeux inquiets et la terreur dans l'âme,
Frappant l'écho plaintif d'un cri désespéré,
Depuis longtemps cherchaient le pauvre homme égaré.
En vous voyant, surtout toi, soutien de leur père,
Ils comprirent bientôt que ton bras tutélaire
En était le sauveur, et tous ces gémissants
Inondèrent tes mains de pleurs reconnaissants.
Quel moment! tu l'as dit : d'une beauté divine
Il t'éclaira les cieux. Le sang dans ta poitrine
Courut plus chaudement, et ton souffle, plus pur,
Plus rapide et plus plein, s'élança vers l'azur.
Nul souci ne pesait sur ta face ravie;
Comme l'acier dans l'onde, il semblait que ta vie
Fût toute retrempée et bonne à l'action;
Le monde n'était plus une œuvre sans raison;

Ame et corps, ta nature avait son équilibre;
Tu te sentais plus fort, tu te sentais plus libre,
Tu fus heureux enfin tout le reste du jour;
Tu venais, comme Dieu, de vivre dans l'amour.

Fontainebleau, 1859.

RENAISSANCE.

A TERENZIO MAMIANI.

J'avais vu l'Italie humble, décolorée
Et presque défaillante aux bras des oppresseurs ;
Et pourtant la beauté de ses traits enchanteurs,
Si tristes qu'ils étaient, m'avaient l'âme enivrée.

Aujourd'hui, revenu sur sa terre sacrée,
Je la revois debout, le front paré de fleurs,
Belle comme un printemps qui succède aux rigueurs
D'un hiver malheureux... C'est qu'elle est délivrée !

Gloire à ceux dont l'épée a vaincu le pervers
Qui depuis trop longtemps la tenait dans les fers
Et menaçait de mort sa grandeur asservie !

Gloire à ceux qui, du cri précédant les héros,
Mamiani, comme vous, apôtre sans repos,
Préparèrent de loin son retour à la vie!

Florence, avril 1860.

ILLUSION.

Où va ce beau trois-mâts qui fuit à l'horizon,
Toutes ailes dehors ainsi que l'alcyon?
Sur une mer d'azur, sous un ciel sans nuage,
Doucement, librement et gaîment il voyage...
Il apparaît ainsi, du mont où je le vois;
Mais qui sait si là-bas où s'enfonce son bois
Il est aussi paisible? A ce point de l'espace,
La haute et grande mer de ses vagues l'embrasse,
Et lui fait ressentir, dans ses plis et replis,
Le tangage écœurant et l'atroce roulis.
Puis, sur son pont tremblant peut-être bien qu'il porte
Des êtres accablés de soins de toute sorte,
D'avides cœurs, rongés par les soucis du gain,
Et de pauvres vaincus du travail et sans pain,
Tous malheureux mortels, qui vont changer de terre
Sans changer de tourments et changer de misère...

N'importe, beau vaisseau, chance heureuse et bon vent!
Que Dieu te mène droit sur le flot décevant,
Et que nulle tempête aux rages souveraines
N'ajoute ses horreurs aux angoisses humaines!

Notre-Dame de la Garde à Marseille, 1860

LA FILLE DU SOLDAT.

LE VOYAGEUR.

Ami, connaissez-vous cette charmante enfant
Au teint pâle, et qui vient, prompte comme le vent,
De passer devant nous?

LE CAMPAGNARD.

Sûrement, c'est Rosane.

LE VOYAGEUR.

Plus d'une fleur de pourpre et d'azur se pavane
Dans le joli panier qu'elle tient à la main;
Abeille matineuse, elle a fait son butin.

LE CAMPAGNARD.

Oui, dans nos blés elle a recueilli la parure
Qui doit ceindre son front et rougir sa ceinture,

Lorsqu'en brillant costume et chantante, demain,
La jeunesse du bourg, comme un joyeux essaim
De linottes, viendra la chercher pour la fête,
Et lui dire : « Rosane, à danser es-tu prête? »

LE VOYAGEUR.

Et sans doute qu'avec la troupe aux doux concerts
Elle ira, sous l'abri flottant de vos pins verts,
Allégrement guider la vive farandole,
Comme un cœur jeune épris de la note qui vole,
Exempt de tout nuage, et qui n'a, jusqu'ici,
Pas encor rencontré l'épine du souci.

LE CAMPAGNARD.

Heur et femmes, hélas! ne vont toujours ensemble;
Quand la bouche sourit, fort souvent le cœur tremble.
Pauvre âme! elle est bien jeune, et déjà le destin
A traversé son cœur des flèches du chagrin;
Elle aime, mais son but est à trop de distance;
Elle aime sans espoir, et pourtant elle danse...

LE VOYAGEUR.

Se peut-il?

LE CAMPAGNARD.

Oui, Rosane est en proie au tourment;
Mais sa fière pensée a vu distinctement
Que gémir change peu les angoisses humaines,
Et que laisser percer le secret de nos peines,
C'est au monde donner le plaisir infernal
De s'amuser des pleurs que nous tire le mal.
Puis elle ne vit point toute seule sur terre;
D'un père maladif, vieux troupier solitaire,
Elle soutient les pas, elle anime les jours,

Et, ne voulant point rendre encor plus noir le cours
D'un hiver douloureux et que chaque heure avance,
Elle masque pour lui sa mortelle souffrance.
Aussi, dans l'humble case où sa voix retentit,
Bonheur semble régner, rien ne chôme et pâtit
Du terrible chagrin qui sourdement la mine;
Et souvent le marmot, qui lui fait douce mine
En passant, reçoit d'elle un sourire touchant,
Ou le refrain joyeux de quelque aimable chant.

LE VOYAGEUR.

Peut-être que le temps, ce guérisseur suprême,
Sur le mal obstiné qu'avec un soin extrême
Elle cache, épandra son baume bienfaiteur.

LE CAMPAGNARD.

J'en ai grand espoir, mais peut-être que, vainqueur
Et des pavots du temps et de l'effort austère,
Le mal tant comprimé l'enlèvera de terre.
Alors, quelque matin, morte on la trouvera,
Sans que personne, hélas! sache pourquoi s'en va
Cette belle jeunesse en promesses féconde,
Hors l'Être pour qui rien n'est caché dans le monde
Et l'humble promeneur qui, par hasard, un jour,
Au murmure d'un nom devina son amour.

LE VOYAGEUR.

O courageuse enfant! ô fière Spartiate!
Je comprends de ton front la pâleur délicate :
Continue à souffrir, meurs même, s'il le faut,
Ta muette torture aura son prix plus haut!

Provence, 1860.

LE VŒU DE L'INDIENNE.

A la voir, au milieu du vallon solitaire,
Droite comme un pilier, les deux pieds nus à terre,
Immobile, on eût dit un cyprès que le vent
A cessé d'agiter de son souffle émouvant.
Les oiseaux familiers descendent de la nue
Se percher doucement sur son épaule nue,
Ou cherchent à ses pieds, à travers le gazon,
Des graines de millet ou quelque moucheron.
« Pauvres petits, dit-elle en sentant sa peau fine
Par leur plume touchée, à la forêt voisine
Retournez; laissez-moi, je ne puis rien pour vous,
Yama, dieu des morts, menace mon époux. »
Et les oiseaux s'en vont. Avec eux la lumière
Fuit aussi. Sourya plonge aux flots la crinière
De ses rouges coursiers, et l'ombre tristement
Envahit par degrés l'azur du firmament.
Alors, tandis qu'au ciel, enveloppé de voiles,
Les feux étincelants des lointaines étoiles
Commencent à percer, dans le calme parfait

Des choses, elle entend frissonner la forêt.
Ce sont les animaux qui brisent les feuillages
En désertant le creux de leurs réduits sauvages,
Et soudain les chacals, les tigres, les lions,
Emplissent le grand bois de hurlements profonds.
« O voyageurs de nuit! ô fauves redoutables!
Leur dit-elle, hurlez; vos cris épouvantables
Ne rompront pas le vœu tenté pour mon époux;
Yama, dieu des morts, me fait plus peur que vous. »
Et droite, sans bouger, les deux pieds joints sur terre,
Elle passe la nuit en fervente prière.
Bientôt l'aurore au ciel montre son front doré,
Puis du grand Sourya reluit le char sacré,
Et tout un long jour voit la tendre créature
Garder la même place et la même posture...
A la fin, le corps las de ce non-mouvement,
Et les traits tout pâlis du manque d'aliment,
L'Indienne sentait ses genoux fuir sous elle.
Cependant à son vœu voulant rester fidèle,
Elle luttait toujours, — quand soudain son mari
Apparaît et s'approche : « O douce Savitri!
De retour sous mon toit, je ne vous ai point vue,
Mais j'ai su qu'en ces lieux vous vous étiez rendue
Pour accomplir un vœu... Je ne saurais troubler
Le pénible devoir auquel se laisse aller
Votre cœur; mais quelle ombre a passé sur votre âme,
Et pour qui vous faut-il tant prier, chère femme? »
Elle, heureuse d'entendre et de revoir vivant
Le roi de ses beaux jours, celui qu'elle aime tant,
Heureuse de toucher aussi le but suprême,
Car le brillant soleil mourait à l'instant même
Pour la seconde fois,... aux bras de son époux
Tombe sans connaissance en murmurant : « Pour vous! »

Imité du sanscrit, 1861.

ORPHÉE.

Par un chemin obscur le chantre de la Thrace,
Silencieusement, hors des enfers guidait
Eurydice, écoutant d'une oreille sagace
Les mouvements légers du pied qui le suivait.

Arrivé sur un point où le jour éclairait
D'un rayon frais et gai le ténébreux espace,
Un désir fou le prend, et, du terrible arrêt
Oublieux, il veut voir sa jeune épouse en face.

Il se tourne, et soudain le Tartare en fureur
Contraint l'âme au retour : un long cri de douleur
Elle exhale en fuyant vers les demeures sombres.

A grands pas il la suit aux rives de la mort.
Il y touche; mais, las! déjà sur l'autre bord,
Ombre, elle était mêlée avec les autres ombres.

Imité de l'italien, 1861.

CŒNIS.

Dans les bois ténébreux de l'infernal empire,
Cœnis traîne à pas lents le poids de ses douleurs;
Elle passe, revient, et jamais un sourire
De son front abattu n'anime les pâleurs.

Vivante, elle eut l'amour du roi des eaux marines;
Puis, trahie, elle obtint de son divin amant
La faveur d'échanger ses grâces féminines
Contre un sexe moins doux et plus fort au tourment.

Jeune homme elle devint; cependant son cœur tendre
N'en fut pas plus heureux. Il battit de nouveau
Pour une belle enfant qui ne put pas l'entendre,
Adorant elle-même un autre jouvenceau.

Cœnis, au désespoir, abhorra la lumière
Et résolut de fuir dans la nuit du trépas.

La mort vint, et ce fut sous sa forme première
Que Cœnis descendit aux lieux sombres et bas.

Là, le cœur abreuvé d'amertume profonde,
Elle erre isolément et ne fait que gémir,
Maudissant le destin qui ne la mit au monde
Que pour toujours aimer et toujours en souffrir.

Elle évite toute ombre, et, lorsqu'on la contemple,
Son regard semble dire aux gens du noir séjour :
Laissez en paix Cœnis, le plus complet exemple
Des effroyables jeux du tout-puissant Amour.

Inspiré de Virgile.

LA VACHE DE LUCRECE.

Souvent, frappé du fer auprès des saints autels,
Parmi les flots d'encens qu'on offre aux immortels,
Un jeune taureau tombe, et l'on voit sa poitrine
Répandre son sang chaud en onde purpurine.
Sa mère, qui déjà ne l'est plus, tristement
Parcourt les verts sentiers des grands bois, imprimant
Sur la terre des pas pressés que rien n'arrête.
Elle sonde tout lieu de sa vue inquiète,
Cherchant si quelque part ne se retrouverait
L'enfant qu'elle a perdu; puis l'ombreuse forêt
S'emplit des longs accents de sa voix lamentable;
Puis, lasse de mugir, elle rentre à l'étable,
Et là reste immobile, au sol le pied rivé,
Tout entière au regret de son cher enlevé.
Ni tendres saules verts, ni plantes rajeunies
Par les pleurs du matin dans les grasses prairies,
Ni fleuves aux grands bords teints de vives couleurs,
Ne peuvent la charmer et chasser ses douleurs.

Vainement devant elle, en de fraîches pâtures,
D'autres jeunes taureaux aux folâtres allures
Bondissent; leur aspect ne distrait point ses yeux,
Nul ne donne le change à son cœur soucieux;
Car aucun d'eux n'est, là, celui qu'en sa tendresse
Elle connaît si bien et va cherchant sans cesse.

Traduit du latin, 1862.

RUMEURS DES BOIS.

A LAURENT-PICHAT.

Au fond de la forêt, couché depuis une heure,
Je trouve si charmant son calme harmonieux,
Que du moindre habitant de la verte demeure,
D'un frêle coudrier je suis presque envieux.

A travers les rameaux qui pleuvent sur ma tête,
Les nuages, poussés doucement par les vents,
Comme des vaisseaux d'or sur une mer de Crète,
Balancent dans l'azur leurs escadrons mouvants.

De temps en temps, du fond d'une épaisse ramée
S'échappe un cri léger auquel, dans le lointain,
Répond un autre cri, comme la voix aimée
D'une mère tardive à l'appel enfantin.

Puis les deux faibles voix, qui de loin se répondent,
S'approchent, et bientôt, plus rapides qu'un trait,

Devant mes yeux charmés quatre ailes se confondent,
Et s'engouffrent gaîment dans l'ombre d'un bosquet.

Puis un rais de soleil, qui court de branche en branche,
Descend le long des fûts jusqu'aux brins d'herbe verts,
Et, là, baigne de flamme et de lumière blanche
L'humble et douce fourmi qui chemine à travers.

La paix est dans le ciel et la terre est en joie,
Tout fleurit, tout embaume et s'enlace à loisir,
Et, dans ce plein de vie où nature se noie,
Mes sens voudraient sans fin prolonger leur plaisir.

Cependant de l'éther les ondes chaleureuses
M'apportent tout à coup un bruit de cors lointains;
Bientôt aux roulements des trompes valeureuses
Se mêlent des abois terribles de mâtins.

J'entends aussi des cris de chasseurs en haleine,
A leur tâche féroce excitant les limiers,
Et, comme par-dessus le sol creux d'une plaine,
Le sourd piétinement d'un troupeau de coursiers.

Et ce bruit, que le vent roule de roche en roche,
S'évanouit, renaît, meurt et renaît encor.
Puis, dans ses mouvements, soudain il se rapproche,
Et semble jusqu'à moi diriger son essor.

Est-ce une illusion qui me charme l'oreille,
Un jeu léger du vent dans la feuille arrêté,
Un mirage trompeur de l'âme qui sommeille,
Ou le produit vivant d'une réalité?

Une chasse en ces lieux! Mais la forêt profonde
Laisse vaguer en paix ses biches et ses daims;

Loin d'elle en ce moment les puissants de ce monde
Après d'autres plaisirs égarent leurs destins.

Qui peut donc à cette heure, ô masse de verdure,
De tes sombres réduits réveiller les échos?
Qui peut jeter le meurtre et son affreux murmure
Dans ton noble silence et dans ton saint repos?

Un jour le Béarnais, perdu dans ces parages,
Par un bruit tout pareil fut surpris comme nous;
Un jour, il vit, dit-on, sortir des noirs feuillages
Un homme qui cria : « Mortel, amendez-vous! »

Puis tout s'évanouit, et la rumeur et l'homme.
Quant au dernier, jamais on ne sut sa valeur;
Mais le peuple en garda souvenir, et le nomme
Encore de nos jours du nom de *Grand Veneur*.

Et par les bois, les monts, les rocs, les fondrières,
Nuit et jour, il poursuit son bruit et son chemin;
Le bûcheron, le soir, errant dans les bruyères,
Se hâte en l'entendant, et porte au front sa main...

Ah! qu'il soit pour le peuple un giboyeur terrible,
Ce fantôme de l'air parcourant le hallier,
J'en sais un plus réel, quoique autant invisible,
Et dont le champ de course est l'univers entier;

Celui-là, c'est la Mort! Ses dogues en furie,
C'est le travail constant des venins corrupteurs,
Et l'animal traqué, les formes de la vie
Se dissolvant avec de plaintives douleurs.

Oui, partout où le pied de ce grand chasseur passe,
Le mouvement fait place à l'absolu repos; . . . . . .

Partout la fleur languit, partout la branche casse,
Le moineau tombe et l'homme est couché sur le dos.

Et personne ne peut s'enorgueillir au monde
D'avoir mis en défaut ses pas et son regard.
Un jour ou l'autre, il faut qu'il nous trouve en sa ronde,
Un jour ou l'autre, il faut qu'il nous lance son dard.

Il est venu sur vous, ô maîtres de la terre,
O rois, qui faisiez tant de poussière en ces lieux,
Ne laissant reposer au fond de sa tanière
Pas plus le cerf craintif que l'homme ambitieux!

Il est venu sur vous, ô charmantes princesses,
Douces biches des bois cherchant le trait d'amour,
Belles, qui tant aimiez promener vos tendresses
Sous les dômes feuillus où s'éteint l'œil du jour!

Il est venu sur vous, artistes de génie,
Dont les doigts ruisselants de tons brûlants et frais
Versèrent à longs flots la lumière et la vie
Sur les murs enchantés de tant de beaux palais!

Ni le rang élevé, ni l'âge, ni les charmes,
Ni l'éclat du talent, ni les grâces du cœur,
Rien n'a pu l'adoucir et détourner ses armes,
Et tous avez roulé sous son bras destructeur.

Et moi, qui, le cœur plein de votre souvenance,
Gémis en rappelant vos destins, comme vous
N'aurai-je pas mon tour de malheureuse chance,
Et du noir poursuivant la rencontre et les coups

Oui, je le sentirai traverser ma poitrine
De son dard, et muet, dans la poudre noyé

Je chargerai le sol du poids de ma ruine,
Comme ce roc moussu que je foule du pié.

Peut-être est-il bien près de découvrir ma trace,
Le terrible veneur; peut-être que ce train
Qui résonne dans l'air est le bruit de ma chasse,
Le sombre hallali de mon pâle destin!

O Mort, j'ai, quant à moi, peu souci de ta flèche;
Car, ayant commencé, je sais qu'il faut finir;
Je sais, tout fort qu'il est, que le chêne se sèche,
Qu'il tombe et va, poussière, à la poudre s'unir.

Mais je te crains, ô Mort! pour les êtres que j'aime,
Pour ceux dont le bonheur est la cause du mien,
Et qui, faibles marcheurs, dans la tourmente extrême
De ce monde, ont besoin de mon bras pour soutien.

Je te redoute, ô Mort, pour un reste de rêve
Qui flotte tout confus au fond de mon cerveau,
Et qui demande encor du temps et de la séve,
Pour éclore et donner les nobles fleurs du beau...

Hélas! bonheur des miens, rêves de poésie,
Buts tranquilles et purs de mon humble désir,
Vous êtes, comme tout ce qui vient de la vie,
Choses sans consistance et faites pour nous fuir!

Partez, envolez-vous et roulez à l'abîme,
O beaux nuages d'or! votre sort est d'aller
Où vous emporte Dieu dans son vouloir sublime;
Le mien est de vous perdre et de m'en désoler...

Mais les étranges bruits qui perçaient le feuillage,
Et me mettaient le cœur en un pénible émoi,

Dispersent dans les airs leur ténébreux mirage,
Et sur l'aile des vents se perdent loin de moi.

Je ne les entends plus... Les fantômes de l'âme
Avec eux sont partis. A mon œil attristé
La nature reprend son coloris de flamme,
Le bois son calme pur et le ciel sa beauté.

Pénétrantes fraîcheurs des humides verdures,
Exhalaisons du sol, baume divin des fleurs,
Scintillements de l'air, ondoîments des ramures,
Murmures incessants des insectes rôdeurs,

Effluves de la terre en son effervescence,
Redoublez de parfums, de lumière et d'éclats,
Étourdissez mon cœur du feu de chaque essence,
Et versez-lui l'oubli des ombres du trépas!

Fontainebleau, juillet 1862.

LE VIEUX CHÊNE.

A VICTOR DE LAPRADE.

Ancêtre de la forêt, Nestor du sombre feuillage,
Dont le flanc demi-fendu par le tonnerre et par l'âge
Laisse à travers lui passer les vents et les traits du jour,
O vieux chêne, de ton fût que de fois j'ai fait le tour!
Que de fois, te mesurant, j'ai dit : « Que sont nos années
A côté du vaste amas de tes puissantes journées?
Que sont les cent ans de l'homme auprès des centaines d'ans
De tes rameaux encor droits, vigoureux et verdoyants?
Ah! si tu pouvais parler comme les fils de Dodone,
Si, comme le vieux Memnon qui dans les sables résonne,
De ton feuillage flottant et du creux noir de ton bois
Il se pouvait échapper une harmonieuse voix,
De combien d'actes fameux au berceau de notre histoire
Cette voix pourrait encore enrichir notre mémoire!
Peut-être nous dirais-tu que, tout jeunes, tes rameaux
Ont frémi d'aise en voyant devant les peuples nouveaux,

Qui sans cesse débordaient sur la Gaule aux vertes plaines,
Dans leur vol épouvanté s'enfuir les aigles romaines;
Peut-être que le roi franc dont tu portes le vieux nom
Est venu se reposer sur la couche de gazon
Qui couvre ton large pied, et là, tandis que la chasse
Emportait ses compagnons à travers l'ombreuse masse,
Peut-être a-t-il entrevu l'éclat des jours triomphants
Par le grand Dieu de Clotilde annoncés à ses enfants!
Noble chêne, ta vieillesse est si profonde, et ton âge
Si difficile à savoir, que l'on peut sans vain langage
Te donner comme un témoin de ces faits pleins de beauté.
Mais surtout ce qui pour moi te revêt de sainteté,
C'est que le sol d'où tu sors, toujours ombragé de chêne,
A certainement ouï le son des harpes de frêne,
Lorsque les druides blancs, d'un pas grave et mesuré,
En troupe venaient au bois recueillir le gui sacré.
Or, parmi les plus beaux chants que la doctrine celtique
Inspirait aux lèvres d'or de la milice bardique,
Il en est un dont les vers m'ont su toujours raffermir,
Tant ils contiennent en eux d'espérance en l'avenir;
Ce sont les vers consolants qui disent que dans le monde,
Malgré les retards pervers et plus d'une chute immonde,
Trois choses croissent et vont fleurissant de jour en jour:
Science, justice, amour. »

Fontainebleau, 1862.

EN LISANT DES VERS DE JOHN BARBER

POËTE ÉCOSSAIS.

O vieux rimeur que la Calédonie
Ouït jadis chanter la liberté,
Toi qui soutins que sans elle la vie
Manque d'honneur, d'aisance et de gaîté,
Toi qui la crus des choses la meilleure,
Le doux espoir de l'opprimé qui pleure,
Le vrai trésor de celui qui n'a rien
Et la beauté mâle des gens de bien;
Je suis heureux de voir, rimeur sublime,
Qu'après un laps de plus de six cents ans,
Sur d'autres bords et par de sombres temps,
Comme toi barde et plus ton homonyme,
Au grand Paris, ma natale cité,
J'aie entonné l'hymne de liberté.
Étrange chose! en nous mettant au monde
Et nous parant tous deux d'un même nom,
Dieu nous emplit l'âme d'amour profonde

Pour un sol libre et les jeux d'Apollon.
Qu'il ait l'encens de ma reconnaissance,
Car nul trésor ne vaut la faculté
De bien aimer ce qu'humaine existence
A de plus doux, muses et liberté.
Tant d'autres, las ! au terrestre rivage,
Passent leurs jours si misérablement,
Que je suis fier de mon lot ; seulement
Mon cœur désire un dernier avantage.
Oui, je voudrais qu'au bout de mon voyage,
Frappé de mort et sous le monument,
Dieu m'octroyât, vieux rimeur, ta fortune,
Et que, pour moi prodigue de ses biens,
Il fît encor, par grâce non commune,
Aux nobles cœurs de mes concitoyens,
Vivre mes vers aussi vieux que les tiens.

1862.

LA CHARGE DE WENGROW.

Deux cents jeunes gens, presque tous de la classe noble, dans l'affaire de Wengrow, s'offrirent de couvrir la retraite des insurgés en se jetant sur les canons russes. Toute cette jeunesse héroïque resta sur le carreau, mais elle sauva le gros du corps insurrectionnel.

Presse du 13 janvier 1863.

O sublime Pologne ! ô tombeau plein de vie !
Comme un marbre sanglant en vain la tyrannie
Pèse sur toi, ton corps est toujours agité,
Et tes tressaillements au monde font connaître
Que jamais de sa face on ne fait disparaître
Un peuple ami du ciel et de la liberté...

Elle s'était levée, et, sur la sombre arène,
Elle avait reparu, non l'œil rouge de haine
Et le poignet armé d'un fusil, d'une faux,
Mais douce, sans défense et, dans un saint délire,
Avec des chants pieux essayant le martyre,
Pour toucher de pitié le cœur de ses bourreaux.

Le cœur de ses bourreaux ! il fut plus insensible
Que le rocher muet sur sa base impassible,
Plus froid que le glaçon et plus dur que l'acier.
Et quand vers lui monta sa clameur lamentable,
Il n'y fut répondu que par l'acte effroyable
Du knout injurieux et du plomb meurtrier.

Puis vint le recruteur, pourvoyeur homicide
Des légions du tzar, et dont la main livide
S'abattit nuitamment sur la fleur du pays.
On voulait dépouiller le sol de sa parure,
Et, des bourgeons faisant pleuvoir la neige pure,
Aux arbres pour longtemps ôter l'espoir des fruits.

Alors il fallut bien faire parler la poudre,
Remanier le glaive et rebraver la foudre,
Et, mourir pour mourir, mieux encore valait
En Pologne tomber libre et fier sous les balles
Que de finir ses jours loin des terres natales,
Aux rangs de l'étranger comme un soldat valet.

Alors tout homme ayant le feu de la jeunesse
Dans les veines quitta ses proches en détresse,
Et jaloux d'accomplir le grand, le saint devoir,
Le bâton à la main ou la faux sur l'épaule,
Se jeta dans les bois pour y jouer le rôle
De sanglant partisan au corps du désespoir.

Alors les plus beaux faits que l'histoire enregistre
Reparurent soudain sur ce terrain sinistre,
Et l'on vit, comme aux jours du vieux Léonidas,
Deux cents nobles enfants au salut d'une armée
Se dévouer, et tous de la gueule enflammée
Des canons dévorants recevoir le trépas.

Gloire, gloire à ces morts ! — Mais quelle barbarie !
Ah ! comme je voudrais que ma chère patrie
Arrêtât pour toujours ce duel assassin,
Et, couvrant la victime avec sa forte égide,
Au nom du bien public et de sa loi rigide,
Contraignît le voleur à rendre son larcin !

Oh ! comme je voudrais que la fière Angleterre
A la France s'unît par un accord sincère,
Et que la libre voix de son haut parlement
Dît au tzar : « C'est assez d'oppressives alarmes,
Un prince de nos jours ne peut vivre de larmes,
Et de sang se gorger impitoyablement ! »

Oh ! comme je voudrais que la grande Allemagne,
Touchée, émue enfin des cris de sa compagne,
Ne fût plus à sa vie un obstacle fatal !
L'Allemagne, bon Dieu ! complice du partage,
Que je la voudrais voir rougir du brigandage,
Se laver du forfait et réparer le mal !

Vains souhaits, dira-t-on, vains rêves de poëte
Qui désire ardemment que cesse la tempête
Et que l'azur du ciel resplendisse à son tour.
Vains rêves !... Et pourtant après un long orage,
D'épouvantables nuits, des siècles d'esclavage,
L'Italie aux abois n'eut-elle pas son jour ?

Espérons donc au sien que la Pologne incline,
Espérons, car l'espoir est de vertu divine,
Et croire à la justice, à son prochain appui,
C'est penser que le mal n'est point maître du monde,
Et que, si long, si dur que soit son règne immonde,
Enfant de Dieu, le bien est plus puissant que lui.

23 février 1863.

EN SUIVANT UN CONVOI.

Cruel et doux printemps qui fais tout refleurir,
Mais tant mourir aussi, je ne te vois venir
Qu'avec crainte, car Dieu sait combien d'âmes chères
M'ont prises les retours de tes fraîches lumières!
Aujourd'hui même encore il faut suivre en pleurant
A son dernier refuge un compagnon charmant,
Un indulgent témoin des actes de ma vie,
Léon, mon cher Léon. O poignante ironie
Quand, front bas, le pied lent, portant habit de deuil,
Au jardin de la mort avec son noir cercueil
Nous entrons tristement, le ciel sur notre tête
Rayonnant de soleil met la nature en fête,
La terre nous enivre avec ses floraisons,
Et les oiseaux joyeux nous jettent leurs chansons.
Alors pensant au mort qui va dans cet asile,
Sous un marbre pesant, muet, froid, immobile,
Dormir d'un long sommeil, somme heureux cependant

Pour qui d'âme et de corps ici-bas souffrit tant,
Je déplore du sort cette dernière injure,
Et je dis : « Pauvre cœur sensible à la nature,
Au doux chant des oiseaux tu demeureras sourd,
Tes yeux ne verront plus la lumière du jour ! »

30 avril 1863.

LE MONT SAINT-MICHEL.

A MADAME MARIE HONS-OLIVIER.

Fier rocher, tu n'as point la pompe des grands bois
Sur ton sommet chenu faisant flotter leur ombre,
Ni prés verts à tes pieds, couverts de fleurs sans nombre,
Où de gais ruisselets jasent à demi-voix.

Mais tu peux te vanter de beautés plus sublimes
D'un cap illuminé qui monte dans les cieux,
De navires en course et de flots radieux
Ou tourmentés des vents sur les vastes abîmes.

Puis, quand l'hiver brumeux attaque tes remparts,
Les flagellant d'écume, et de pluie et de neige,
L'imagination te voit, ferme en ton siége,
Braver avec dédain les vents et les brouillards,

Plus beau, dans ces moments d'assaut et de tempête,
Que lorsqu'aux soirs d'été, par un air sans émoi,
Le monarque du jour s'incline devant toi
Et d'un reflet pourpré te couronne la tête.

Imité de l'anglais, 1863.

LA FOURMI ET L'OISEAU.

Les sages Indiens racontent dans leurs fables
Qu'un être fort petit, mais des moins méprisables,
Une fourmi, cherchait un jour à démolir
Un amas de terreau, tâche rude à remplir
Pour elle, et que, malgré sa force musculaire,
Même sans se lasser un homme n'eût pu faire.
Elle allait et venait, et du plein et du bord,
Extrayait çà et là quelques brins, et l'effort,
Bien qu'il fût peu de chose et de faible nature,
Diminuait le tas en certaine mesure.
Un oiseau qui passait dans l'air en ce moment
Vit la petite bête à l'œuvre, et vainement
S'efforçant d'amoindrir cette masse rebelle
Des millions de fois plus haute et grosse qu'elle;
Il eut compassion... « Hélas! pauvre animal,
Lui cria-t-il, pourquoi te donner tant de mal?
Quelle œuvre tentes-tu, si petite et peu forte? »
A ces mots, celle-ci répondit de la sorte :

« J'ai vu plusieurs fourmis vers ce tas se porter,
Et, voyant leur travail, j'ai voulu l'imiter :
C'est la condition que j'impose à ma vie.
Si de servir ma race il vous prend quelque envie,
Unissez-vous à moi pour démolir ce tas,
Et d'un élan commun nous le mettrons à bas.
J'exerce en ce moment les forces de mon être,
Et comme un brave cœur à tous je fais connaître
Que j'ai ferme désir d'accomplir mon devoir.
— Fort bien, mais votre but passe votre pouvoir,
Reprit soudain l'oiseau, qui se croyait plus sage;
Pour tendre l'arc duquel vous voulez faire usage,
Il faut, ma chère amie, avoir plus de vigueur.
— C'est possible, ajouta l'insecte avec douceur,
Mais, ayant commencé ce travail, quoique immense,
J'emploie à l'achever ce que j'ai de puissance;
Si j'y parviens, mes vœux seront comblés, sinon
Nul méchant ne pourra blâmer mon action. »

Pour certaine action chaque homme naît au monde,
Mais il s'en faut qu'au but où son espoir se fonde
Il parvienne toujours. S'il y touche, son cœur
Est exempt de soucis; mais voit-il son labeur
Trompé, du moins il a montré son caractère,
Ce qu'il vaut, et cela devra le satisfaire.

Imité du persan, 1863.

HYMNE A VIRGILE.

Aimons les chants de ceux qui dans le cœur humain
Cultivent l'espérance,
Et montrent l'avenir sous un aspect serein
A la pâle souffrance.

Aimons les chants de ceux dont l'œil doux et puissant
Ne cherche en la nature
Que de beaux lieux couverts de gazon verdissant,
Baignés de clarté pure.

A quoi bon entonner l'hymne du désespoir
Comme un mauvais génie,
Désenchanter de tout et ne peindre qu'en noir
Le tableau de la vie?

Souvent c'est arrêter les pas du voyageur
Au début de sa route,
En le décourageant et lui mettant au cœur
La tristesse et le doute.

Ah! nous ne sommes pas des gens si vigoureux
Que les noires tempêtes
Puissent verser sur nous leurs bruits tumultueux
Sans ébranler nos têtes.

Au contraire, il nous faut toujours du réconfort,
Et toujours, faibles âmes,
Que du sein de la mer on nous montre le port
Pour bien tenir les rames...

Oh! sois loué, Virgile, entre tous les chanteurs,
Car tes divines pages
Ne roulent au flot pur de leurs vers séducteurs
Que de saines images!

La nature avec toi sous les ombrages frais
De parfums nous enivre;
Elle donne au travail d'ineffables attraits
Et nous engage à vivre.

Avec toi l'on apprend à chérir son pays
D'une façon sublime,
Et, du fait des héros avidement épris,
Aux grands buts l'on s'anime.

Puis, quand l'âme fléchit sous les coups du destin,
De pleurs tout arrosée,
Tu lui fais entrevoir au bout de son chemin
Les champs de l'Élysée.

LA BRANCHE MORTE.

A M. A. MUSTON.

Le ciel était voilé de longs nuages gris,
Un vent froid coupait l'air, et des prés défleuris
Les étés avaient fui vers un plus doux rivage;
C'était l'automne, non l'automne au front paré
Des verdures du pampre et du raisin doré,
Mais l'automne pâlie au terme du voyage.

Une teinte rougeâtre enveloppait les bois,
L'herbe des sentiers verts était sombre, et la voix
Des oiseaux se taisait aux cimes des feuillées;
Nul bruit dans la forêt, excepté le bruit sourd
Des vents, qui des grands fûts berçant le dôme lourd,
Faisaient voler dans l'air mille feuilles rouillées.

Assis au pied d'un hêtre et seul, au sifflement
De l'air froid je prêtais l'oreille et tristement
Contemplais le déclin des choses de nature,

Lorsqu'un craquement sec dans l'arbre épais et haut
Retentit, et je vis à mes pieds aussitôt
Tomber en tournoyant un débris de ramure.

Ce fragment, détaché du faîte gémissant,
Avait fini de vivre, et, flétri, jaunissant,
Allait se perdre au sein d'une aride poussière;
Et pourtant, au milieu de ses sœurs, couleur d'or,
Une feuille encor verte et toute fraîche encor
Brillait comme aux beaux jours de la fleur avrilière.

Son apparition splendide m'attendrit,
Et soudain m'arriva la pensée à l'esprit
Que dans sa survivance au reste du feuillage
Cette fraîcheur était comme un rêve d'été,
Un heureux souvenir épanchant sa gaîté
A travers les brouillards et les glaces de l'âge.

Alors moi-même, alors je revis mes vingt ans
Avec tous leurs plaisirs, leurs espoirs éclatants,
Leurs secrètes amours, leurs amitiés sans voiles,
Et de ces souvenirs qui ravivaient mon cœur
Quelques-uns surpassaient les autres en douceur,
Comme la blanche lune efface les étoiles.

Sur ceux-là bien longtemps s'attacha le regard
De mon âme; longtemps, les contemplant à part
Comme un bouquet de fleurs aux grappes embaumantes
Des touffes de lilas qu'un pauvre voyageur
Trouverait au désert, longtemps avec bonheur
J'en savourai la grâce et les odeurs charmantes...

O divine Mnémé, de l'âme auguste enfant,
Les Grecs eurent pour toi, dans leur âge brillant,
Une adoration profondément pieuse;

Leur pensée honorait sous ton aimable nom
La mère des neufs sœurs compagnes d'Apollon,
Et du grand Jupiter l'éternelle amoureuse.

Et moi, comme eux je t'aime et t'honore comme eux,
Car, seule, de ce monde obscur, tumultueux,
Inconstant, fugitif, tu retiens quelque chose.
Tu sèmes de plaisirs notre course ici-bas,
Et de nouveaux bonheurs par delà le trépas
Tu dois fleurir encor notre métamorphose.

Oui, quand la Parque sombre avec son fer divin
De notre vie aura tranché le fil de lin,
Et dans les airs laissé partir l'âme légère,
Si comme une fumée aux champs de l'infini
Notre esprit ne s'est pas soudain évanoui,
Ce que je ne puis croire et nullement n'espère,

En lui le souvenir renaîtra plus fervent,
Plus profond qu'il n'était, lorsque le corps vivant
Le tenait à l'étroit dans sa prison massive;
Son regard aura plus de portée et d'ampleur,
Et jusqu'aux moindres faits cachés au fond du cœur,
Tout réapparaîtra d'une façon plus vive.

Alors, si par l'effet d'instincts supérieurs
Nulle infâme action, nuls pensers corrupteurs
N'ont terni son essence en traversant la terre,
Ou si des actes vils les fantômes ombreux,
Se fondant au brasier des remords douloureux,
Ont laissé revenir sa pureté première,

Alors il reverra, dans leurs rayonnements
Et leurs suavités, les rapides moments
Où l'union des cœurs doubla son existence;

Il reverra les traits, les formes de tous ceux
Que sur terre il aima d'un amour sérieux,
Car l'amour vainc la mort et la passe en puissance.

O bonheur ineffable, ô nobles cœurs éteints,
Vous, vers qui des aimants subtils et clandestins
Nous avaient entraînés dans le torrent de l'être,
Vous n'avez pas touché vainement à nos jours,
Et tenu place en nous pour, loin de nous toujours,
Au gouffre du néant plonger et disparaître!

Qu'importe, doux amis, même après le trépas,
Que votre esprit semblable au nôtre ne soit pas,
Qu'il monte plus léger ou demeure en arrière?
Qu'importe que moins purs, ou que plus avancés,
Ainsi que ramiers blancs l'un à l'autre enlacés,
Nous ne puissions voler ensemble à la lumière?

Vous n'en vivrez pas moins en nous profondément,
Et pas moins n'en serez, sans perte d'un moment,
Les tendres compagnons de nos pèlerinages :
Nous vous invoquerons et vous nous répondrez,
Comme au temps du sommeil, en des rêves dorés,
Le faisaient si souvent vos vivantes images.

En vain le vif éclat des célestes beautés,
L'épanouissement des saintes vérités,
Nous jetteront l'esprit en extases sublimes :
Ce vaste enivrement ne saurait amoindrir
Et ruiner en nous le puissant souvenir
Des ivresses du cœur aux régions infimes.

L'esprit ne doit-il pas toujours de plus en plus
S'épurer? comme lui les souvenirs accrus
Le feront, et, laissant sur notre humble planète

La plus grossière part des doux accouplements,
Ils ne retraceront en nos entendements
Que les plus purs instants de l'union parfaite.

De là, chers adorés, d'indestructibles nœuds
Augmentant, redoublant leurs serrements joyeux
A tout avénement d'existences nouvelles;
Car, une fois entrés au cœur, les amours vrais
N'en doivent plus sortir, ni s'éteindre jamais,
Étant du grand amour les divines parcelles.

O maître de Florence, ò sublime voyant
Dans les choses du ciel, ò Dante, maintenant
Je comprends mieux les faits de ton allégorie;
Pourquoi tu mis aux champs de l'expiation
La fontaine Eunoè, cette onde ayant le don
De ne vous rappeler que le bien de la vie;

Pourquoi, dès que ton âme eut purgé ses erreurs
Et d'un éther plus haut aspiré les fraîcheurs,
Tu retrouvas soudain ta chère Béatrice;
Et pourquoi la beauté de l'être ravissant,
Ainsi que ton amour, allait toujours croissant,
Plus vous montiez tous deux vers l'Ame créatrice!...

Fontainebleau, novembre 1863.

ÉPILOGUE.

Il arrive un moment où pâlit la verdure,
Où l'artiste lui-même a le doigt affaibli,
Puis, il ne peut plus rien ravir à la nature ;
Son livre est rempli.

En vain, devant ses yeux, phénomènes de grâce,
A la lèvre de pourpre, au regard amolli,
Plus d'un groupe charmant encor passe et repasse,
Le livre est rempli.

Quand livre et cœur sont pleins, le grand souci du vivre
N'est plus que de se voir sans tache enseveli
Et que Dieu comme l'art dise en fermant le livre :
Il fut bien rempli.

RIMES DE VOYAGE

1864

Parcours les pays; le plaisir de la vie est dans le mouvement.

L'eau qui dort se corrompt, tandis que l'eau qui coule en liberté devient pure et limpide.

Poésie arabe.

AVANT-PROPOS.

... C'est au retour d'un voyage en Italie, dont ces notes poétiques racontent les impressions, que l'auteur acheva d'écrire *Il Pianto*. Bien des inspirations qui n'avaient pu trouver place dans le cadre de son poëme méritaient cependant d'être recueillies; elles en expliquent parfois les pages et y ajoutent quelques accents intimes et familiers.

(Extrait de la *Revue des Deux Mondes*, 1864.)

1831 ET 1832.

LA VEILLE DU DÉPART.

Que l'heure des adieux est une triste chose!
Nous étions tous pensifs... L'enfant, prenant la rose
Qui reposait vermeille à côté de son cœur,
En rêvant inclina ses lèvres sur la fleur.

Et la rose, cédant à cette haleine pure,
Lentement dépouilla sa divine parure,
Et chaque feuille d'or, résistant faiblement,
Une à une tomba du calice embaumant.

L'une ici, l'autre là, toutes à la volée
Prirent à travers l'air une route isolée,
Et, jetant leurs parfums comme un dernier soupir,
A nos pieds inquiets toutes vinrent mourir.

Pauvres feuilles! Et nous, une fortune amère
Allait nous disperser comme elles sur la terre;
Chacun de nous peut-être, en se quittant ce soir,
Devait-il s'éloigner pour ne plus se revoir.

UNE STATUE DE PUGET.

Les bourreaux ont lancé leurs flèches empennées,
Et le soldat du Christ aux brillantes années,
Sébastien, par les trous qu'elles font en sa chair,
Sent avec tout son sang l'âme se détacher.
Déjà son cœur remue à peine en sa poitrine,
Sur son corps affaissé sa pâle tête incline,
Il tombe, et, s'il n'était par des liens tenu,
Il joncherait le sol... Mais une femme a vu
Le supplice de loin, et cette aimante femme,
Jalouse dans son vol d'arrêter la belle âme,
Avec le saint troupeau de ses pieuses sœurs,
Va la venir tirer des mortelles langueurs...
O Puget, que de cœurs sensibles par le monde
Sont, comme ton martyr, à la haine profonde
En butte et transpercés des flèches du méchant,
Faisant à larges flots couler leur noble sang!
Mais, hélas! tous n'ont pas comme lui dans la peine
La délicate main de quelque douce Irène
Pour ranimer leur cœur, et sur la plaie en feu
Poser secrètement le dictame de Dieu.

Gênes, Sainte-Marie de Carignan.

DE GÊNES A LIVOURNE.

Ce n'est pas sans plaisir qu'à l'abri d'un manteau
Et le corps étendu sur le pont d'un vaisseau,
Par une belle nuit de lueurs constellée,
Je me sens emporter sur la plaine salée.
Mêlée aux sons aigus du cri des matelots,
Autour de moi mugit la grande voix des flots;
Le bois de la poulie au faîte des cordages
Gémit comme l'oiseau précurseur des orages;
La vapeur avec bruit s'épanche en jets fumeux;
Mais au-dessus de moi le calme est dans les cieux,
Et je vois à la voûte infinie et sans voiles
Silencieusement resplendir les étoiles.

EN DÉBARQUANT.

Ton poëte terrible, ô charmante Toscane,
Fit mal de clore à sept les cercles infernaux;
Pour enrichir l'abîme et compléter ses maux,
Il devait ajouter les lignes de douane.

SUR PISE.

Que de tranquillité dans cette antique ville!
Ses quais, ses monuments, tout est paisible et beau;
Mais il vous semble aussi que son Campo-Santo
L'a prise entièrement, tant elle est immobile!

O noble Child-Harold, inquiet voyageur!
Après tant d'amertume et d'orageuse ardeur,
Tu fis bien en ces lieux de chercher un asile :
Leur calme convenait au trouble de ton cœur.

LE PALAIS LANFREDUCCI.

Sur ta face de marbre, ô vieux palais de Pise,
Tu portes une chaîne, et dessous pour devise
Apparaissent aux yeux ces mots que l'on sculpta
En traits nets et profonds : *Alla giornata.*

On peut chercher ; pour moi, l'énigme est devinée.
Cette chaîne et ces mots, c'est enseigne donnée
Que tout ce qui se meut et respire ici-bas
Est forçat à la chaîne, et que le dur trépas,
Ou ce soir, ou demain, chacun à tour de rôle,
Nous fera déguerpir de la terrestre geôle.

A FLORENCE.

Il faut d'un caillou blanc noter tous ses bonheurs.
Avec le bon Robert, peintre des moissonneurs,
J'ai fait une course aux Cassines.
Ternes étaient les cieux et sombres les collines;
Les arbres jaunissants semblaient mourir de froid;
On sentait que l'hiver nous tenait sous sa loi;
Les choses cependant me parurent divines.

A PROPOS DE LA MADONE DU SAC.

J'aime fort ta légende, ô vieil André Sarto!
Elle dit qu'un jour, las de ne pouvoir atteindre
A l'idéal des traits que tu désirais peindre,
La Vierge et son doux *bambino*,
Tu t'endormis auprès de ton œuvre incomplète;
Mais la mère du Christ, témoin de tant d'ardeur,
Quitta soudain les cieux pour prendre ta palette,
Et durant ton sommeil acheva ton labeur...
Bien des gens souriront à cette étrange histoire,
Mais qu'ils voient comme moi ton travail enchanteur!
Il est si pur, si plein de grâce et de fraîcheur,
Qu'ils seront comme moi, ma foi, bien près d'y croire.

ROME.

La Judée eut Jésus, la Grèce Phidias;
Mais Rome fit le grand mélange:
C'est là que Raphaël unit entre ses bras
Les fronts sacrés de la muse et de l'ange.

AU VATICAN.

La Création de l'homme, par Michel-Ange.

L'homme, statue inerte et de fange grossière,
Languissait incomplet sur le sein de la terre;

Soudain l'air nuageux devint éblouissant.
Un tourbillon d'esprits portant le Tout-Puissant
Passe, et Dieu, touchant l'homme avec son doigt de flamme,
Donne à ce bloc d'argile une part de son âme.

LA TRANSFIGURATION DE JÉSUS PAR RAPHAEL.

Entre terres et cieux le Christ est suspendu,
Il a les bras levés et le regard perdu
Dans le rayonnement des splendeurs de son Père;
Ses longs habits flottants sont tout blancs de lumière,
Et son visage, empreint d'une étrange beauté,
De plus en plus prend l'air de la Divinité.

VISITE A M. DE LAMENNAIS.

Salut, frère gaulois, dans la ville éternelle
Venu pour te soumettre à son vieux souverain!
Puisses-tu repartir avec le cœur serein,
Apôtre libéral malgré Rome et pour elle!

SUBIACO.

De grands nuages noirs, le flanc chargé d'orages,
Sur la cime des monts roulaient silencieux.
L'air était étouffant, et sous les verts ombrages,
Les oiseaux suspendaient leurs chants mélodieux.

On n'entendait au creux de la gorge profonde
Que le frémissement du lac aux froides eaux
Et les cris de Néron perçant la voûte ronde
De sa blanche villa penchée au bord des flots.

L'empereur! Il est ivre, il pince de la lyre,
Il chante, puis, levant sa coupe d'or en l'air,
Il provoque le ciel en son ardent délire,
Et dit: « Le dieu Néron boit au dieu Jupiter! »

Soudain le ciel répond par un coup de tonnerre;
La foudre éclate, tombe, et son carreau vengeur
Frappe la coupe d'or, et la fond comme verre
Dans les tremblantes mains de l'insolent buveur.

LA GROTTE DE SAINT BENOÎT.

Le saint est seul au fond de sa grotte sauvage,
Adorant les splendeurs de la triple Raison.
Tout à coup une voix au grave et doux langage
Suspend avec ces mots sa méditation :

« Benoît! prier est bien, mais agir est plus sage.
Ce qui manque à mes fils, c'est la soumission,
C'est le travail. — Prends donc la règle et l'aiguillon,
Et chasse la paresse et le libertinage. »

Le jeune homme obéit. Il quitte les hauts monts,
Et, ralliant à lui quelques saints compagnons,
Il leur met dans le cœur la parole de flamme,

Et dès ce jour le Christ voit ses enfants pieux,
Sous le joug du travail courbés comme des bœufs,
Cultiver sans relâche et la terre et leur âme.

ADIEUX A ROME.

Adieu, vaste tombeau de la grandeur romaine,
Terre des souvenirs, de beautés encor pleine,
Mais où l'on voudrait voir moins de clochers chrétiens
Et plus de citoyens!

LES MARAIS PONTINS.

Tout le long de la voie antique où nous roulons,
Ce ne sont que prés verts, marécages féconds,
Où maint chêne puissant croît à sa fantaisie;
Une Hollande avec un ciel d'Asie!
C'est superbe; mais, las! les pauvres habitants
De ces beaux lieux sont tous des spectres grelottants
Que la fièvre dévore et consume avant l'âge;
Aussi, contemplateurs tristes d'un paysage
Frais, charmant, mais peuplé de souffles assassins,
Nous disons en fuyant sa mortelle verdure :
Pourquoi ce désaccord, et pourquoi la nature
Si tendre aux végétaux et si dure aux humains?

A GAETE.

La mer a beau laver d'un flot pur, caressant,
Les contours embaumés de cette belle plage;
Elle ne lavera jamais le noble sang
Qu'un sicaire d'Antoine, affamé de carnage,
Y fit, ô Cicéron, ruisseler de ton flanc.

AU TOMBEAU DE VIRGILE.

Saint Paul, dit-on, un jour vint à ton mausolée,
Virgile, et sur ta cendre en l'urne recélée,
Laissa couler des pleurs pieux, et, soupirant,
Fit entendre ces mots : « Toi que j'aime et j'honore,
Des poëtes le plus sensible et le plus grand,
Hélas! combien pour toi j'aurais fait plus encore
Si mon cœur en ces lieux t'eût rencontré vivant! »

PROMENADE A POMPÉI.

Quand nous mîmes le pied dans la cité des morts,
Seul, debout sur un tertre au-dessus de la ville,
Un jeune vigneron, de sa flûte docile,
Laissait tomber sur nous de suaves accords;
Ce n'étaient qu'airs d'amour et folle tarentelle,
Airs faits pour ranimer et renflammer les corps,
Symboles ravissants d'une vie éternelle!

AU BORD DU LAC AVERNE.

Le rapt de Proserpine.

Elle jette un grand cri, laisse tomber ses fleurs,
Et, toute renversée au bras qui l'emprisonne,
La vierge cependant s'y rattache et cramponne
Par crainte du galop des chevaux ravisseurs.

Le sombre dieu, penché sur les froides pâleurs
De sa gorge d'ivoire, avidement leur donne
Des baisers chaleureux, et sa barbe sillonne
Le beau sein de l'enfant de fumeuses noirceurs.

Elle fait résistance à l'invincible chaîne,
D'une main repoussant le dur menton d'ébène,
De l'autre à l'œil de feu cachant ses yeux divins.

Mais le char roule et fuit avec la nymphe blonde,
Et les cieux sont frappés d'une rumeur profonde
Par le fouet, par la roue et les cris féminins.

Imité de Cassiani.

EN MER.

Souvenir d'affreux temps, ô triste, triste histoire!
Un batelier me montre en me menant sur l'eau
L'endroit où par amour Nelson tachant sa gloire
Fit pendre Caraciolo.

ÉCRIT SUR UN ALBUM.

Laissez-moi, laissez-moi vous prendre comme un rêve,
Comme un de ces parfums que le zéphyr enlève
Aux lilas fleurissants dans les ombres du soir;
Laissez-moi ne tenir, n'emporter de vos charmes
Que ce vague idéal qui soulève les larmes
Et qui vous fait longtemps soupirer sans savoir.

Plus d'un ami m'assure, ô jeune Ausonienne,
Que l'antique beauté de sa grâce sereine
A pris soin de vêtir vos traits harmonieux,
Que votre taille est svelte et souple comme un saule,
Et que sur vos yeux bleus et votre blanche épaule
Tombent abondamment des flots de blonds cheveux.

On dit que votre esprit, abeille prompte et fine,
Sur votre lèvre en fleur que la nacre illumine
Aux douceurs de la langue ajoute encor son miel,
Et que secrètement souvent votre belle âme
Laisse échapper des chants d'une sublime flamme,
Qui ravissent les cœurs et les portent au ciel.

Hélas! on en dit trop pour mon indifférence,
Trop pour ne pas vouloir revenir à la France
Et rester à jamais loin de vos yeux caché;
Car, si je contemplais votre douce figure
A ses enchantements, aimable créature,
Je craindrais de ne plus pouvoir être arraché.

Laissez-moi, laissez-moi vous prendre comme un rêve,
Comme un de ces parfums que le zéphyr enlève

Aux lilas fleurissants dans les ombres du soir;
Laissez-moi n'emporter de vos traits, de vos charmes,
Que ce vague idéal qui soulève les larmes
Et qui vous fait longtemps soupirer sans savoir.

L'EMBARQUEMENT.

Le signal est donné : le vaisseau nous entraîne,
La ville disparaît dans un brouillard doré,
Le soleil s'éteignant rougit la vague pleine ;
Adieu, Naples! Qui sait quand je te reverrai!

RETOUR A FLORENCE.

Au printemps, Boboli le long de ses allées
Épanche les odeurs de mille giroflées.
Nulle part cette fleur au baume doux et fin
Ne s'épanouit mieux que dans le vert jardin;
Si bien que l'étranger, sous les ombres fleuries,
Errant et parfumé jusqu'en ses rêveries,
Dit en se souvenant des richesses de l'art
Que renferme Florence en son docte rempart :
Oui, cette ville est bien une fille d'Athènes,
Comme sa mère elle a deux grâces souveraines,
La fleur qui porte aux sens un plaisir enchanteur
Et celle qui ravit l'intellect et le cœur.

DEVANT LA PRISON DU TASSE, A FERRARE.

Quoi! c'est là qu'un poëte a gémi des années,
Dans ce cachot humide où l'on ne voyait rien!
On le dit : ô malheur, ô haines obstinées!
Tasse, l'honneur du temps, fut traité comme un chien.

AU BORD DE LA BRENTA.

Le long de la Brenta je vois passer en fête,
Bras dessus, bras dessous, plus d'un beau couple aimant;
Tous portent un bouquet, mais bien différemment :
Les femmes l'ont au cœur, les hommes à la tête.

MÆSTRE.

Le grand Gœthe disait à l'aspect des gondoles :
Oh! les jolis cercueils, et comme il est charmant
D'être bercé par eux au gré des ondes folles
Et d'y goûter le somme en pensant au néant!

VENISE.

D'abord rien que la mer et sa ligne profonde
Puis, petit à petit, le profil long et fin
Des clochers, puis les toits rouges, Venise enfin,
Comme un beau lotus rose épanoui sur l'onde.

WALTER SCOTT AU PALAIS DUCAL.

L'Arioste du Nord était là, dans la salle
Des doges, regardant comme nous leurs portraits,
Mais les cheveux blanchis, les traits pâles, défaits,
Et le corps tout frappé d'une roideur fatale.
Il se fit indiquer par son fils le tableau
Où manque le portrait du traître Faliero,
Il le vit et ce fut assez; sur sa poitrine
Sa tête retomba; puis son fauteuil roulant,
Il disparut bientôt à notre œil larmoyant :
Hélas! c'était aussi le génie en ruine.

EN REVENANT DU LIDO.

D'où viennent ces clameurs, ces sauvages transports?
— Seigneur, de cet îlot où la démence habite,
C'est l'hôpital des fous. — Gondolier, passe vite
Et fuyons au plus tôt de ces funestes bords...
Pauvres gens! et pourtant tout, autour de leurs corps,
Est calme : la mer dort à leurs pieds, sur leurs têtes
Le ciel luit; seuls en eux ils portent les tempêtes,
Tempêtes sans relâche et qui ne cesseront
Que le jour où la mort aura glacé leur front.

AUX PIGEONS DU DÔME.

Oiseaux du grand saint Marc, hôtes de son église,
Beaux pigeons azurés qui dans l'azur des cieux
Montez en nuages joyeux,
Ne désertez jamais les clochers de Venise;
Volez toujours autour de ses toits glorieux,
Afin qu'au doux aspect de vos aimables jeux,
Le cœur de ses enfants se ranime et se dise :
Courage! tout n'est pas esclave dans ces lieux.

EN TRAVERSANT LE SIMPLON.

O voyageur, vois-tu ces monts audacieux?
C'est le champ de bataille où les fils de la terre
Firent au roi des dieux une si forte guerre,
Qu'il faillit perdre ensemble et la foudre et les cieux.

Mais ils furent vaincus, et les pleurs de leurs yeux
Formèrent ces torrents bruyants comme un tonnerre,
Et l'écume vomie en leur sombre colère
Couvre encor de blancheurs ces sommets orgueilleux;

Puis ce profond ravin où serpente la route
Est un des grands sillons que leurs chars en déroute
Creusèrent sous le pied des chevaux haletants;

Et ces bois de sapins aux cimes toutes sèches,
Ces sapins par milliers plantés comme des flèches,
Ce sont les derniers traits du carquois des Titans.

RETOUR.

Italie, ô splendeur! dans le sombre Paris
Rentrer après avoir foulé ta blonde terre,
Hélas! c'est retrouver l'ombre après la lumière,
L'inquiétude après l'existence légère;
Mais c'est aussi revoir sa mère et ses amis.

Écrit en 1831 et 1832.

FIN.

NOTES.

RIMES LÉGÈRES.

Le GHAZEL est une sorte de petit poëme élégiaque très-usité chez les Arabes et les Persans. Il est généralement composé de quatorze vers de mesure pareille, quelquefois plus. Il commence par deux rimes semblables, puis vient un troisième vers qui ne rime ni avec ceux qui le précèdent, ni avec celui qui le suit. Le quatrième vers rime de nouveau avec les deux premiers et ainsi de suite jusqu'à la fin. Le dernier vers doit toujours rimer avec le premier; souvent c'est le même mot qui rime d'un bout à l'autre. J'ai donné trois exemples de GHAZEL; ils suffisent, je l'espère, à faire comprendre cette forme de poésie qui n'est pas sans grâce et sans charmes.

Le COMTE GUY et BELLE ISABEAU, sont deux pièces de vers tirées du ROMANCERO FRANÇAIS de M. Paulin Paris. La dernière est une imitation très-lointaine de l'original.

Plusieurs compositeurs distingués ayant bien voulu s'occuper de mes chansons et de mes odelettes, c'est un devoir et un plaisir pour moi de les signaler à l'attention du public.

Madame Mélanie Dentu a honoré de ses fines et ravissantes mélodies L'Amour des chansons, la Violette, la Chataigne, les Bluets, Fleur de bruyère, Suzette, le Comte Guy, la Dame verte, la Fille du mendiant, le Rêve de la servante, le Délaissé, la Chanson des bois.

L'Hirondelle a inspiré quelques jolies notes à madame Pauline du Chambge.

M. Albert de Wailly a aussi composé deux mélodies charmantes sur la Vigne et l'Ormeau et les Bords de la mer.

Puis est venu M. J.-B. Laurens de Montpellier, qui a enrichi une grande partie de mon recueil des accents de sa gracieuse et savante musique.

Les éditeurs des airs composés sur mes paroles sont MM. Léon Escudier, L. Richault, Catelin et Paté.

SILVES.

Quoique l'exécution des quatre parties du petit poëme des Éléments ait eu lieu à diverses époques, l'idée en a été conçue dès la composition de la première pièce en date.

Madame Pauline du Chambge a trouvé sur ma Complainte normande des accents plaintifs d'un grand charme.

A l'époque de la guerre d'Italie, mon Cri de guerre a été mis en musique avec beaucoup de succès sous ce titre : *la Piémontaise*, par madame Mélanie Dentu.

TABLE.

AVERTISSEMENT. 1

RIMES LÉGÈRES.

AVANT-PROPOS. 5
PROLOGUE. 7
L'Amour des chansons. 9
Les Attraits. 11
L'Enfant dangereux. 12
La Violette. 14
Toast au printemps. 16
Contemplation. 17
Le Petit Dormeur. 18
La Fuite intéressée. 20
Promenade nocturne. 21
L'Oréade. 22
La Chèvre indocile. 24
Chanson de Moschus. 26
L'Abeille. 27
L'Ile déserte. 29

Les Bords de la mer. 31
L'Extase. 33
L'Heureuse Fin. 35
L'Enfer. 36
L'Hirondelle. 38
Le Vrai Trésor. 40
Les Plaintes de Suzette. 42
Le Cœur faible. 44
Dépit d'amour. 45
Voix du sort. 47
Le Délaissé. 49
Les Pleurs de Roland. 51
Clytie. 53
Le Désespéré. 55
Lamento. 57
Énigmes. 58
Le Repos. 60
La Vigne et l'Ormeau. 61
Fleur de bruyère. 63
La Course du berger. 65
Les Apparences. 67
Les Clefs d'or. 68
Belle Isabeau. 70
Le comte Guy. 72
Le Roi d'Aragon. 74
Le Vœu du trouvère. 76
La Fille du mendiant. 78
La Dame verte. 80
Le Réveil du chasseur. 82
Le Laboureur. 84
Le Vieux Pauvre. 85
Les Bluets. 87
La Châtaigne. 89
Le Joueu de vielle. 91
Le Rêve de la servante. 93
Les deux Ivresses. 95
Les Ailes. 96
Libertas. 98

L'Étoile. 100
Lux. 102
Chanson de Bettine. 103
Le Tombeau. 105
La Tourterelle. 107
Causerie. 108
Si l'on a du cœur. 110
A la violette encore. 112
Doctrina. 113
Folle Jeunesse. 115
Éloge d'Hafiz. 117
Rêvons toujours. 119
L'Éternel Indépendant. 120
Épilogue. 121

SILVES.

Introduction. 125
Le Saule pleureur. 127
La Pêche manquée. 130
Les Éléments. 144
La Tentation. 157
Les quatre Heures de la terre. 166
Les Restes du tombeau de Laure. 170
A une petite fleur. 171
Remerciement. 173
Pour une jeune cousine. 175
La Chute d'eau. 177
L'Aigle mort. 180
Un Réveil d'enfant. 182
L'Air inachevé. 184
Les Hauteurs de la Solle. 186
Sur une peinture du Primatice. 187
Le Hêtre. 189
Chanson des bois. 191

Le Moucheron. 193
Prière. 195
Une Course en Hollande. 197
Mikette et Mina. 198
La Statue d'Érasme. 200
La Leçon d'anatomie. 201
Une Vue d'Amsterdam. 202
Près de Harlem. 203
Tobie oculiste. 205
Retour. 207
Au Benvenuto Cellini de Berlioz. 208
Après la mort. 210
A ma mère. 212
La Fuite des ans. 215
Epître fraternelle. 217
Les Roses rouges. 220
Au sommet du Honeck. 222
Au bord des flots. 223
L'Image du chevalier. 225
La Visite providentielle. 227
A une dame portant le nom de Mélanie. 229
En passant dans un pré. 230
Le Joueur d'épinette. 232
Un Espoir. 234
A une petite fille. 236
Un Triste Aspect. 238
Dilectæ Thetidi alcyones.. 239
Un Vilain Jeu. 240
Deux minutes de rêve. 243
Une Voix du Pôlet. 245
Temps d'orage. 247
A propos de certains doctrinaires de 93. 248
Pendant les Journées de Juin. 249
Contre les démagogues. 251
Le Point de vue. 253
La Puissance du chant. 258
Un Rayon de soleil. 260
Une Forêt en décembre. 262

Les Bulles de savon. 264
A la tranquillité. 268
Réminiscence. 270
L'Enfant vainqueur. 271
L'Histoire de Stratonice. 273
Un Tableau de Karel Dujardin. 278
L'Épitaphe. 280
Saint Georges après la victoire. 284
Le Chêne et l'Insecte. 286
Une Page d'un vieux livre. 287
La Course du cerf. 292
Les Nuages. 295
A Jeanne d'Arc. 301
Trois Faits de la guerre de Crimée. 302
La Tour de Saint-Mathurin. 305
Les Feuilles du tremble. 308
Un quart d'heure de misanthropie. 312
Le Dormoir des vaches. 314
Cynthia. 317
Une Fuite d'oiseaux en automne. 319
Le Baiser du héros. 322
A la mémoire du général Cavaignac. 323
Paysages. 327
Un Mot de sainte Madeleine de Pazzi. 329
Une Pensée d'Ossian. 330
A vingt ans de distance. 332
Chant funèbre. 335
Le Temps des cerises. 337
Cri de guerre. 340
A Auguste Dozon. 342
Par monts et par vaux. 344
Les Sanctuaires. 346
Un Passage d'abeilles. 348
Obermann. 351
Renaissance. 356
Illusion. 358
La Fille du soldat. 360
Le Vœu de l'Indienne. 363

Orphée 365
Cœnis 366
La Vache de Lucrèce. 368
Rumeurs des bois. 370
Le Vieux Chêne. 376
Les Vers de John Barber. 378
La Charge de Wengrow. 380
En suivant un convoi. 383
Le Mont Saint-Michel. 385
La Fourmi et l'Oiseau. 387
Hymne à Virgile. 389
La Branche morte. 391
Épilogue. 396

RIMES DE VOYAGE.

Avant-propos. 399
La Veille du départ. 401
Une Statue de Puget. 402
De Gênes à Livourne. 403
En débarquant 403
Sur Pise. 403
Le Palais Lanfreducci. 404
A Florence 404
A propos de la Madone du sac. 405
Rome. 405
Au Vatican. 405
La Transfiguration de Jésus par Raphaël. 406
Visite à M. de Lamennais. 406
Subiaco. 406
La Grotte de saint Benoît. 407
Adieux à Rome. 408
Les Marais Pontins. 408
A Gaëte. 409
Au tombeau de Virgile. 409

Promenade à Pompéi. 409
Au bord du lac Averne. 410
En mer. 410
Écrit sur un album. 411
L'Embarquement. 412
Retour à Florence. 412
La prison du Tasse, à Ferrare. 413
Au bord de la Brenta. 413
Mæstre. 413
Venise. 413
Walter Scott au Palais ducal. 414
En revenant du Lido. 414
Aux pigeons du dôme. 415
En traversant le Simplon. 415
Retour 416
Notes. 417

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [957]

PQ
2189
B3385
1872

Barbier, Auguste
Silves et rimes légères

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY